l'actualité

l'actualité

NOUVELLE-AQUITAINE
SCIENCE ET CULTURE, INNOVATION

COMMUNAUTÉS D'EXISTENCE

VIE MONASTIQUE EN AQUITAINE AU MOYEN ÂGE
COLONIES DE VACANCES / COOPÉRATIVES
RAOUL HAUSMANN / CLAUDE VIALLAT

■ JUILLET ■ AOÛT ■ SEPTEMBRE ■ 2018 ■ N° 121 ■ 8 € ■

9 772552 030002

fête de la Science

TOUT PUBLIC
ACCÈS GRATUIT

PORTES OUVERTES
ISAE-ENSMA

Samedi 13 octobre

10H - 17H30

COURSES ET PILOTAGE DE
DRONES
Simulateur
DE VOL EXPÉRIENCES
SCIENTIFIQUES
Immersion vidéo
Visite de laboratoires
SOUFFLERIES
MOBILITÉ DU FUTUR MOTEURS

70 ANS

70 ANS ISAE-ENSMA

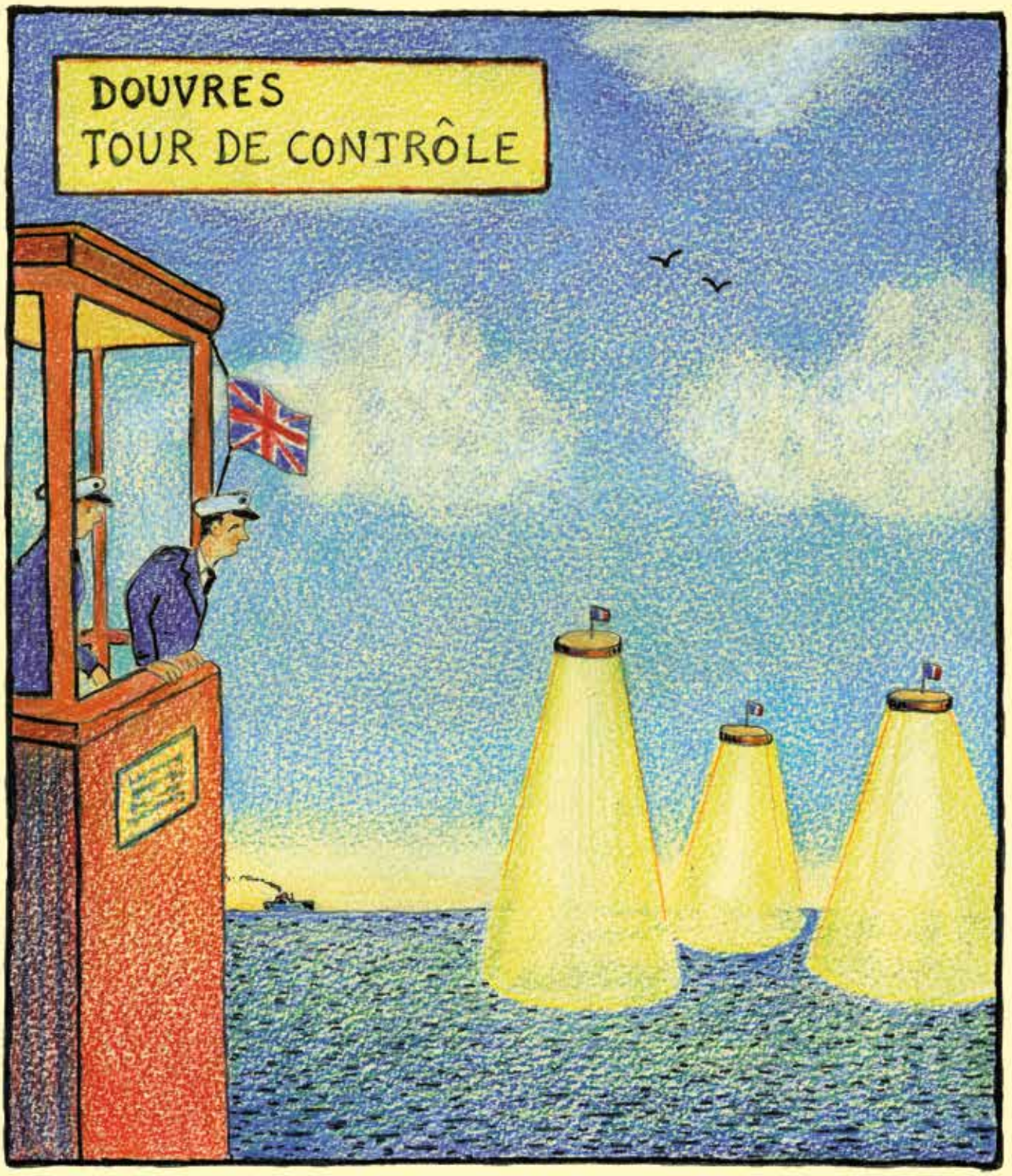
TECHNOPOLE DU FUTUROSCOPE

PLUS D'INFORMATIONS

ISAE-ENSMA
Téléport 2, 1 Avenue Clément Ader
86360 Chasseneuil-du-Poitou
05 49 49 80 80
Contact : olivier.geay@isae-ensma.fr
www.isae-ensma.fr

Partenaires de l'événement

ISAE-ENSMA 2018 - Crédits photos : Ensma / Falcon Dassault / Drone Parrot Mambo / Melody C



POUR LA FROMAGERIE DU PAYS MOTHAIS, LA CAMPAGNE D'ÉTÉ EST SEMBLE-T-IL LANCÉE !

Glen Baxter 2018

Sommaire

40 COMMUNAUTÉ DE DEUX SEXES OU ASSEMBLÉE DE FEMMES ?

48 VOUS ÊTES LES PROPRIÉTAIRES, JE SUIS LE VISITEUR

49 SEAUX ET BROUETTES

62 MADAME DE MONTESPAN, DE MONASTÈRES EN COUVENTS

65 SEULES, ENSEMBLE. UNE COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE À POITIERS

69 BIBLIOTHÈQUE VIRTUELLE SUR LES PREMIERS SOCIALISMES

73 LANZA DEL VASTO EN SAINTONGE

VOYAGE EN UTOPIES

79 LA GALE ET LES FRONTS DE L'ATLANTIQUE EN 1944-1945

80 LA PRISON EST INSUPPORTABLE

81 LIBRE EN ENFER

84 LA CONDITION DU BONHEUR

85 L'ÉMERGENCE D'UNE COMMUNAUTÉ BOUDDHISTE LAÏQUE

88 COMMUNAUTÉS ÉMOTIONNELLES

104 ROUTES

112 SAVEURS

114 INSPIRARION, ART, BRUT

117 GESTION COLLECTIVE POUR PARC ATYPIQUE

125 LA VILLE TERRAIN DE JEU POUR TOUS

140 DROIT À LA VILLE

CRITIQUE DE LA MODERNITÉ

142 BIBLIODIVERSITÉ GILLES CLÉMENT KARINE BONNEVAL

144 LA BELLE AVENTURE LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

146 GOSCINNY

En couverture, *Neuf joueurs*, photographie de Thierry Fontaine, 2015.

12 **CHRISTIAN SAPIN, À LA RECHERCHE DES MONASTÈRES PERDUS**
Entre vérité des faits et critique des sources, la méthode de l'archéologue. Entretien.

16 **HORS DU TEMPS, HORS DU MONDE ?**
À l'écart du monde, les moines vivent au rythme des offices. Pourtant, cette affirmation n'est pas si évidente. Par Cécile Treffort.

22 **COMMUNAUTÉ DE SILENCE**
Disciplinaire ou spirituel, le silence est protecteur. Les religieux s'y réfugient pour «échapper à l'agitation du monde». Par Vincent Debiais.

24 **CHANTER À SAINT-MARTIAL DU XIe AU XIIIe SIÈCLE**
Pratiques musicales de l'abbaye Saint-Martial à Limoges. Par Christelle Chaillou-Amadieu.

26 **ENQUÊTE MONASTIQUE**
Devant l'église de Baignes, rien n'indique à première vue qu'il s'agit d'un ancien monastère où vivaient des moines. Par Pascale Brudy.

30 **1067, LES CHANOINES DE SAINT-JUNIEN SE REBIFFENT**
Dénonciations et violences n'étaient pas rares. Controverse entre les chanoines de Saint-Junien et les moines de Charroux. Par Manon Durier.

34 **CLUNY EN AQUITAINE**
La présence de l'ordre de Cluny en Aquitaine atteint son apogée au XIIe siècle. Par Stéphane Lafaye.

36 **MOINES AU FÉMININ**
Privées de l'accès au sacerdoce, certaines femmes, au Moyen Âge, n'en aspiraient pas moins à une vie spirituelle intense. Par Cécile Treffort.

41 **TRÉSORS CACHÉS**
Les supports de textes médiévaux qui perdurent sont des rescapés, témoignages précieux qu'il faut préserver. Par Cécile Treffort.

44 **LA FABRIQUE DE LA MÉMOIRE**
Rédigés bien après la construction des abbayes, les récits de fondation sont des sources à lire avec prudence. Entretien avec Claude Andrault-Schmitt.

Élévation des reliques du fondateur par des évêques. *Speculum grandimontis* (Le Miroir de Grandmont) de Gérard Ithier, XIIIe siècle. Archives départementales de la Haute-Vienne, I SEM 68.

50 **LES CONFRÉRIES SAINT-JACQUES**
L'entraide, la charité, les pratiques dévotionnelles mais aussi la célébration des festivités était au cœur des activités des confréries. Par Edina Bozóky.

52 **JEAN CABANOT, HISTORIEN D'ART ET PHOTOGRAPHE**
Un fonds de 25 000 photos sur l'art roman prises tout au long d'une vie est confié au CESCM.

56 **GEORGES PON, TRADUCTION, ÉDITION, ÉRUDITION**
De l'histoire économique à l'histoire religieuse en passant par les traductions du latin et les éditions, Georges Pon livre son parcours d'érudition.

66 **NICOLAS LEMOYNE, TENTATION DU PHALANSTÈRE**
Au XIXe siècle, Charles Fourier imagine le phalanstère. Parmi ses disciples, l'ingénieur Nicolas Lemoyne à Rochefort. Par Nathalie Brémand.

70 **PIERRE LEROUX, EXPÉRIMENTER À BOUSSAC**
En 1844, Pierre Leroux, s'installe à Boussac, dans la Creuse, et fonde une communauté basée sur travail et l'enseignement. Par Nathalie Brémand.

74 **ADEPTES DE LA VIE SIMPLE**
Entre 1921 et 1927, le mouvement néo-naturien surgit dans les Deux-Sèvres. Par David Hamelin.

76 **MISE À NUE, COLLECTIVE**
En quoi la pratique du naturisme fait-elle communauté ? Quels sont les codes ? Bribes d'expérience avec une praticienne de longue date.

82 **BOUDDHISTES DU PÉRIGORD NOIR**
Les aspirants bouddhistes se retrouvent en Dordogne, où une communauté laïque se développe depuis les années 1970.

86 **JE SUIS BIEN AVEC TOUT LE MONDE**
Comment appréhende-t-on la vie collective à 90 ans passés ? Témoignages à l'Ehpad de Bellevue à Lussac-les-Châteaux.

90 **DÉCOLONISATION**
Une exploration des colonies de vacances abandonnées de l'île d'Oléron. Quand la nature efface la promesse de «nature pour tous». Photo Benjamin Caillaud.

Félix Braun / Fonds Caillaud

96 **LES VACANCES EN COLONIE**
En 1876, un pasteur suisse envoie des enfants à la montagne. Il invente les colonies de vacances. Par André Rauch.

100 **DOMINO, MODÈLE DE CAMP EN PLEIN AIR**
En 1913, Oléron est le terrain d'une expérience éducative afin de renforcer les valeurs morales, civiques et religieuses des jeunes garçons.

102 SOUS LE SOLEIL DE SAINT-TROJAN
Dans les années 1900, la station balnéaire de Saint-Trojan doit son essor à l'économie des bains de mer et à la création d'un sanatorium.

106 TERRITOIRE ESTAMPILLÉ COOPÉRATIF
L'économiste Gilles Caire revient sur l'histoire des coopératives et des mutuelles, et explique les raisons de cette spécificité régionale.

108 RETROUVER L'ÂME DE LA COOPÉRATIVE
Une société coopérative d'intérêt collectif fait renaître le fameux chèvre-boîte et d'autres fromages du pays mothais. Reportage.

113 LA SPIRULINE POUR VIVRE AUTREMENT
Cellettes, en Charente, destine le domaine communal d'Échoisy à des activités écologiques. Par aspiration à un autre mode de vie.

116 LA LIGNE VERTE
Sur la rive droite de la métropole bordelaise, les villes de Bassens, Lormont, Cenon et Floirac ont choisi de gérer collectivement et écologiquement le parc des Coteaux, coulée verte de près de 400 hectares.

118 COLLECTIFS D'ACTEURS
Les compagnies de théâtre ont une longue histoire de la communauté. Ces collectifs continuent de prôner leur indépendance. Par Françoise Salardaine.

120 TOUS LES DESIGNERS ONT DES RÊVES
Rencontre avec Alexander von Vegesack dans son domaine de Boisbuchet, à Lessac en Charente, creuset international pour de jeunes designers.

123 C'EST MAINTENANT QUE ÇA COMMENCE !
Plus de vingt-cinq ans après ce qui fut, à Angoulême, la première expérience d'atelier de bande dessinée, le Marquis garde sa ferveur pour le collectif.

126 RAOUL HAUSMANN APRÈS IBIZA
Après le Point du Jour à Cherbourg et le musée du Jeu de Paume, le musée de Rochechouart présente une exposition consacrée au travail photographique du dadaïste Raoul Hausmann. Par Daniel Clauzier.

Pierre Schwartz

Raoul Hausmann, *Les quatre cocottes*, 1953, d'après une carte postale (1922). Coll. Claude Viallat.

133 HAUSMANN & VIALLAT À LIMOGES
Récit de la rencontre à Limoges en 1968-1970 de Claude Viallat, alors jeune peintre enseignant à l'École nationale d'arts décoratifs, et Raoul Hausmann. Par Jean-Jacques Salgon.

136 SUBVERTIR LA VIE QUOTIDIENNE
Henri Lefebvre, sociologue et philosophe qui a théorisé le changement social par la critique de la vie quotidienne, a été mis à l'honneur lors de journées d'étude à l'ENSA de Limoges.

138 ILS ONT CRUCIFIÉ LE SOLEIL !
À l'image du soleil crucifié qu'Henri Lefebvre voyait, enfant, dans la campagne pyrénéenne, le penseur a vécu dans une position antidogmatique, comme un romantique révolutionnaire.

Édito

Cette édition a pour socle les recherches menées par Cécile Treffort et son équipe du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale sur l'histoire monastique de l'Aquitaine du Nord. C'est le point de départ d'une multitude de découvertes y compris dans la période contemporaine.

De la vie monastique au Moyen Âge, le dossier s'étend aux «commuautés d'existence», ou comment de tout temps on a essayé d'inventer des règles pour vivre ensemble. Ce que démontre très bien les articles sur les colonies de vacances, créées au XIXe siècle avec une visée sociale, sanitaire et éducative.

La Nouvelle-Aquitaine illustre l'évolution des territoires dont le maillage a été finement structuré dès le Moyen Âge grâce aux réseaux monastiques. Ce qu'il en reste se manifeste souvent par un monument ou une ruine, autant de signes dans le paysage. Mais il faut voir au-delà, comme nous l'apprennent les médiévistes, notamment par la critique des sources.

L'histoire ne relève pas d'un exercice de style coupé de notre vie contemporaine. D'où notre questionnement sur ce qui émerge un peu partout et qui n'est pas visible. Aujourd'hui, les initiatives portées par des acteurs disséminés sur les territoires ne sont pas «monumentalisées». Pour autant, elles fabriquent du lien, des espoirs, des richesses. Plusieurs exemples de ces discrètes mais néanmoins concrètes initiatives sont présentées dans cette édition. Cette dispersion soulève un paradoxe : comment laisser les émergences vivre leur vie tout en essayant de les faire connaître. Comme nous le dit Edgar Morin depuis des années, le monde est en train changer à l'échelle locale, reste à trouver le moyen de créer du lien entre toutes ces expériences. Pour construire notre communauté de destin.

Didier Moreau

l'actualité NOUVELLE-AQUITAINE

L'Actualité scientifique, technique, économique Nouvelle-Aquitaine est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil régional de Nouvelle-Aquitaine et le concours du CNRS, de l'ENSMA, des universités de Poitiers et de La Rochelle, de Grand Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : http://actualite-nouvelle-aquitaine.science
E.mail : jl.terradillos@emf.fr ■ Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 146 ■ Directeur de la publication : **Mario Cottron**
Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos** ■ *Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*
CPPAP 1119 G 89186 ■ ISSN 2552-030X ■ Dépôt légal 3e trimestre 2018 ■ Conception – Réalisation : **Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier**
Les titres sont composés en Faune, famille de caractères typographiques originale et inédite conçue par Alice Savoie. Faune résulte d'une commande du Centre national des arts plastiques en partenariat avec le groupe Imprimerie Nationale.
Graphiste : **Fred Briand**
Reynaud Imprimeurs.
IMPRIM'VERT®

INSERATVR

Iopери · Res tam digna mira-
calo ·

Floreius quidã nomine homo
eiusdem scẽ ꝓpiscatione dũ
in mari satageret · oborto uen-
torum turbine fluctuũ sur-
gente mole · nec tam nauta
sentinante quã munda super-
uergente · cũ nauis plena sub
mergeretur · in extremitate
clamauit ·

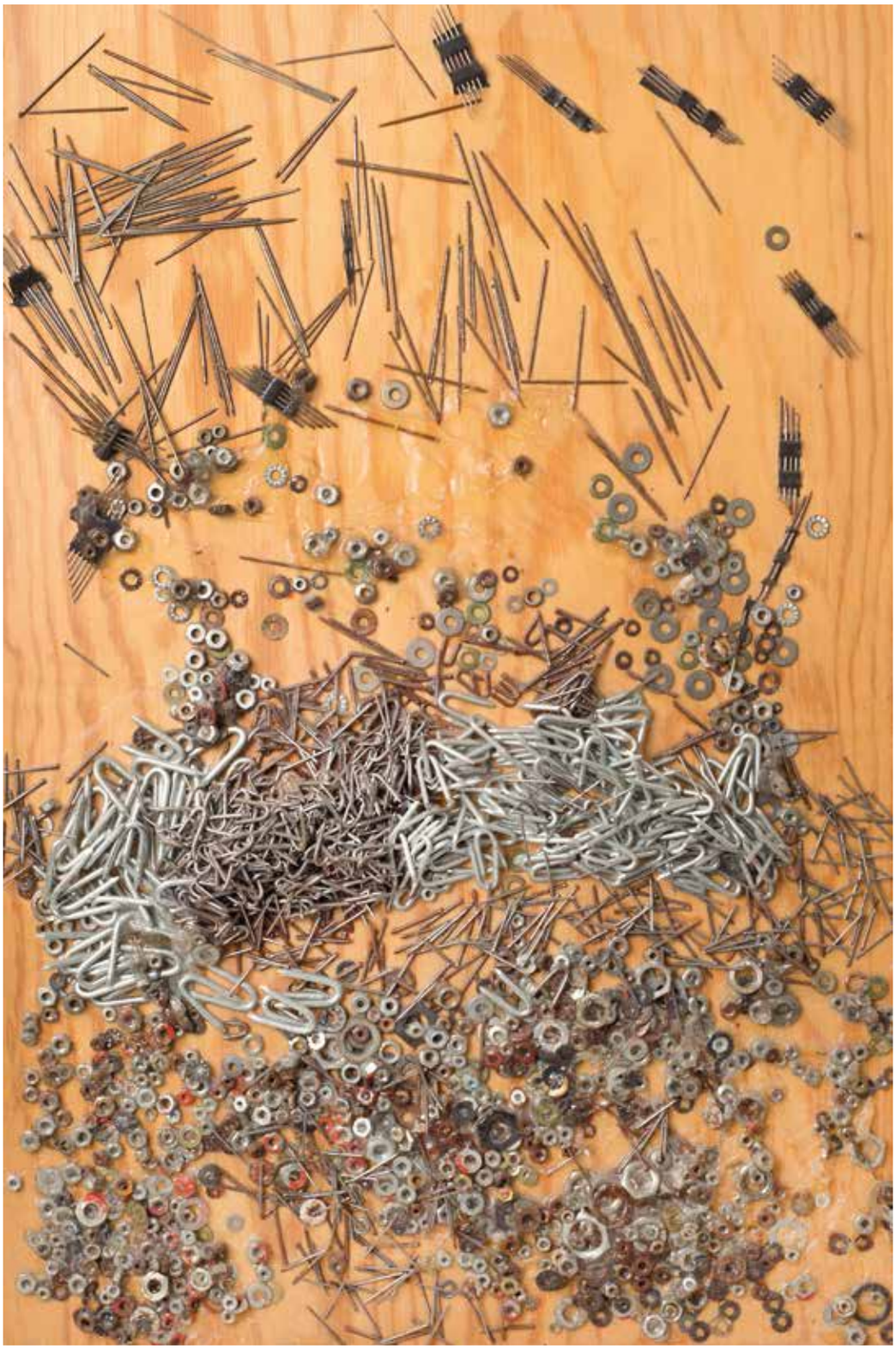
Scã RADEGVNDIS · dũ tibi
oboedim⁹ · non subsidamus
naufragio · Sed obtine apud
dm̃ ut liberem depelago ·

Quo dicto · mox fugata nube · red-
dita serenitate unda cadente pra
surrexit ·

Floreius, pêcheur, sauvé de la tempête en mer
grâce à l'intercession de Radegonde.
Médiathèque de Poitiers, ms 250(136), fol. 36.

Raoul Hausmann, 1931, 40 x 30 cm. Coll. Musée départemental d'art contemporain de la Haute-Vienne - Château de Rochechouart.

Notre-Dame de Ré, dite des Châteliers, à La Flotte-en-Ré, abbaye cistercienne fondée vers 1150. Photo Thierry Girard.



Pierre Henry, *Les aiguilleurs du ciel*, 1997, 55 x 40 cm. Coll. part.

Thierry Fontaine,
***Message*,**
Réunion 1996.

SEUL

Christian Sapin
À la recherche des monastères perdus

Interroger les traces du passé permet de comprendre comment s'est constituée l'architecture des monastères, forme qui résulte d'une expérience de vie durant trois à quatre siècles. Entre vérité des faits et critique des sources, la méthode de l'archéologue.

Entretien **Cécile Treffort** et **Jean-Luc Terradillos** Photo **Eva Avril**

Depuis plusieurs décennies, Christian Sapin, aujourd'hui directeur de recherche émérite au CNRS, va de chantiers de fouille en monuments, de bibliothèques en musées, de réunions de travail en colloques, parcourant toute l'Europe pour étudier et analyser les monuments religieux du Moyen Âge. Chercheur au rayonnement international et à l'impressionnante bibliographie, il aime travailler en équipe et transmettre sa passion, contribuant ainsi à former toute une génération de jeunes archéologues. Il nous livre ici quelques-unes de ses réflexions sur les monastères médiévaux et, surtout, sur les enseignements scientifiques et humains de sa longue quête archéologique.

Christian Sapin, invité au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale.

Eva Avril

L'Actualité. – Vous avez fouillé des cathédrales, des églises paroissiales et des monastères. Qu'est-ce qui vous a plus particulièrement intéressé dans les monastères ?

Christian Sapin. – Le monastère est un espace complexe qui évolue avec le temps mais qui conserve une constance jusqu'au XXe siècle. En effet, le dispositif claustral qui correspond à une communauté, à des règles, se maintient en terme architectural jusqu'à nos jours. Dans les différentes créations matérielles de nos sociétés, il est rare d'avoir des éléments de ce type qui perdurent aussi longtemps. En tant qu'archéologue, j'interroge les traces du passé pour voir comment s'est constitué cet espace autour d'un cloître à galeries. Cette forme architecturale est le résultat d'une lente maturation, entre le IVe et le VIIIe siècle.

Cette création ne jaillit pas uniquement d'une pensée, elle émerge progressivement de pratiques d'une communauté. Si la règle de saint Benoît dit beaucoup de choses sur la vie monastique, elle ne définit pas pour autant une architecture. J'ai cherché à comprendre comment, à travers une expérience de vie durant trois ou quatre siècles, cet espace devient fonctionnel et régulier dans son dispositif. Question passionnante pour l'archéologue, sauf que les traces de la démonstration ne sont pas évidentes. Quand vous mettez au jour un espace quadrangulaire, le mobilier ayant disparu, comment le définir ? S'il y a un autel c'est simple, sinon à quelle activité correspond-il ? Avec mon

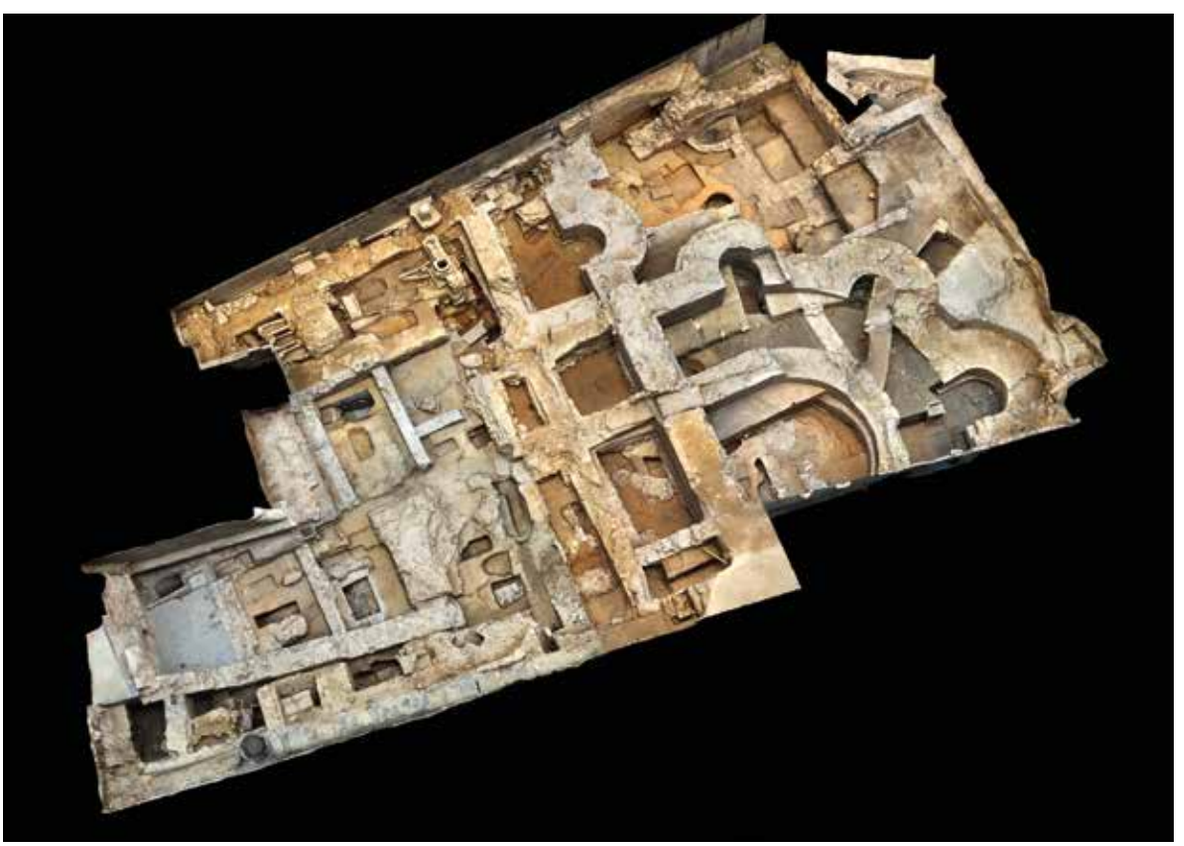
équipe, à Vézelay, nous avons retrouvé par exemple une banquette appuyée contre le mur et, au pied de cette banquette, beaucoup de vestiges alimentaires. Est-ce pour autant un espace de stockage ou un espace de consommation ? Quelques mètres carrés de fouille ne suffisent pas pour y répondre. Il faudrait poursuivre la fouille afin que les indices soient multipliés par dix.
Récemment, à Aoste dans les Alpes, une fouille préventive a livré un périmètre défini de fossés, une église du haut Moyen Âge et des constructions en bois de différentes dimensions tout autour. Est-ce un village ? Au VIe siècle, le village tel que nous l'entendons autour de son lieu de culte n'existe pas. Des petites pièces peuvent être interprétées comme des cellules. Serait-ce un des premiers monastères ? Restons prudent. Aucun texte n'en parle. À Hamage, dans le nord de la France, un collègue, Étienne Louis, a trouvé de manière claire cette fois, l'évolution du passage de petites cellules vers un espace unique plus grand, communautaire. À Saintes, à l'abbaye aux Dames, des fouilles anciennes ont permis de retrouver quelque chose qui ressemble étrangement à cela. C'est là l'intérêt de la recherche : comprendre comment on passe d'un type d'organisation avec des propositions très diverses – suivant les régions on utilise le bois ou la pierre – à un dispositif architectural qui va s'imposer plus ou moins comme la norme dans toute l'Europe, c'est-à-dire cet espace dit claustral constitué d'un cloître à galerie et de bâtiments qui se distribuent à peu près de la même façon, à savoir le réfectoire face à l'église, la salle du chapitre où l'on se réunit, les celliers, etc.

N'y a-t-il pas un glissement de sens, comme entre l'*ecclesia*, c'est-à-dire au début la communauté, et l'*ecclesia* / église ?

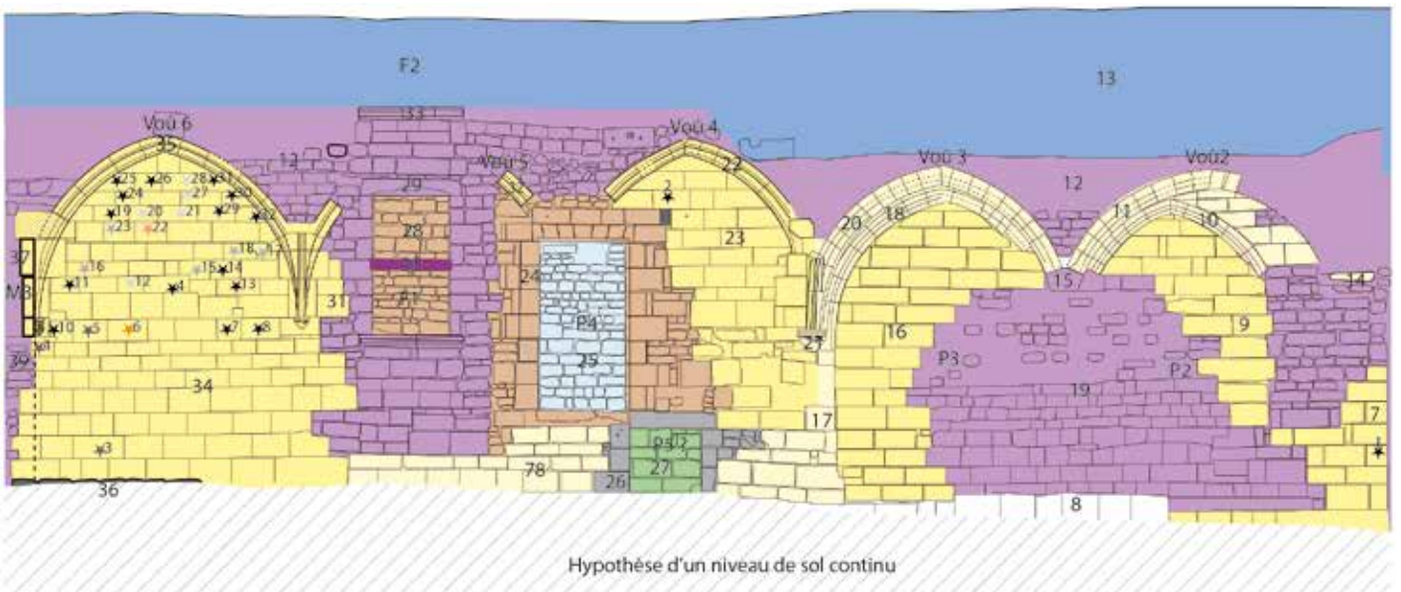
Dans l'église, l'espace architectural est stable. C'est l'adaptation de la basilique antique, un espace à trois vaisseaux, qui va perdurer. L'*ecclesia* en tant que groupe humain n'en modifie pas l'architecture générale, même si des fonctions liturgiques particulières sont introduites. Alors que dans l'espace monastique, il y a effectivement une maturation, une modification, un changement progressif intéressant à étudier dans un spectre beaucoup plus large, à la fois en Orient et en Occident, ou par rapport à d'autres communautés monastiques, en comparant par exemple avec les monastères bouddhistes.

Le monastère, est-ce un espace strictement clos ?

Le monastère est un espace clos, isolé, ainsi pensé par les Pères de l'Église, mais paradoxalement en communication avec la société. À partir de l'époque carolingienne, il s'inscrira davantage dans un espace social beaucoup plus large, culturel et économique. Là se pose le problème de la clôture, qui doit jouer son rôle de protection mais aussi doit être perçu dans le paysage comme un espace signifiant une entité.
Mais le monastère est aussi un espace d'accueil selon la règle de saint Benoît, surtout s'il conserve d'importantes reliques et devient de ce fait un lieu de pèlerinage. Il s'agit alors de gérer l'accueil de personnes de plus en plus nombreuses venant de l'extérieur de la clôture sans qu'elles y pénètrent. Il faut leur permettre



Vue du site de Saint-Martial de Limoges en cours de fouille d'après le relevé 3D effectué en photogrammétrie, réalisation Nicolas Saulière / Éveha 2016.



Relevé d'archéologie du bâti d'une galerie du cloître de Celles-sur-Belle (Deux-Sèvres) par Patrick Bouvart (Hadès). Ce type de dessin pierre à pierre permet une analyse précise des modes de construction et de l'évolution d'un bâtiment. Chaque ensemble cohérent est isolé et comparé à l'ensemble du mur pour déterminer sa chronologie relative. Le phasage est rendu visible par le code couleur : les vestiges les plus anciens sont ici en jaune tandis que les transformations les plus récentes sont en bleu et violet.

de venir se recueillir dans l'église, de s'abriter sous un porche quand les portes sont fermées et qu'il n'y a plus de place à l'hôtellerie. Ces problèmes du flux de circulation existent toujours aujourd'hui pour les monastères en activité, mais ce sont moins les pèlerins que des touristes qui affluent. Le monastère a besoin de cette ouverture vers l'extérieur. Le flux des hôtes et pèlerins rend vivant, comme le sang, cette communauté et la présence de reliques est vivifiante aussi dans tous les sens du terme. Il ne faut pas oublier les oboles et les créations de messes privées, données pour le repos des âmes. Tout ceci participe de la vie de la communauté et des moyens offerts.

L'accès aux cryptes n'est-il pas encore plus difficile ?

Des cryptes liées à des communautés existent depuis la fin du IVe siècle en Orient. On voit progressivement apparaître des couloirs d'accès séparés avec d'un côté la communauté qui a sa propre liturgie à assurer, de l'autre les pèlerins. Pour répondre à cette demande, un espace particulier se crée et évolue dans l'abbatiale entre le VIIIe siècle et le XIe siècle. Il aurait été plus simple d'ouvrir des accès à l'extérieur. Sur les quatre cents cryptes que j'ai étudiées, il n'y a que deux exemples. Cela démontre la volonté de contrôler «de l'intérieur» le mouvement du corps collectif des pèlerins au sein de cette partie de l'église qui n'est pas ouverte en permanence. Des textes nous aident. Par exemple, on sait qu'à Saint-Germain-des-Prés, un gardien ouvre et ferme les portes.

L'archéologie n'est-pas encore plus stimulante quand il n'y a pas de texte, ce qui évite le risque d'être inféodé au texte ?

Au contraire, ce qui me plaît c'est la confrontation. En général, quand on a des textes ça ne colle pas avec ce que l'on trouve. Les archéologues sont souvent des lecteurs de romans policiers car ils collectent des indices qui ne sont pas concordants. C'est cette complexité qui m'intéresse dans l'archéologie et qui peut aussi nous aider à comprendre la complexité de notre société. Il faut approfondir les indices qui nous sont donnés et exercer notre esprit critique. Tout discours est construit. Donc il faut déconstruire. Par exemple, à Saint-Quentin j'ai fouillé sous la collégiale avec mon équipe du Centre d'études médiévales d'Auxerre. Saint Quentin, le personnage connu par les sources plus tardives, y est martyrisé au IIIe siècle, enterré, puis une sainte femme, Eusébie, trouve son corps dans la Somme au IVe siècle. Cela semble relever de la légende. Donc on fait la fouille sans *a priori* et on trouve l'emplacement de la tombe, avec une structure en bois datant du IVe siècle. Elle est vide, ce dont on pouvait se douter car le corps avait été déplacé par saint Éloi au VIIe siècle. Les résultats des analyses du bois de la structure par radio carbone donnent IVe siècle. Il y a donc un fond de vérité. On ne peut pas dire si Quentin a existé mais il est certain qu'au IVe siècle une communauté ecclésiale a pris soin d'un corps et édifié autour une église en sa mémoire. C'est le point de départ d'une ville qui compte aujourd'hui 60 000 habitants.

Les textes disent que l'évêque Éloi au VIIe siècle se dépense beaucoup pour trouver le corps de Quentin, il relève ses manches, quitte son manteau, fouille un peu partout. C'est peut-être le premier archéologue… Or, que découvrons-nous sur notre chantier ? Non seulement le corps a été protégé et vénéré apparemment dès le IVe siècle mais une structure en pierre a été édifiée autour

aux Ve et VIe siècles. Impossible donc que cet endroit ait été oublié. Ainsi l'évêque n'a pas redécouvert réellement le corps de Quentin. Il s'est réapproprié sa découverte. L'objectif n'est pas d'affirmer que le texte a tort, mais de voir comment l'archéologie rend compte des faits et en même temps fait travailler le texte, l'oblige à aller plus loin, et à ne pas le prendre à la lettre. Ce qui est écrit ne dit pas forcément que les choses ont été ainsi. Les historiens le savent depuis longtemps.

Comment procédez-vous sur des sites fouillés anciennement ?

J'ai eu l'occasion de travailler sur des sites fouillés au XIXe siècle par de grands personnages comme le père Camille de la Croix. S'ajoute alors un autre niveau de déconstruction des interprétations et surinterprétations que pouvaient faire nos prédécesseurs. C'est valable pour des fouilles plus récentes comme celles menées à Cluny par notre collègue américain Kenneth John Conant entre 1928 et 1950. Rappelons que ce grand ensemble monastique fondé au Xe siècle est bien connu par ses vestiges, son église abbatiale de 180 m de long datant de la fin du XIe siècle et du début du XIIe siècle. Conant a proposé de voir trois églises successives. Nos méthodes actuelles permettent d'y regarder un peu plus près. Ses cahiers de fouilles ont été conservés. On voit ce qu'il comprend progressivement et on est capable de mesurer pourquoi il ne voit pas certaines choses.

Par exemple, il note chaque jour les gens qui passent, notamment les collègues français. On peut saisir ainsi comment sa pensée évolue. Nous connaissons également cela aujourd'hui. J'appartiens à une génération et à un groupe d'archéologues où nous avons pris soin d'échanger sur le terrain, de se critiquer, de se confronter. Car effectivement face à vos indices, vos faits, vous avez tendance à construire un scénario et si un élément s'avère un peu dérangeant vous l'oublierez involontairement. C'est là qu'un collègue de passage vous dit en le pointant du doigt «et ça qu'est-ce que vous en faites ?» C'est très enrichissant. Évidemment cela ne fonctionne que dans la confiance réciproque et l'absence de rivalité, ce qui n'est pas facile car notre système joue sur la concurrence.

Conant avait une certaine avance sur les archéologues français. La publication en 1968 de ses conclusions avec ses plans qui reconstituent ce monde monastique demeure la référence jusque dans les années 1995-2000. De nouvelles fouilles menées dans certaines zones démontrent alors que ça ne peut pas fonctionner comme Conant l'avait expliqué. L'espace monastique peut être restitué différemment. Tout en rendant hommage à son travail considérable, cela nous rend modeste. Nous savons bien que nous faisons aussi des erreurs.

C'est pourquoi, par exemple, à Saint-Germain-d'Auxerre où j'ai fouillé avec l'équipe du Centre d'études médiévales, cette abbaye durant une dizaine d'années, j'ai laissé volontairement à certains endroits des témoins importants de plusieurs mètres carrés, sachant qu'il aura sans doute à l'avenir d'autres possibilités techniques et scientifiques pour mieux comprendre la constitution de cet espace où s'est renouvelée constamment une communauté durant près de quinze siècles. ■

La crypte de l'église Saint-Eutrope à Saintes.

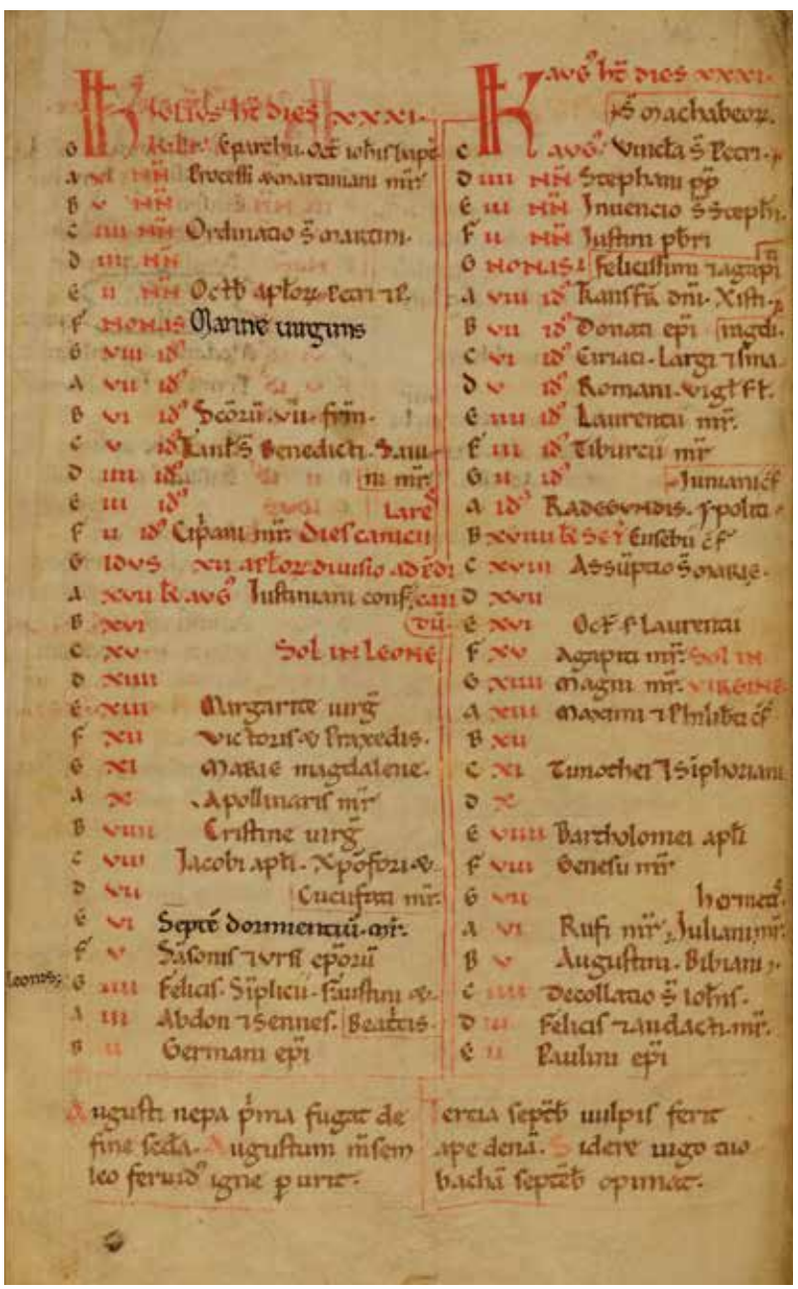
Claude Pauquet

À l'écart du monde, les moines vivent au rythme des offices. Pourtant, cette affirmation n'est pas si évidente. À quelle temporalité et dans quel espace évoluent les moines ?

Par **Cécile Treffort**

Hors du temps, hors du monde ?

Au Moyen Âge, la vie monastique se distingue du «siècle» – entendons, de ce monde terrestre où toute chose humaine est changeante – par un temps, un espace autre, ancré dans des valeurs spirituelles intangibles. Parfois comparé par les chercheurs contemporains à une utopie, le monastère fascine, apparaissant tantôt comme refuge, tantôt comme territoire d'expérimentation sociale, souvent comme monde idéal où l'égalité et la fraternité se construisent grâce à une règle commune et une contrainte librement consentie. Ce temps, mesurable, et cet espace, localisable, sont tous deux bien réels, vécus par les moines qui, tout en tendant vers une vie angélique, n'en restent pas moins hommes. Mais temps et espace sont ici sublimés par la pensée de Dieu et du monde céleste, qui les placent au cœur d'un système relationnel théoriquement affranchi de considérations politiques, économiques ou sociales comme l'autorité, la richesse ou la naissance. Une organisation propre de la vie collective, rendue possible par le retrait du monde et la clôture, semble donc en contradiction avec la perméabilité des frontières entre l'intérieur et l'extérieur que laissent supposer les sources, notamment pour la période centrale du Moyen Âge, marquée par la prééminence de la règle bénédictine ou de celles qui, à partir de la fin du XIe ou début du XIIe siècle, en dérivent. Pourtant, ce paradoxe est sans doute moindre qu'il n'y paraît au premier abord.



Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

Rituel de Sainte-Radegonde, page du calendrier pour juillet et août. Médiathèque François-Mitterrand de Poitiers, ms 40 (132), fol. 12v°.

On y trouve la mention des jours (selon le système romain des calendes, nones et ides), quelques notations astronomiques et l'indication des fêtes principales, notamment celle de sainte Radegonde, indiquée en capitales dans la colonne de droite.

C. Treffort

Le tombeau de Pierre de Saine-Fontaine dans l'abbatiale d'Airvault.

Le temps du moine, certes, est strictement tributaire du calendrier et des heures liturgiques qui s'égrènent, du matin au soir, en scandant la vie quotidienne de la communauté, travail manuel, repas, repos. La règle de saint Benoît (rédigée en Italie au VIe siècle et dont l'usage est généralisé au IXe dans l'empire carolingien), les «coutumiers», documents descriptifs qui la complètent à partir du Xe siècle, et tous les livres liturgiques, nous permettent ainsi de connaître le déroulé de la journée d'un religieux en fonction des saisons, ou plutôt de l'année liturgique, dans une conception cyclique organisée par les calendriers.

VIE HUMAINE, TEMPS DIVIN

Ce temps rythmé par la célébration communautaire s'inscrit aussi dans une perspective linéaire, historique, qui commence, pour l'institution, à sa fondation, et pour l'individu, à sa naissance ; scandée par des rites de passage dont le plus important, pour le moine, est bien évidemment la prise d'habit marquant son entrée en religion, elle le conduit jusqu'à la mort. Militant plus que tout autre pour sa foi chrétienne, le religieux pense aussi, en permanence, de manière eschatologique, au moment de l'Apocalypse qui sonnera la fin des temps avec le retour du Christ, la résurrection, le jugement dernier, la séparation des bons et des mauvais. Alors, le temps sera aboli et les âmes, réunies à des corps immatériels, rejoindront un lieu sans espace, sans limite. À ce titre, on ne doit alors pas s'étonner que la pensée de la mort, de la résurrection et du salut, voire la présence physique des morts, soit tellement prégnante, sous une forme ou sous une autre, dans le cadre monumental qui sert d'écrin à la vie monastique.

ESPACE TERRESTRE, CITÉ CÉLESTE

En ce qui concerne l'appréhension de l'espace, on observe également un emboîtement d'échelles. Au sein du monastère bénédictin, les bâtiments sont communs : dortoir, réfectoire, salle du chapitre, cellier, etc. L'espace conventuel est avant tout modelé par le groupe, structuré par le pragmatisme, enchanté par une spiritualité qui fait du cloître une image du paradis. Il faut veiller à ne pas se méprendre : la constance d'une organisation idéale (relayée par les plans types des manuels et ouvrages de vulgarisation) n'a de valeur qu'heuristique, car prise à la lettre, elle donnerait une image figée, donc fausse, d'un monde multiforme, qu'on se place à l'échelle du monachisme tout entier ou seulement d'un ordre. Pas plus que la règle de saint Benoît n'était un «projet utopique», il n'existe de «plan idéal» objet d'imitation servile, pas même celui de Saint-Gall, réalisé au début du IXe siècle, sauf à considérer le modèle comme archétype, non comme prototype.

Cependant, l'espace «monastique», c'est-à-dire vécu ou pensé par les moines, s'étend bien au-delà des murs de l'abbaye, avec, tout d'abord, l'espace environnant, le «désert» tant recherché bien que souvent plus métaphorique que réel, puis, plus loin, l'ensemble des

Cécile Treffort est professeure des universités en histoire du Moyen Âge, ancienne directrice du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'université de Poitiers et du CNRS. Spécialiste d'histoire religieuse et culturelle, elle dirige le programme de recherche *Aquitania Monastica*.

dépendances : les prieurés, petits établissements où résident quelques moines, mais également toutes les propriétés de l'établissement, qu'on appelle le «temporel», bois, champs, vignes, salines, moulins, voire église paroissiale. Le contrôle et la gestion de ces biens plus ou moins éloignés nécessitent des déplacements hors de la clôture, certes limités dans le temps et restreints à certains membres de la communauté, mais qui les mettent bien en relation avec le monde extérieur. Le réseau monastique, dont l'étendue est proportionnelle à l'importance des abbayes, est renforcé par des liens spirituels qui unissent certains établissements entre eux, soit sous forme de confraternités de prières, soit par le biais des rouleaux des morts circulant entre institutions religieuses pour demander des prières pour l'âme d'un défunt.

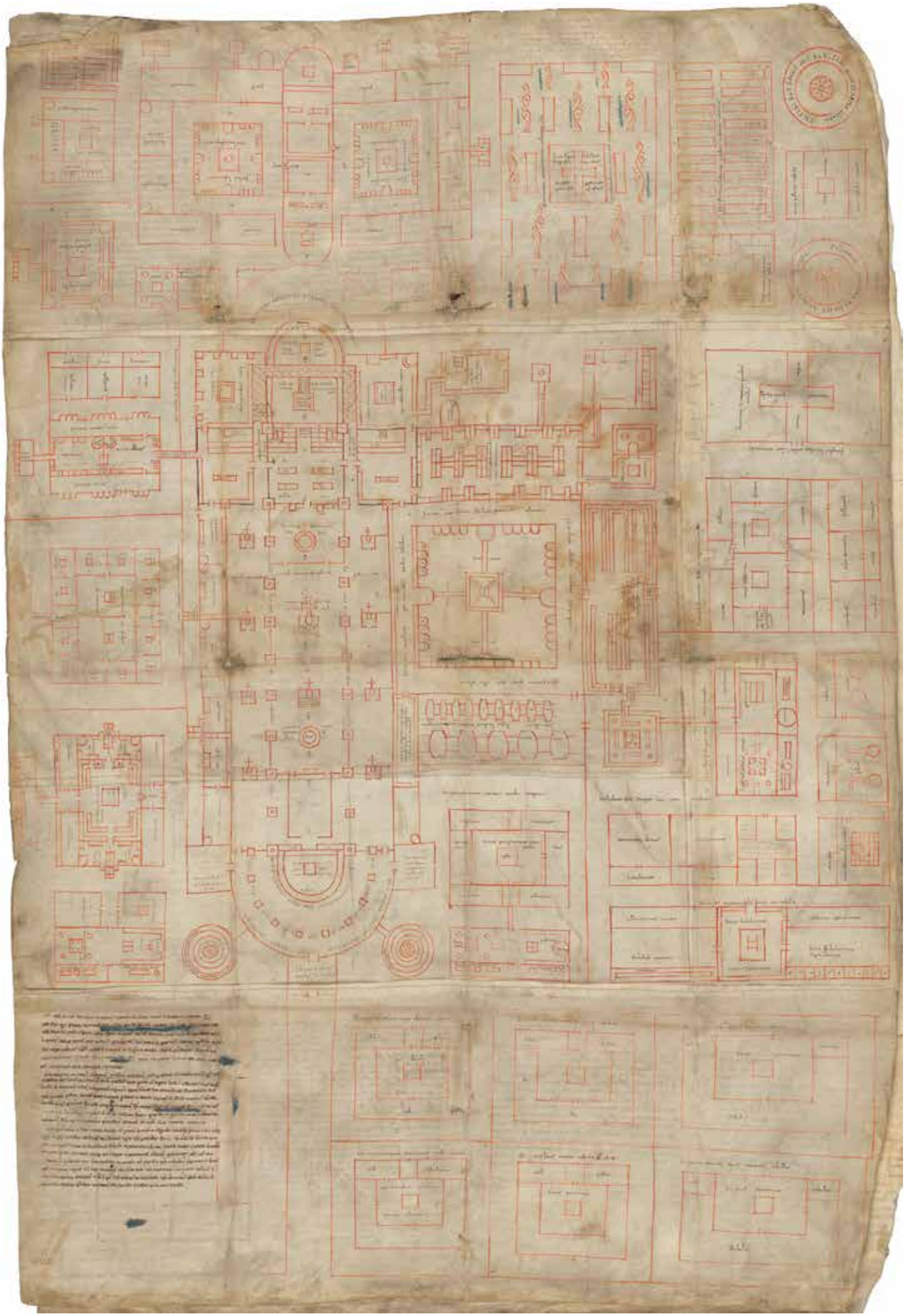
UN ÉTRANGE PARADOXE…

À partir d'une règle devenue tardivement texte d'autorité, relu, adapté à la manière dont on rejoue inlassablement la même pièce de théâtre, avec une mise en scène et des interprètes toujours renouvelés, le monastère est finalement moins temps ou espace que tradition vécue par un groupe qui se définit par un système relationnel original. À l'intérieur de la communauté bénédictine médiévale, l'organisation quotidienne relève non d'une sujétion absolue à une autorité hiérarchique, mais de la communauté elle-même, qui se dote d'un guide et emprunte au mode familial du temps une partie de son vocabulaire, de son fonctionnement et de ses valeurs. À l'extérieur, un compromis s'installe par de nombreux biais : par le partage des terroirs, de leur mise en valeur, de leurs ressources ; par une harmonie sociale garantie par la complémentarité des rôles respectifs de ceux qui prient, qui combattent, qui travaillent les uns pour les autres ; par la préservation de certains liens familiaux ; ou encore par la convergence des temps et des pratiques liturgiques. En choisissant de s'isoler par la clôture, les moines ne se coupent pas vraiment du monde, ils s'en retirent pour mieux construire un référent de VIe admirable, à défaut d'être imitable, par la société toute entière, dont ils continuent à faire partie intégrante.
Dans sa conférence «Des espaces autres», prononcée en 1967 et publiée en 1984, Michel Foucault définissait les «hétéropies», concept proposé en regard de celui d'utopie, comme des espaces qui «ont la curieuse propriété d'être en rapport avec tous les autres emplacements, mais sur un mode tel qu'ils suspendent, neutralisent ou inversent l'ensemble des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés ou réfléchis». D'une certaine manière, cette définition pourrait s'appliquer aux abbayes bénédictines du Moyen Âge central : grâce au retrait et à la clôture, les moines semblent avoir paradoxalement vocation à ouvrir pour l'ensemble du peuple chrétien un espace infini, le Ciel, dans un temps absolu, l'Éternité. Ce qu'on appelle, en un mot, le Salut. ■

Photo aérienne de l'abbaye de Fontdouce, commune de Saint-Bris-des-Bois, Charente-Maritime.

Plan du monastère de Saint-Gall, réalisé vers 820. Stiftsbibliothek de Saint-Gall, ms 192. On y voit, autour de l'église centrale, un cloître avec tous les bâtiments conventuels, puis, au-delà, des bâtiments pour les novices, pour l'abbé, le cimetière, une école, ainsi qu'une multitude de constructions destinées à la production, au stockage, à l'élevage, aux activités artisanales.

ECAV Communication



BRITANNICUS OCEANUS
GALLICUS
SOLIGNAC
OURDENBURG
BRUGGE
BERGUES
GUINES
VEUME
HONDSCHOOTE
DRONGEN
GENT
AFFLIGEM
KORTENBERG
VLIEBEEK
LEUVEN
GROOT-BIJGAARDEN
BRUXELLES
WAVRE
FLÔNE
LIÈGE
VAL N.D.
BOULOGNE S.MER
LICQUES
CLAIRMARAIS
S.BERTIN
S.OMER
S.ANDRÉ-LÈS-AIRE
TOURNAI
S.GHISLAIN
VILLERS
LE RŒUIX
SALZINNES
FOSSE
NAMUR
STAVELOT
MONTREUIL
HÉNIN-BEAUMONT
DOUAI
MARŒIL
ARRAS
VALENCIENNES
LE VIVIER
CAMBRAI
LE JARDINET
DINANT
LE TRÉPORT
ABBEVILLE
HONNECOURT
MONT-S.MARTIN
CORBIE
AMIENS
S.QUENTIN
NOYON
S.NICOLAS-AUX-BOIS
OURSCAMP
LAON
COMPIÈGNE
SOISSONS
SENLYS
CRÉPY
LONGPONT
MONTEBOURG
LE VALASSE
JUMIÉGES
ROUEN
PRÉAUX
LONGUES
BAYEUX
S.GABRIEL
LE BEC-HELLOUIN
LESSAY
GERISY-LA-FORÊT
COUTANCES
S.LÔ
HAMBYE
LA BLOUTIÈRE
LA LUCERNE
BERNAY
SAUSSEUSE
ÉVREUX
LYRE
PARIS
S.MAUR-DES-FOSSES
SAVIGNY
ÉTAMPES
ÉVRON
CHÂTEAU-L'HERMITAGE
CHÂTELLERAULT
FONTAINE-LE-COMTE
LA ROCHELLE
LA GRÂCE-DIEU
S.BIBIEN
SURGÈRES
S.JEAN-D'ANGÉLY
LE BEUIL
BOUBON
COGNAC
ANGOULÊME
PONS
BUSSIÈRE-BADIL
BLANZAC
LE CHALARD
S.YRIEIX
BOUMET
BLAYE
BOURG
BORDEAUX
LA SAUVE-MAJEURE
LA RÉOLE
BAZAS
LODÈVE
JONCELS
S.GUILHEM-LE-DÉSERT
VILLEMAGNE
CASSAN
VILLELONGUE
S.PAPOUL
MONTOLIEU
BÉZIERS
AGDE
PROUILLE
CARCASSONNE
LIMOUX
LAGRASSE
ALET

Fascinants rouleaux des morts

Relecture contemporaine du trajet d'un «rouleau des morts» (voir *L'Actualité*, n° 117 spécial «Sentiers et chemins») utilisé au XIIIe siècle pour annoncer la mort de l'abbé de Solignac, Hugues, en 1240, à plus de trois cent cinquante communautés religieuses, cette carte illustre la fascination qu'exercent aujourd'hui encore ces documents. Inspirée de représentations médiévales, puisant à l'imaginaire funéraire foisonnant de notre société contemporaine qui, paradoxalement, cache ses morts et ses deuils, elle se nourrit également de l'image que cette même société, désacralisée, se fait d'un monde médiéval irrigué en profondeur par une religion chrétienne puissante et salvatrice.
La projection dans le temps et dans l'espace du peu que l'on sait des porteurs de rouleaux, capables de parcourir des centaines de kilomètres pour constituer ou réactiver une communauté de prière en vue du salut des âmes, nous fait ainsi réfléchir sur notre propre perception de la finitude humaine. *C. T.*

Disciplinaire ou spirituel, le silence est protecteur au Moyen Âge. Les religieux s'y réfugient pour «échapper à l'agitation du monde».

Par **Vincent Debiais** Photo **Thierry Girard**

Communauté de silence

Le visiteur ou le retraitant qui fréquente une communauté monastique et parcourt son lieu de vie se contraint presque inconsciemment au silence, à l'exercice plus ou moins difficile d'une contention de la parole et du bruit. On retient les portes, on allège le pas, on fait taire les enfants. Dans cette atmosphère étouffée, la vie de la communauté résonne avec davantage de sonorité : le tintement des cloches entendu depuis le cloître, l'entrechoquement des instruments de travail ou de cuisine dans les bâtiments conventuels, la voix chantée ou psalmodiée des officiants à l'église se répandent dans toute leur densité. Salué par la critique, le film de Philippe Gröning *Le grand silence* qui présente la vie quotidienne du monastère de la Grande-Chartreuse, pourtant très strict dans sa pratique du silence monastique, n'est pas un film muet, loin s'en faut ! Le monastère produit en réalité le paradoxe d'un silence retentissant dans lequel la communauté installe sa présence et ses actions.

Les règles monastiques de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge ont cherché à établir les usages de la parole et du silence au sein de la communauté. Elles instituent ainsi une alternance entre les moments où les religieux sont autorisés à parler et des moments où le silence doit régner à l'intérieur du monastère. Cependant, il s'agit moins d'une alternance stricte silence/parole que d'une composition sonore complexe, d'une mélodie finalement qui reflète le contenu mais surtout le sens de la vie en communauté. Dans ce contexte, le silence doit être considéré comme permanent ; c'est l'état par nature et par défaut de la communauté. Il règne dans tous les lieux du monastère et doit y être préservé. Les sons produits par les activités des moines, par la prière, par l'enseignement, par la liturgie, par l'attention aux laïcs se superposent au silence du monastère sans le faire disparaître. C'est pourquoi les usages de la parole et le bruit sont normés : on parle et on fait du bruit selon certaines conditions, en certains lieux, à certaines occasions, en fonction des usages listés et limités par les règles monastiques. La description de l'action du lecteur au réfectoire dans la Règle de saint Benoît illustre parfaitement cette tension entre la norme du repas communautaire en silence et l'ambiance sonore réelle à la table des moines : le lecteur s'adresse à la communauté, implore ses prières, porte la voix pour couvrir les bruits du repas. C'est parce que le son ajouté au silence est contraint que celui-ci apparaît avec une réalité augmentée.

PARLER MOINS POUR PARLER MIEUX

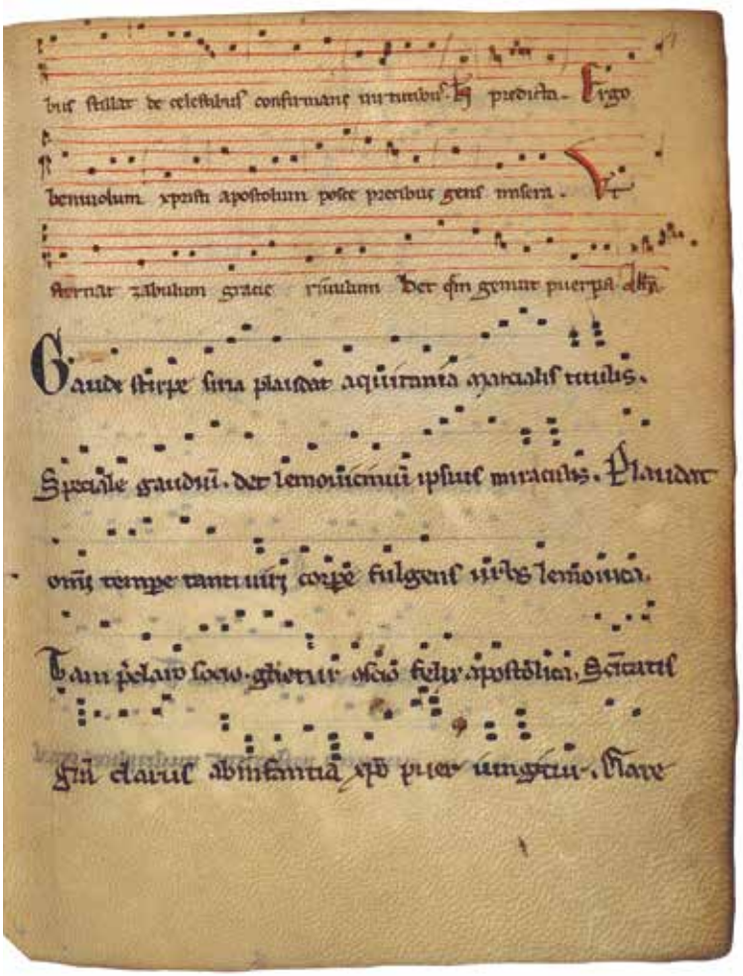
Pour la communauté monastique, le silence a deux fonctions principales. La première est disciplinaire : restreindre et contrôler la parole, c'est éloigner le religieux des péchés de la langue (le blasphème, le mensonge, la futilité, le bavardage, l'injure). Le moine doit moins parler pour parler mieux. La seconde fonction est spirituelle : garder le silence, c'est favoriser la rencontre avec Dieu dans la prière et la méditation. Le moine ne doit pas entendre pour mieux écouter. Le silence agit donc au sein du monastère comme une nouvelle clôture qui protège les religieux des effets nocifs du bruit et de l'agitation. Le silence recouvre en effet au Moyen Âge une acception plus large qu'aujourd'hui. Il désigne ainsi l'absence de parole, mais aussi l'absence de bruit, de mouvement, de son disharmonieux, de cohue, de chaos. En se réfugiant dans le silence, la communauté échappe à l'agitation du monde, surtout quand le monde franchit les portes du monastère et accompagne les activités des religieux. Garder le silence, c'est préserver l'intégrité spirituelle du monastère.

L'ordre des Chartreux est probablement celui qui a poussé le plus loin la discipline du silence monastique.

Vincent Debiais est chargé de recherche EHESS-CNRS, membre du Centre de recherches historiques, équipe Anthropologie historique du long Moyen Âge (Ahloma). Il a publié *La croisée des signes. L'écriture et les images médiévales (820-1200)*, Cerf Patrimoines, 2017.

Notre-Dame de Ré, dite des Châteliers, à La Flotte-en-Ré, abbaye cistercienne fondée vers 1150.

On lit par exemple dans les Statuts de 1271 : «Dieu a mené son serviteur au désert pour parler à son cœur ; mais seul qui se tient à l'écoute dans le silence perçoit le souffle de la brise légère où le Seigneur se manifeste. Au commencement, il faut un effort pour se taire ; mais si nous y sommes fidèles, peu à peu, de notre silence même naît quelque chose en nous qui nous attire à plus de silence.» Les coutumes et les règles monastiques établissent la nécessité du silence sur une importante tradition exégétique qui interprète la relation à Dieu dans l'Ancien Testament simultanément par la parole et par le silence. Si la théophanie est souvent bruyante et tumultueuse (elle prend l'apparence d'un orage, d'un incendie, d'une voix tonnante), elle est aussi souvent silencieuse. L'image du désert reprise par les Chartreux est omniprésente dans la Bible comme lieu de rencontre avec Dieu. Le silence est également celui des cieux, celui qui se produit dans l'Apocalypse selon saint Jean après l'ouverture du septième sceau. Le silence enveloppe de la sorte la vision face-à-face avec l'Éternel.
Ce silence absolu se décline, au sein de la communauté, selon différentes modalités pour répondre aux exigences du fonctionnement du monastère et aux contingences matérielles de la vie cénobitique. La Règle de saint Benoît distingue ainsi le «plus grand silence» (celui du réfectoire, par exemple) du «silence total» (à tenir au dortoir) ou de la «taciturnité» (à exercer dans toutes les activités). Dans le même texte, l'exercice du silence se teinte d'une valeur morale, celle de l'humilité, de la gravité ou de la dignité. Il est le reflet des relations entre l'abbé ou le prieur et les autres religieux ; il qualifie l'attitude de l'élève face au maître. Le silence est donc à la fois une norme et une quête, un état et un processus partagés par l'ensemble de la communauté, et il n'y a pas de contradiction entre le désir de silence et celui de la louange sonore et musicale. Ces deux modalités de la rencontre avec Dieu s'expriment concomitamment sans s'annuler ; elles se renforcent au contraire et la voix qui s'élève dans le silence de l'église monastique n'a que plus de force et d'effet.
Il est dans le silence une capacité à mettre la communauté en ordre qui, à l'égal de la parole, ou peut-être davantage encore, produit le lien social – fraternel dans ce cas – entre les individus. ■



BnF ms latin 1139, f. 49r.

Le manuscrit latin 1139 conservé à la BnF témoigne des pratiques musicales de l'abbaye Saint-Martial à Limoges au Moyen Âge.

Par **Christelle Chaillou-Amadieu**

Chanter à Saint-Martial

du XIe au XIIIe siècle

Du XIe au XIIIe siècle, la quasi-totalité des manuscrits avec de la musique notée s'inscrit dans un contexte religieux. Les consignations écrites servent d'appui à la pratique rythmée par le cycle liturgique ou, à partir de la toute fin du XIe siècle, à l'enseignement et à l'évangélisation. Quant aux chansons profanes, les plus anciens fragments datent seulement de la fin du XIIe siècle. Si ce corpus n'était pas encore écrit, les représentations de jongleurs dans les manuscrits témoignent de l'antériorité d'une pratique musicale en dehors d'un contexte religieux. Le célèbre Tropaire-Prosaire de Saint-Martial, daté de la fin du XIe siècle, contient par exemple de belles illustrations de ce type. Les chansonniers des troubadours, élaborés à partir du deuxième tiers du XIIIe siècle, intègrent d'ailleurs des pièces très anciennes, comme celles du premier troubadour connu, Guillaume IX d'Aquitaine (fin XIe), ou celles de la première génération de poètes marquée par deux célèbres Limousins : Marcabru et Jaufre Rudel (deuxième tiers du XIIe siècle).

Christelle Chaillou-Amadieu est musicologue, membre du CESCM. Elle a codirigé *Les Noces de Philologie et Musicologie. Textes et musiques du Moyen Âge,* Classiques Garnier, 2018.

UN RECUEIL FACTICE

Le manuscrit latin 1139 conservé à la Bibliothèque nationale de France témoigne des diverses pratiques musicales à l'abbaye de Saint-Martial de Limoges entre le XIe et le XIIIe siècle. Composé de quatre sections principales, le codex regroupe divers répertoires religieux surtout chantés en marge de la liturgie. Le manuscrit est presque exclusivement en latin, mais contient quelques pièces religieuses en ancien occitan,

attestation d'une pratique chantée en langue vulgaire à Saint-Martial dès le XIe siècle. Beaucoup de pièces ont sans doute été interprétées aux fêtes du nouvel an et aux fêtes des enfants, présageant d'une vocation didactique du codex.

Les différentes parties, écrites tout au long des XIe, XIIe et XIIIe siècles, ont été assemblées après leur constitution ; le recueil est donc factice. Les différents types de notation musicale employés contribuent à la datation les différentes pièces et sections. Les parties les plus anciennes, de la fin du XIe siècle, présentent une notation neumatique à points superposés, typique de la région d'Aquitaine ; une ligne centrale sert de repère sur la portée. D'autres montrent deux écritures encore différentes : le haut du folio 4 contient des portées à cinq lignes avec une notation dite «carrée» employée aux alentours de 1230 ; le bas du folio présente quant à lui une écriture carrée avec une seule ligne d'écriture intermédiaire courante au XIIe siècle.

CANTILÈNES ET DRAMES

Les différents répertoires du codex avec ses pièces monodiques (une voix) et polyphoniques (à plusieurs voix) témoignent d'une pratique musicale riche et variée. La première partie contient deux prosaires avec des chants en l'honneur de différents saints comme saint François ou saint Martial. Parmi les pièces de la deuxième section du codex, nous relevons des cantilènes latines et provençales ainsi que des drames liturgiques. Hormis le fragment musical de la *Passion de Clermont* en occitan daté de la fin du Xe siècle (Clermont, Bibliothèque municipale, ms. 240, f. 109v), les plus anciennes pièces écrites en cette langue avec une mélodie se trouvent dans ce manuscrit.

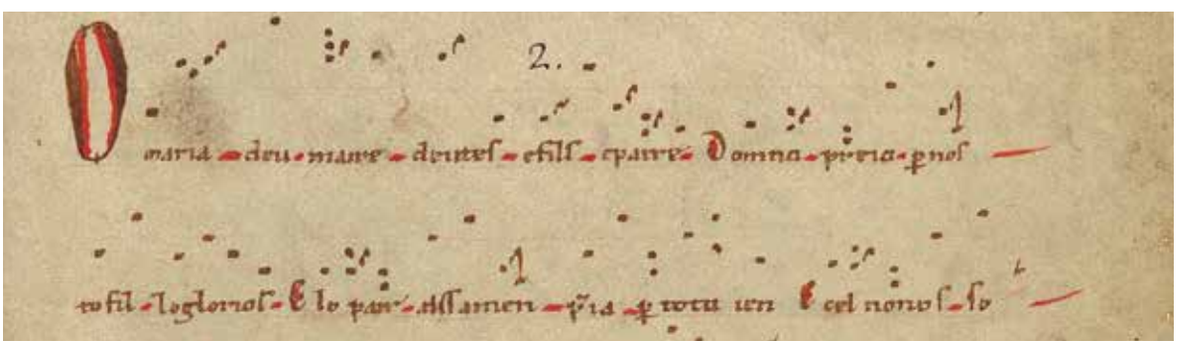
Par exemple, la chanson mariale en langue d'oc *O Maria Deu maire* est une chanson strophique que l'on nomme *versus*. La pièce se compose de douze strophes de quatre vers brefs (5 et 6 syllabes). La notation musicale ne donne pas encore d'indication rythmique ; dans ce cas, c'est l'accentuation de la langue et la métrique qui guident l'interprétation musicale. Les strophes reprennent toutes la même mélodie selon quelques minimes variations.

UN BUT DIDACTIQUE

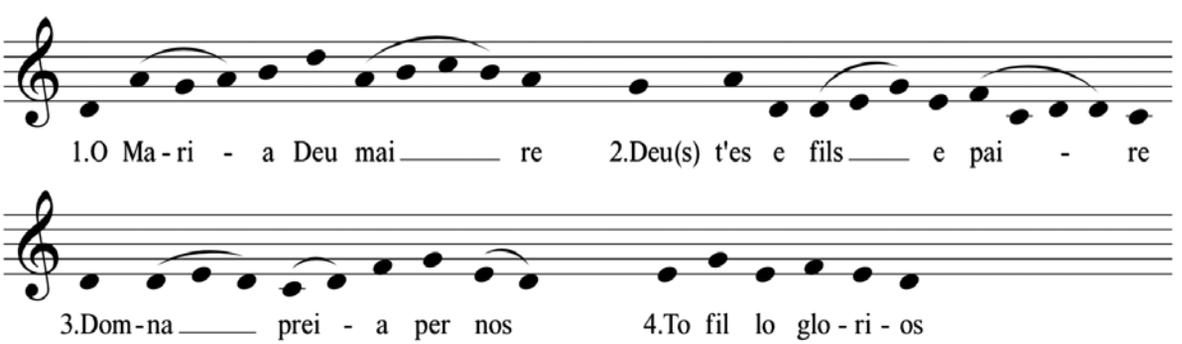
Les premiers troubadours qualifieront aussi leurs chansons de «vers» ; la forme strophique est similaire avec une mélodie semblable dans toutes les strophes. La célébrité d'*O Maria Deu maire* tient aussi à la reprise de sa mélodie dans d'autres compositions de troubadours, conformément à un usage répandu. L'influence musicale de Saint-Martial se perçoit donc nettement, phénomène assez logique en raison de la proximité géographique et culturelle des deux traditions.

Une autre pièce célèbre en langue occitane du recueil mérite notre attention : le *Sponsus*. Ce drame liturgique met en scène la célèbre parabole des Vierges folles et des Vierges sages (Matthieu 25, 1-4) dans un dialecte occitan encore bien énigmatique. Chanté pendant ou en dehors des offices, le drame liturgique mettait en scène les récits bibliques ou hagiographiques dans un but didactique.

Les offices votifs de la Vierge (XIIIe) et les proses ou offices des Joies de la Vierge (XIIe) qui complètent la fin du volume suggère aussi une forte dévotion mariale, dévotion en plein essor à cette époque comme le montrent bon nombre de pièces en latin ou en langues vernaculaires. ■



O maria deu maire, Paris BnF ms latin 1139, f. 4r, détail.



O maria deu maire, transcription musicale en notation moderne de la strophe 1.

Enquête monastique

Lorsque le visiteur, quittant la Nationale 10 en direction de Bordeaux, arrive devant l'église de Baignes, rien ne lui indique à première vue qu'il se trouve en présence d'un ancien monastère où vivaient des moines au Moyen Âge. Pourtant, à s'y intéresser de plus près des indices éclairent l'existence d'une communauté religieuse.

Par **Pascale Brudy** Photos **Eva Avril**

L'abbaye de Baignes située dans le sud de la Charente est injustement méconnue des chercheurs et du public, contrairement à la laiterie de Baignes et à son beurre expédié jusque sur les tables parisiennes. Parmi les sources à disposition pour étudier le monastère se trouvent le bâtiment encore en élévation – l'église – et un cartulaire original, daté du XIIe siècle. Ce manuscrit, d'une excellente qualité de conservation, recueille cinq cent cinquante chartes datant du Xe siècle au milieu du XIIIe siècle et nous permet de mieux saisir le quotidien de ces religieux.

QUAND UNE ÉGLISE EN CACHE UNE AUTRE

Si le contexte des origines de l'abbaye reste encore flou, une première preuve de vie monastique se rencontre dans la documentation textuelle dès la fin du Xe siècle-début du XIe siècle. La mention de plusieurs moines implique dès l'an mil l'existence d'un établissement géré par un abbé. Saint-Étienne de Baignes apparaît ainsi comme une des plus anciennes abbayes de Saintonge avec celle de Saint-Jean-d'Angély. Puis le 15 mai 1063 ou 1064, l'église est consacrée à Dieu, ce qui suppose la reconstruction de l'église ou d'une partie de celle-ci. L'abbaye et ses habitants suivent, dès le départ, la règle de saint Benoît qui fixe les préceptes de vie communautaire. L'établissement apparaît, au fil des documents, sous différentes désignations latines tels que *monasterium*, *basilica*, *congregatio* ou *cenobio* renvoyant toutes à l'idée d'une communauté monastique.

L'église, avec sa façade atypique, est le résultat de nombreux remaniements au cours des siècles, aujourd'hui difficile à appréhender au premier abord. L'analyse architecturale des murs permet cependant de comprendre que l'édifice a été en réalité tronqué

C. Treffort

Cartulaire de l'abbaye de Baignes. Archives diocésaines à Angoulême.

Pascale Brudy est spécialiste du monde monastique au Moyen Âge. Elle a édité deux ouvrages, *Âge roman* (2011) et *Monastères entre Loire et Charente* (2013), et est actuellement ingénieure de recherches à l'université de Poitiers pour le projet *Aquitania monastica*.

Vue sud-ouest de l'abbaye de Baignes.

dans sa longueur et que la façade en question est une composition du XIXe siècle. Il faut donc restituer une nef au moins deux fois plus importante, estimée à une soixantaine de mètres environ. La chapelle, placée à droite en entrant, correspondrait alors au bras sud du transept. Ces quelques vestiges en élévation donnent déjà le ton de l'ampleur du site. La proximité d'un ruisseau, nommé le Pharaon, au nord et à l'est empêche le développement des bâtiments, en revanche au sud, un immense champ vide et verdoyant interroge sur la présence de ces lieux de vie.

UN CHAMP PAS SI VIDE

Par chance, les sources textuelles mentionnent plusieurs lieux présents autour de l'église tels que le cloître, la salle capitulaire, le cimetière. Parmi les offices occupés par les religieux, certains de ces termes renvoient directement aux bâtiments présents autour de l'église tels que le cellier, l'aumônerie. Fait assez rare, on rencontre également la mention d'un *scriptorium* qui pourrait se trouver, comme c'est souvent le cas, dans le prolongement de l'aile orientale à la suite du dortoir et de la salle du chapitre. On y verrait alors bien volontiers un des moines devant son écritoire en train d'écrire sur un parchemin les différentes chartes conservées qui sont parvenues jusqu'à nous. Le soin pris dans le tracé des lettres, l'ornementation et la mise en couleur des lettrines montrent que nous devions avoir affaire à une personne très méticuleuse. L'écriture de ces chartes dans le dernier tiers du XIIe siècle interroge sur l'auteur mais aussi sur le contexte de sa rédaction et son commanditaire. On sait que des novices et des oblats étaient présents dans l'abbaye, de même qu'un *magister scolarum* et un *grammaticus* ce qui a laissé supposer à plusieurs historiens la présence d'une école à l'abbaye de Baignes. Sans aller jusque-là, les informations issues du cartulaire nous éclairent cependant sur tout un pan de la vie communautaire

de ces hommes qui n'est plus palpable aujourd'hui sur place. Les résultats des récentes prospections géophysiques au sud de l'église ne viennent que confirmer la présence de ces bâtiments à l'emplacement du terrain vide actuel. Un grand édifice dans le prolongement sud de la fameuse chapelle pourrait bien correspondre à l'emplacement de l'aile orientale avec salle capitulaire et dortoir, tandis que la présence d'un puits renvoie à celle d'un cloître. Si des fouilles archéologiques étaient un jour programmées sur le site, on pourrait alors, en fonction de la conservation des vestiges se faire sans doute une idée plus précise de l'aménagement de ces lieux dont témoignent les chartes.

RAYONNEMENT AQUITAIN

La communauté de Baignes n'est pas seulement confinée à l'abbaye mais s'étend bien au-delà de ses murs, à tout un réseau de relations et d'interdépendances qu'elle a su mettre en place en fonction d'opportunités diverses. La lecture du cartulaire donne une idée générale du développement du réseau monastique de Baignes au cours des XIe-XIIe siècles. Deux chartes éclairent notamment ce sujet en dressant les noms de chaque église dépendante de l'abbaye. En 1121, Pierre III de Confolent évêque de Saintes en énumère trente-cinq, tandis qu'en 1232, la bulle du pape Grégoire IX en recense cinquante-trois. Une quarantaine de ces implantations est concentrée dans l'ancien diocèse

Façade de l'église de Fontaines-d'Ozillac.

Vue de l'église de Condéon.

de Saintes. L'église la plus proche de l'abbaye-mère se trouve à deux kilomètres tandis que la plus loin est située dans la ville de Saintes éloignée de plus de soixante kilomètres au nord-ouest. Ces *ecclesiae* sont majoritairement, placées dans un rayon d'environ dix à vingt-cinq kilomètres autour de l'abbaye-mère, soit à environ une demi-journée à une journée de marche facilitant ainsi la gestion de ce patrimoine. C'est le cas par exemple des églises de Saint-Martin de Fontaines-d'Ozillac, Saint-Marien de Condéon ou encore de Saint-Pierre de Passirac. Les moines n'hésitent pas non plus à aller au-delà des frontières, dans les diocèses voisins : deux se trouvent dans celui d'Angoulême, cinq pour Périgueux et trois dans celui de Bordeaux, dans un périmètre d'une soixantaine de kilomètres au sud-est de l'abbaye. Ce réseau social et monastique occupe ainsi un emplacement stratégique entre Poitou et Angoumois d'une part et Périgord et Bordelais d'autre part structurant le paysage actuel de notre territoire. ■

1067 les chanoines de Saint-Junien se rebiffent

L'expansion du réseau monastique était parfois source de conflits. Dénonciations et violences n'étaient pas rares comme le montre cette controverse entre les chanoines de Saint-Junien et les moines de Charroux.

Par **Manon Durier**

En 1067, les chanoines de Saint-Junien sont en colère. Très en colère. À l'époque, ils n'ont pas encore construit la belle église romane qui se dresse aujourd'hui au cœur de la ville, mais ils sont implantés dans son faubourg de Comodoliac depuis le VIe siècle. Or, les moines de Charroux viennent de s'installer à moins de deux heures de marche de chez eux. À Rochechouart.

L'EXPANSION

Charroux est l'une des abbayes les plus puissantes de l'Aquitaine carolingienne. Fondée à la fin du VIIIe siècle par un certain Roger, comte de Limoges, ainsi que son épouse Euphrasie, fille de comte d'Auvergne, elle prend rapidement son essor grâce à la protection de Charlemagne et de ses successeurs. Les donations ne manquant pas, la communauté religieuse s'étend progressivement bien au-delà des murs de son monastère et essaime jusque dans l'Angleterre récemment vaincue par Guillaume le Conquérant. L'abbaye-mère possède ainsi une vingtaine d'églises selon la liste confirmée par le pape Léon IX en 1050, et déjà près d'une centaine dans celle établie par son successeur Urbain II à la fin XIe siècle.

Quoique spectaculaire, l'expansion de la communauté religieuse poitevine se comprend dans le contexte de l'époque. De nombreuses abbayes, comme celle bien connue de Cluny, tissent en effet l'essentiel de leur réseau monastique après l'an Mil. C'est aussi le moment où les fidèles achèvent de se regrouper dans des paroisses autour d'un édifice de culte et de son cimetière. Le phénomène est alors si puissant que le chroniqueur Raoul Glaber raconte avec enthousiasme le «blanc manteau d'églises» dont se couvrent alors la France et l'Italie. La densification du maillage religieux ne s'est pourtant pas toujours passée sans tensions.

UN CONFLIT DE VOISINAGE

Un certain mystère entoure la fondation de la dépendance de Rochechouart. Située à deux jours de marche de l'abbaye-mère, les textes conservés ne précisent pas son statut initial : s'agit-il d'une église paroissiale ou est-elle destinée déjà à une petite communauté de religieux de Charroux ? Tout est possible, même si un monastère est attesté seulement à partir de 1077. Ce qui est sûr, c'est le mécontentement des chanoines de Saint-Junien. Sans doute craignent-ils que leurs nouveaux voisins captent une partie de leurs revenus issus des paroisses. Plus grave encore, l'installation de moines à proximité immédiate du château de Rochechouart pourrait les priver du sou-

Manon Durier est archéologue et historienne, spécialiste de l'histoire religieuse au Moyen Âge. Elle est actuellement ingénieure de recherches à l'université de Poitiers pour le projet *Aquitania monastica*.

Deux chapiteaux romans de l'abbaye de Charroux. Photographie de René Crozet, l'un des fondateurs du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale.

tien et des largesses d'une partie de l'aristocratie locale. Il faut dire que, loin de choisir un lieu isolé, les moines s'implantent précisément dans la forteresse…

Les réfractaires s'adressent donc d'abord à leur supérieur hiérarchique direct : Jourdan, évêque de Limoges. Celui-ci menace d'excommunier les contrevenants. Mais la roue tourne avec son successeur, Itier, qui accepte au contraire de procéder à la dédicace de l'église. Le rituel est crucial, car il transforme le bâtiment église en lieu sacré apte à accueillir le culte divin. Il ne peut être accompli que par un évêque (ou archevêque, voire pape). Si les chanoines de Saint-Junien ne parviennent pas à l'empêcher, ils remportent néanmoins une belle victoire : l'évêque de Limoges refuse ensuite de bénir aussi le cimetière associé à l'église de Rochechouart. Or, de même que l'édifice ecclésial, l'espace d'inhumation doit être consacré pour devenir le lieu sacré où peuvent être enterrés les membres de la communauté chrétienne. Mais les moines de Charroux ont plus d'un tour dans leur sac. Ils demandent alors à un voisin, l'évêque d'Angoulême, de procéder au rituel. Échec et mat.

L'ESCALADE DE LA VIOLENCE

Reconnaissons qu'Itier n'est pas beau joueur. C'est du moins ce que montre une lettre des chanoines de Saint-Junien qu'ils adressent au pape en 1067. Ils y affirment alors que leur évêque s'est fait acheter. Cette accusation de simonie est grave, mais classique en ces temps de réforme grégorienne. Plus étonnant, l'accusé réagit comme ce qu'il est : un seigneur ecclésiastique, qui ordonne depuis son château la mise au pas de ceux qui osent se plaindre à Rome. Faire saccager cloître et église ne l'arrête pas. Mais le texte restitue également, dans une langue particulièrement vivante, le processus de justice entre communautés religieuses. Le pape y est l'arbitre, l'ultime recours. Celui que l'on supplie et pour lequel on parcourt parfois des milliers de kilomètres. Il n'est pourtant pas le seul rempart. Les réunions et instances de décision au niveau régional de la province ecclésiastique ont un rôle à jouer. On y tance ici, à Bordeaux, l'évêque violent.

Finalement, les moines de Charroux obtiennent gain de cause : est-ce parce qu'ils sont trop puissants pour la petite communauté de Saint-Junien ? Ou est-ce au contraire parce qu'ils sont dans leur bon droit ? L'histoire (avec ou sans majuscule) ne le dit pas. Les chanoines se sont en tout cas rapidement remis de l'épisode, puisqu'ils entament quelques décennies plus tard la construction de l'imposante église que l'on admire encore au sommet de la ville. Mieux, ils développent à leur tour un réseau d'une quinzaine d'églises soumises à leur autorité…

Vivante, indignée, la plainte des chanoines de Saint-Junien n'a rien perdu de son sel depuis 1067.

Lettre des chanoines au pape

Marc Deneyer

L'église de Rochechouart.

«Les clercs de Comodoliac en territoire limousin élèvent une plainte aux oreilles de ta bonté, ô recteur de l'Église universelle, au sujet des moines de Charroux qui ont construit près du château de Rochechouart une église proche de la nôtre, malgré l'évêque [de Limoges] Jourdan qui y faisait opposition sous peine d'excommunication ; avec lui Raoul, prévôt de notre église, a continué cette opposition tant qu'il a vécu. En mourant, l'un et l'autre nous ont laissé en cours ce procès survenu non point par inadvertance, mais par voie de fait venant de moines mal intentionnés. Le successeur fut l'évêque Itier qui poursuivit avec nous la même opposition quelque temps ; mais ensuite, corrompu à prix d'argent, il changea d'avis et fit annoncer en synode qu'il ferait la dédicace de l'église. Nous nous sommes dressés là-contre et nous en avons appelé à toi, le Pontife romain dans l'assemblée de tous les personnages ecclésiastiques, mais rien n'y fit.»

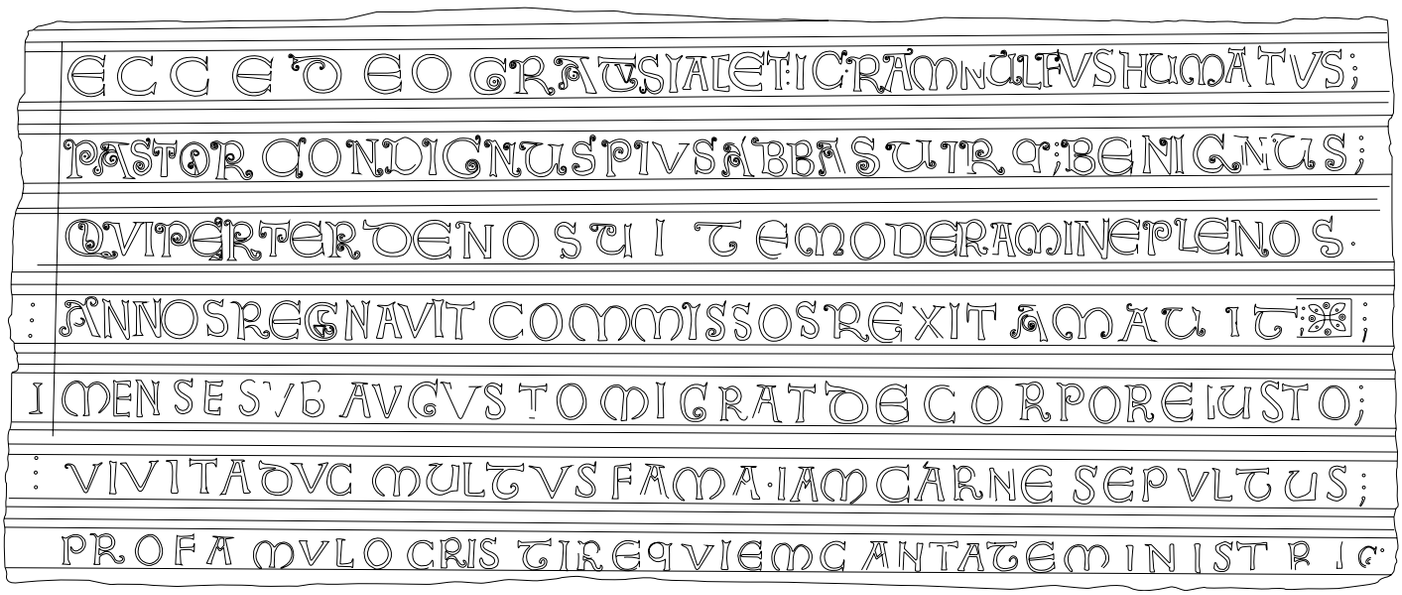
MENSONGES ET VILENIE

«Huit jours avant la date de la dédicace, comme pour faire examiner le bon droit, à l'entendre, [l'évêque Itier] réunit clercs et laïcs, promettant par serment qu'il ne ferait rien si nous faisions la preuve écrite que la chose allait contre les statuts ecclésiastiques. Nous avons fait cette preuve et il en convint, et néanmoins il déclara qu'il ne changerait pas son entreprise ; alors, nous en avons appelé à toi une seconde fois. De quoi outré, il se retira dans son château, furieux de l'audace de notre appel à toi. Il revint le surlendemain avec une troupe à pied et à cheval, mais ne trouva personne ; en effet, nous nous étions enfuis avec nos gens, leurs femmes et leurs enfants, laissant seulement deux personnes du commun pour garder [notre] église. Il envahit celle-ci, qui n'appartenait qu'à lui-même, la souilla, la profana, barricada le cloître et, comme s'il craignait un coup de main de la part des faibles que nous sommes, il y mit comme gardiens les plus affreux des hommes. L'archevêque de Bourges, Aimon, lui manda cependant de ne pas se conduire de si méchante façon, mais il n'aurait pu effacer par une peine d'excommunication le fait d'une dédicace contre argent...

[…] [Par la suite, l'évêque Itier] ne voulut pas bénir de cimetière ; les moines [de Charroux], n'ayant pu l'obtenir, se tournèrent vers l'évêque Guillaume d'Angoulême auquel nous avons écrit dès que nous avons été informés. D'abord, nous lui avons donné un avertissement canonique et ecclésiastique ; puis, en vertu de ton autorité, nous lui avons fait défense de jamais donner aux moines une acceptation désobligeante et injuste pour nous. Mais, faisant passer la dignité romaine après le profit, il arriva à l'improviste et donna les paroles de bénédiction.

Nous avons soumis notre droit au concile de Bordeaux en présence du cardinal Étienne, qui enjoignit à l'évêque Itier de nous donner sur les moines telle satisfaction que l'on n'entende jamais parler de l'affaire à Rome ; si ce n'était le cas, il était menacé d'avoir à craindre pour son rang. Mais une fois quitté le cardinal, l'évêque ne tint aucun compte des injonctions et des menaces. Il y a encore bien des choses que nous omettons de rapporter, pour qu'on n'aille pas nous accuser de malveillance et d'hostilité. Voilà simplement la plainte que nous avons jugé bon de te faire : de toi seul, en effet, nous espérons le rétablissement d'une situation sans remède.» ■

Traduction : Dom Jean Becquet, «Deux prieurés de Charroux en Limousin : Rochechouart et Magnac-Laval», *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, 123, 1995, p. 47-48.



Par **Manon Durier**

Requiem pour Ramnulfe

Chanter, bien avant Mozart, une messe pour les morts : voici l'objectif annoncé de l'épitaphe de cet abbé charentais au singulier prénom.

Voici que, agréable à Dieu, Ramnulfe gît ici, enseveli.
Pasteur combien digne, saint abbé, homme plein de bonté,
Pendant trois fois dix ans, d'une vie vouée au gouvernement
Il régna et dirigea avec amour ceux qui lui avaient été confiés.
Au mois d'août, il quitte son corps de juste ;
Il vit encore dans une large renommée, bien que sa chair soit ensevelie.
Ministres, chantez *requiem* pour le serviteur du Christ.

Traduction de l'inscription : Corpus des inscriptions de la France médiévale.

Tout le raffinement du XIIe siècle résonne dans cette inscription. La poésie du rythme imprimé par ses sept hexamètres délicats apparaît en premier. S'y ajoute l'ornementation fleurie des lettres, qui vient amplifier l'éclat du portrait funéraire. L'évocation du défunt, justement, à quelque chose de l'oxymore : elle parvient à dépersonnaliser l'homme dont elle fait l'éloge. L'important n'est pas en effet l'individu, mais sa relation aux autres membres de la communauté.

De fait, la louange de Ramnulfe n'est pas tant celle d'un abbé en particulier que celle d'un abbé idéal. Ne nous en étonnons pas trop pour l'époque romane. Au-delà de la commémoration du défunt, la sculpture funéraire constitue alors également un support de méditation pieuse. Elle répond en cela parfaitement aux commandements de la règle bénédictine, qui exige de garder chaque jour la mort devant les yeux. Mais l'inscription de Ramnulfe n'est pourtant pas un simple *memento mori*. En s'achevant par une demande faite aux prêtres de chanter à l'unisson, le texte permet à toute la communauté de Lesterps de se souder dans un rituel adressé à l'un de ses pères spirituels.

Cluny en Aquitaine

La présence de Cluny en Aquitaine atteint son apogée au XIIe siècle. Au siècle suivant, la faiblesse du nombre de monastères fondés et la construction de l'ordre de Cluny vont considérablement affaiblir ce réseau monastique en Aquitaine.

Par **Stéphane Lafaye** Photo **Eva Avril**

En 910, Guillaume Ier, duc d'Aquitaine, fonde le monastère de Cluny, en Bourgogne. Les liens entre l'abbaye bourguignonne et l'Aquitaine remontent donc aux origines du monastère qui, un siècle plus tard, devient «lumière du monde». Le monachisme fondé à Cluny prend ses racines dans la réforme monastique impulsée par les Carolingiens et Benoît d'Aniane au début du IXe siècle. Elle a même été mise en pratique dans le royaume d'Aquitaine au temps du roi Louis, fils de Charlemagne, devenu empereur en 814. L'Aquitaine compte alors d'importants foyers monastiques porteurs de cette réforme qui repose sur la règle bénédictine et l'élection de l'abbé par la communauté monastique.

L'abbaye Saint-Savin(-sur-Gartempe) est le principal foyer réformateur en Aquitaine durant un siècle, à partir des années 820. Dodon, abbé de Saint-Savin entre 821 et 853, diffuse la réforme à Saint-Cyprien de Poitiers et probablement à Saint-Martial de Limoges. Après sa disparition, le monastère de Saint-Savin reste un centre actif qui continue à essaimer la réforme, en particulier à Saint-Martin d'Autun vers 870, d'où est issu Bernon, premier abbé de Cluny.

Un demi-siècle plus tard, l'abbaye de Cluny diffuse à son tour cette réforme. Dans les années 930, Odon, abbé de Cluny, très lié à Turpion, évêque de Limoges, réforme l'abbaye de Tulle, puis celle de Sarlat en 937. À la même époque, l'abbaye Saint-Cyprien de Poitiers devient un monastère réformateur par l'action de Martin ; cet abbé peu connu, déjà à l'origine du monastère Saint-Augustin à Limoges en 935, réforme aussi l'abbaye Saint-Jean-d'Angély en 942. Aucune source ne permet d'établir un lien entre l'action d'Odon et celle de Martin, bien que leurs présences dans l'espace aquitain soient concomitantes durant la décennie 930-940, mais ils étaient sans doute très proches car l'abbaye Saint-Cyprien de Poitiers en l'an 1000 fait partie de la *familia cluniacensis*.

Mais la présence des moines de Cluny en Aquitaine reste éphémère, le temps d'une réforme, à la différence de la Bourgogne ou de la Provence qui connaissent des fondations de monastères clunisiens.

GUILLAUME LE GRAND ET LES PREMIÈRES FONDATIONS

Il faut attendre le XIe siècle pour une réelle implantation monastique, époque à laquelle la situation politique s'apaise avec le maintien du titre ducal dans le lignage des comtes de Poitiers comme Guillaume le Grand. Son action politique en Aquitaine est intimement liée à l'Église, à l'image du modèle carolingien. Il contrôle les sièges épiscopaux et s'appuie sur les établissements monastiques comme des relais de son autorité sur l'espace aquitain. Il multiplie les dons en leur faveur tout en s'assurant de leur bon fonctionnement.

La réputation de Cluny est grandissante en ce début de XIe siècle. Guillaume le Grand n'hésite donc pas à faire appel à l'abbé Odilon. L'abbaye est devenue un idéal monastique reconnu et incontournable pour obtenir son salut : les prières des moines clunisiens sont recherchées ; leurs abbés sont très liés au monde aristocratique et en connaissent ses attentes.

Saint-Cyprien de Poitiers et la jeune abbaye de Maillezais leur ont été confiés dans un esprit réformateur, aux alentours de l'an Mil. Dans le même esprit, vers 1017-1018, Guillaume V confie l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély à Odilon. Ils dotent également les moines de Cluny de biens (cens et salines) sur l'île de Ré. Puis en 1019 et 1020, deux premiers monastères clunisiens sont fondés à Saint-Paul-en-Gâtine et à Mougon.

Mais les moines de Cluny ne sont pas les seuls en Aquitaine où le monachisme est déjà ancien et bien implanté. Les fondations clunisiennes sont finalement rares, bien inférieures au nombre de monastères existants, confiés aux Clunisiens. Ce particularisme aquitain s'accentue ensuite sous l'abbatiat d'Hugues de Semur.

Stéphane Lafaye est historien, membre du Criham, université de Limoges. Il a effectué sa thèse sur les monastères de Cluny en Aquitaine, XIe- XIIIe siècles, (dir. Jean-Loup Lemaitre).

Par la volonté des ducs d'Aquitaine et le dynamisme des abbés de Cluny, le réseau clunisien en Aquitaine s'étoffe rapidement, essentiellement en intégrant des abbayes existantes avec leurs dépendances : Saint-Martial de Limoges en 1062-1063 ; Saint-Cybard d'Angoulême en 1080 ; Saint-Eutrope de Saintes en 1081.

La plupart des fondations clunisiennes voient le jour durant la période 1060-1100, dont la plus prestigieuse fut l'abbaye Montierneuf de Poitiers en 1076. Les moines de Cluny renforcent leur présence sur le littoral atlantique avec Saint-Nicolas de Graves, Saint-Georges de Didonne, Breuillet et l'île d'Aix. Ils s'installent aussi aux confins de l'Angoumois en limite du Limousin, du Périgord et de la Saintonge à Chatelars, Montbron, Ronsenac, Saint-Laurent de Belzagot, Conzac et Barbezieux. Dans le diocèse de Limoges, seul le monastère de Moustiers-Ventadour est fondé. Celui de Bort-les-Orgues est récupéré par les moines de Cluny après un accord avec les moines de la Chaise-Dieu en 1095.

Cependant, il ne faut pas interpréter l'extension de ce réseau comme un impérialisme clunisien, comme un projet volontairement planifié. Les moines de Cluny répondent surtout au désir des ducs d'Aquitaine comme Guillaume V et aux aspirations de lignages naissants comme ceux des seigneurs de Didonne, de Ventadour, de Montbron, de Barbezieux, tous soucieux d'assurer la *memoria* de leur famille, en confiant leurs âmes aux moines de Cluny, alors au sommet de leur renommée. Cet ensemble monastique n'a rien d'un ordre religieux ; c'est plutôt une communauté, une assemblée (*ecclesia*) de moines réunis autour de l'abbé de Cluny, unique lien entre tous ces monastères. L'Église de Cluny ou *Ecclesia cluniacensis* reste un ensemble bien fragile.

TENSIONS ET MISE EN ORDRE

L'incroyable succès de Cluny au XIe siècle ne doit pas occulter les tensions, apparues très tôt. Ce vaste ensemble qui repose uniquement sur l'abbé de Cluny, est avant tout une communauté de prière où chaque monastère, à l'exception des fondations, applique plus ou moins les coutumes clunisiennes. Les abbayes préexistantes conservent une grande autonomie de fonctionnement : leurs liens juridiques avec l'abbaye de Cluny sont inexistants. C'est pourquoi l'appartenance à cette communauté peut rapidement être remise en cause. C'est le cas par exemple de l'abbaye Saint-Cyprien de Poitiers qui voit d'un mauvais œil la fondation de l'abbaye de Montierneuf en 1076 et rompt avec Cluny à la fin du XIe siècle. De même, durant trois décennies entre 1130 et 1160, les relations avec l'abbaye de Saint-Jean d'Angély sont houleuses, même si les raisons exactes de ce différend restent inconnues.

Au XIIe siècle, sous l'impulsion de la papauté, le réseau de Cluny se structure progressivement, à l'image de l'ordre cistercien. Les relations entre les monastères se normalisent avec la mise en place d'un chapitre général annuel, même si ce mouvement est source de nouvelles tensions. Puis au début du XIIIe siècle, des statuts donnent naissance à l'ordre de Cluny, et remettent en cause l'autonomie de nombreux monastères, entraînant pour certains une rupture définitive avec l'abbaye de Cluny. L'abbaye de Saint-Jean d'Angély rompt en 1217, suivie par l'abbaye Saint-Martial de Limoges en 1246.

L'ORDRE DE CLUNY EN AQUITAINE

Vers 1250, la taille du réseau clunisien en Aquitaine a considérablement diminué. Il ne comprend plus que les monastères fondés directement par les moines de Cluny dans les siècles antérieurs. Ce réseau se stabilise, sans changement majeur jusqu'à la période révolutionnaire. C'est pourquoi, il apparaît peu dense en comparaison à ceux d'autres contrées du royaume de France comme la Provence ou le Nord de la France.

Le prieuré clunisien de Ronsenac en Charente.

Ce réseau va constituer au XIVe siècle la province de Poitou de l'ordre de Cluny. Cette province est annuellement visitée : l'état des monastères est systématiquement présenté à chaque chapitre général, réuni tous les ans à Cluny, le troisième dimanche après Pâques.

Vingt-et-un monastères constituent ce réseau : l'abbaye de Montierneuf de Poitiers et vingt prieurés de tailles inégales. La vie monastique s'y déroule selon les statuts de l'ordre. Les monastères les plus importants de plus de cinq moines disposent de bâtiments conventuels organisés autour d'un cloître comme c'est le cas à Montierneuf, à Saint-Eutrope de Saintes ou à Ronsenac. Certains vestiges de ces monastères sont encore conservés de nos jours, mémoire fragile d'un monachisme clunisien en Aquitaine. ■

Privées de l'accès au sacerdoce, certaines femmes, au Moyen Âge, n'en aspiraient pas moins, comme les hommes, à une vie spirituelle intense. Leur entrée au monastère leur ouvrait ainsi les portes d'un monde nouveau même si, à l'intérieur comme à l'extérieur de la clôture, leur existence n'était pas forcément de tout repos.

Par **Cécile Treffort**

Moines au féminin

La figure de la religieuse véhiculée par l'imaginaire collectif renvoie en général à une réalité de l'époque moderne, tandis que le monachisme médiéval est fondamentalement masculin. Ce saisissant contraste invite à s'interroger sur la situation des femmes qui aspiraient à vouer leur vie à Dieu au Moyen Âge, notamment jusqu'au XIIe siècle.

Si l'on prend le territoire couvert par la Nouvelle-Aquitaine (correspondant alors à la province ecclésiastique de Bordeaux et au diocèse de Limoges, zone principale d'exercice de l'autorité du duc d'Aquitaine), on ne peut qu'être frappé par la rareté des établissements destinés à les accueillir et par celle des sources les concernant, encore plus prononcée que pour les hommes. Jusqu'aux alentours de l'an mil, on ne connaît guère que deux ou trois abbayes mérovingiennes, Notre-Dame de la Règle à Limoges, réformée sous Louis le Pieux, peut-être Sainte-Eulalie de Bordeaux, à l'existence éphémère, et surtout, Sainte-Croix de Poitiers.

Fondée au milieu du VIe siècle par sainte Radegonde, ancienne reine des Francs, l'abbaye Notre-Dame, devenue Sainte-Croix en 567, devient très vite une force incontournable de la cité. Pourtant, les débuts semblent un peu difficiles, marqués par des rapports tendus entre la fondatrice et l'évêque du lieu. Quelques jeunes religieuses, issues de l'aristocratie locale, qui supportent mal les privations et la rudesse du mode de vie imposée par la Règle de saint Césaire, se rebellent. C'est la célèbre «Révolte des nonnes» rapportée par Grégoire de Tours, source du roman de Régine Deforges publié en 1981, et de son adaptation télévisuelle, *L'enfant des loups*, réalisé par Philippe Monnier en 1990 (tourné en… Bourgogne, avec Marisa Berenson dans le rôle de Radegonde).

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Fragment de mosaïque trouvé à Sainte-Croix, conservé à l'abbaye Sainte-Croix à la Cossonière. À droite, portrait de Baudovinie dans le manuscrit de la vie de Radegonde. Médiathèque de Poitiers, ms 25(136), fol. 43v.

NOTRE-DAME DE SAINTES

Même si les abbayes féminines sont touchées par la réforme carolingienne, notamment par l'imposition de la règle bénédictine, le mouvement de fondation à proprement dit ne prend son essor qu'au Xe voire au début du XIe siècle, grâce à des fondations seigneuriales ou comtales : la Trinité de Poitiers, Bonneval près de Thouars et, dans le diocèse de Périgueux, Le Bugue et Saint-Silvain de Lamonzie, ultérieurement rattaché à Notre-Dame de Saintes. Cette dernière, fondée en 1047 par Agnès de Bourgogne, veuve du comte de Poitiers Guillaume le Grand, et son nouvel époux Geoffroy Martel, comte d'Anjou, marque un véritable tournant :

Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

par l'importance de sa dotation initiale et des donations qu'elle draîne, par la qualité de son recrutement, par le nombre de ses dépendances, elle joue désormais un rôle de premier plan dans la vie non seulement religieuse, mais également économique, sociale, politique de la Saintonge.

JOUER UN RÔLE ÉCONOMIQUE

Les femmes n'ayant pas accès au sacerdoce, chaque communauté féminine devait nécessairement avoir recours, pour la célébration du culte, à des prêtres, d'où l'association, pour les abbayes les plus importantes, de petites communautés d'hommes, chapelains ou chanoines, situées à proximité : Sainte-Radegonde pour Sainte-Croix, Saint-Pierre-le-Puellier pour la Trinité à Poitiers, Saint-Pallais à Saintes. Le lien de dépendance, qui existe déjà, est renforcé dans le cas de Fontevraud, monastère double fondé par Robert d'Arbrissel, rassemblant hommes et femmes, bien que séparés physiquement, au sein d'un même établissement, dont les statuts, fixés en 1115, entérinent l'autorité de l'abbesse sur l'ensemble de la communauté. Une telle disposition ne manqua pas de provoquer remous et critiques, même si l'essor extraordinaire de l'ordre de Fontevraud montre par ailleurs qu'il existait, en ce début du XIIe siècle, une réelle attente sociale.

Si l'on met de côté quelques cas d'emprisonnements monastiques comme celui de Judith, femme de Louis le Pieux, enfermée à Sainte-Croix de Poitiers au début du XIe siècle, l'entrée au monastère induit en effet une rupture avec le statut de la femme alors destinée avant tout au mariage et à la maternité. Si elle se fait par choix, elle permet la soustraction de la jeune fille, de l'épouse, de la veuve, à une autorité légitime, paternelle ou conjugale, toujours masculine. L'origine aristocratique des abbesses ou des prieures, ainsi que le prestige des institutions religieuses qu'elles dirigeaient, plaçaient ces femmes en position dominante, représentant une des rares possibilités pour elles de jouer un rôle de pouvoir dans la société. C'est ce qui transparaît nettement dans le récit des nombreux conflits auxquels elles ont eu à faire face, peut-être pas beaucoup plus, mais sûrement pas moins que les responsables des communautés masculines, pour la préservation de leurs biens et de leurs droits. ■

Épitaphe de Mumlenau, VIIIe siècle, musée Sainte-Croix. Traduction : Robert Favreau. «En la vingt... année du règne de Charles, roi de France, le 9 des calendes de juin (24 mai), ainsi mourut Mumlenau, consacrée à Dieu. Son humble corps repose ici. Que son âme repose en paix.»

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Ly cõmence le prologue de la rigle mons.r
saint benoist en faisant son sermon a ses
nonnains.

Escoute fille les cõmandemẽs de ton
maistre Et encline loreille de ton cuer
Et recoy uoluntierement la mõne
stement de ton doulx pere. Et le parfays saine
ment par euure. que tu te retournes a luy par
labour dobediencie du quel tu tes departye par
la paresse de inobedience. Donques a toy est a
droisse mon sermon. Toy quicũques ueulx re
noncer ta propre uolunte. et qui ueulx seruir
cõme bon cheualier au uray roy ihũcrist. Prens
les tresfortes et cleres armes dobedience. Pre
mierement quelcõque chose que tu cõmaincies de
bien faire. prie a dieu par ententiue oroison quil
la te doint parfaire. Et que celuy dieu qui nous
a deigne conter ou nombre de ses filles ne se doye
aucũes foys courroucer de noz meffaiz. Car
ainsi a luy deuons nous en tous temps obeyr
des biens quil nous a donnes. Que non seu
lement cõme le pere courrousse qui aucũesfoiz
desherite ses filz. Mais cõme sire qui moult
doit estre craint. esmeu par noz maulx ne

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE POITIERS

Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

Règle de saint Benoît pour les nonnains. Médiathèque de Poitiers, ms 129(204) fol. 1.

FONTEVRAUD EN CASTILLE

Communauté de deux sexes ou assemblée de femmes ?

Peut-on imaginer une supériorité des femmes sur les hommes au Moyen Âge ? Le 10 mai 1125, le vieux monastère castillan de Vega fut donné par la reine Urraque à l'abbaye de Fontevraud en la personne de la comtesse Agnès. L'abbaye française était alors double car elle rassemblait, sur un même espace, deux communautés : l'une masculine et l'autre féminine. De manière originale, la règle locale fixait la domination des femmes sur les hommes comme l'atteste le rôle directeur de l'abbesse sur le monastère. Concrètement, la communauté masculine, soumise, était au service des moniales. Parmi les raisons avancées de la suprématie féminine fontevriste, l'humilité caractéristique des clercs médiévaux semble la plus convaincante. En effet, dans cette enceinte, l'humilité des moines fut transformée en humiliation dans un but rédempteur. Au sein de l'abbaye, la soumission fut conçue dans l'optique du salut spirituel en prenant le pari que les femmes pourraient servir au rachat des hommes grâce à la proximité potentiellement peccamineuse des premières avec les seconds. En quelque sorte, cette épreuve tentatrice supplémentaire pour les hommes était, pour eux, le gage d'une vie éternelle s'ils parvenaient à la dépasser.

Au moment de la donation, le prieuré de Vega adopta les statuts de Fontevraud et changea d'invocation, dorénavant pour la sainte Vierge. Comme en France, le prieuré hispanique bénéficia au cours des siècles suivants d'une puissante protection royale. L'un des plus généreux rois fut Ferdinand II de León durant les années où l'une de ses tantes – Mafalda – occupa la charge de prieure de la communauté. Alphonse VIII fut lui aussi très prodigue car son épouse Leonor n'était autre que la fille d'Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine, grands protecteurs de Fontevraud. La donation de Vega à Fontevraud doit être sans doute liée au passé «féminin» du monastère. Au XIe siècle, celui-ci faisait en effet partie de l'*infantaticum*, un ensemble de possessions organisé autour de monastères ayant à leur tête les infantes puînées léonaises célibataires.

LE POUVOIR DES MONIALES. À Vega, la prieure administrait les biens du monastère, mais seulement au titre de suppléante de l'abbesse française. Entre 1127 et 1148 la responsable fut la comtesse d'Aix Agnès, appelée parfois «de Fontevraud». Dans la majorité des cas, les donations royales et nobiliaires mentionnent uniquement la communauté féminine, comme si la masculine n'existait pas. C'est ainsi que dans les confirmations documentaires la prieure est toujours citée la première et, lorsque le prieur est occasionnellement mentionné, il apparaît toujours en deuxième position. La prieure présidait le chapitre, c'est elle qui gouvernait, qui surveillait et qui s'occupait des affaires de la communauté, ou plutôt des communautés. Son action semble ne pas avoir été limitée par le pouvoir masculin puisqu'elle s'étendait à l'ensemble des domaines : institutionnel, économique et spirituel.

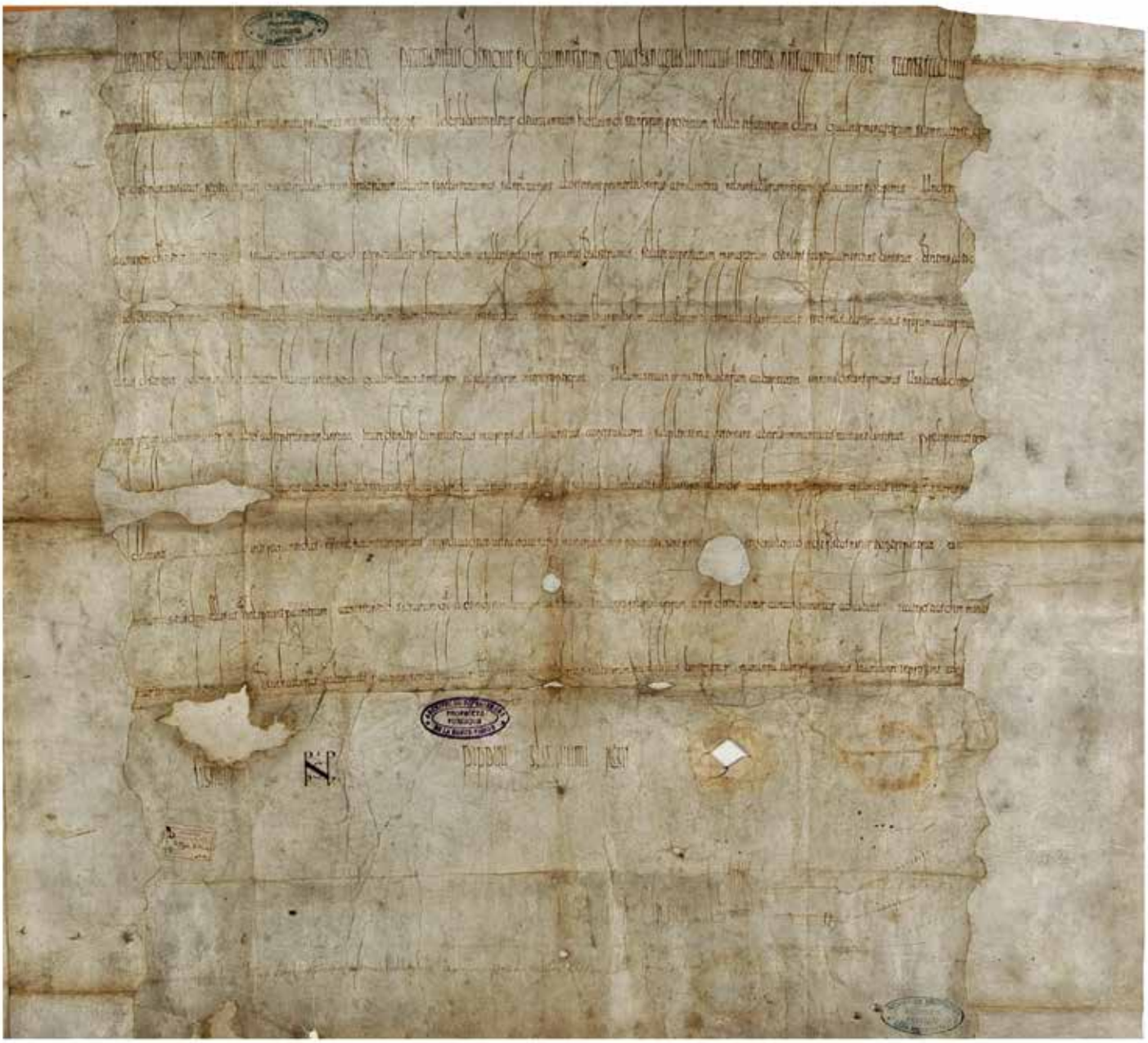
L'anthroponymie de l'époque traduit de façon évidente la domination des femmes sur les hommes. Ainsi, tandis que les noms complets de beaucoup de moniales sont consignés dans les manuscrits, on ignore ceux des hommes, prieurs exceptés dans de rares cas. L'hégémonie féminine paraît avoir été si écrasante que même le rôle des confesseurs – forcément des hommes – était réduit par rapport aux religieuses. Dans un registre relationnel similaire, la prieure avait le droit de présentation, auprès des évêques, voire de nomination, des prêtres qui desservaient les églises qui dépendaient du monastère.

Le pouvoir des moniales de Vega, surtout celui de la prieure, semble avoir été imparable. Cette femme était la principale représentante d'une autorité qu'elle exerçait sur les personnes qui gravitaient autour du monastère, un microcosme très varié qui englobait autant des hommes que des femmes, des religieux et des laïcs. Grâce aux singuliers statuts fontevristes, les prieures castillanes réussirent à arracher aux hommes quelques parcelles de pouvoir pour administrer leur cloître, se faire obéir et faire face aux défis inhérents à leur charge, aussi bien dans le domaine matériel que spirituel. La différence de la fondation de Vega par rapport aux monastères bénédictins traditionnels réside moins dans la pratique que dans les postulats établis dans les chartes de fondation, des écrits qui soulignaient la primauté de la femme sur l'homme, au sein d'une communauté double, masculine et féminine, partageant un même espace.

Par **Charles Garcia**

Charles Garcia

Charles Garcia est maître de conférences HDR en études hispaniques à l'université de Poitiers, directeur adjoint du CESCM.
Il a publié *El espacio, el tiempo y lo maravilloso en el reino de León (ss. XI-XIII)*, Madrid, La Ergástula, 2018.



Diplôme original de Pépin II d'Aquitaine. Archives départementales de Limoges, 839, 6H8 (1).

Trésors cachés

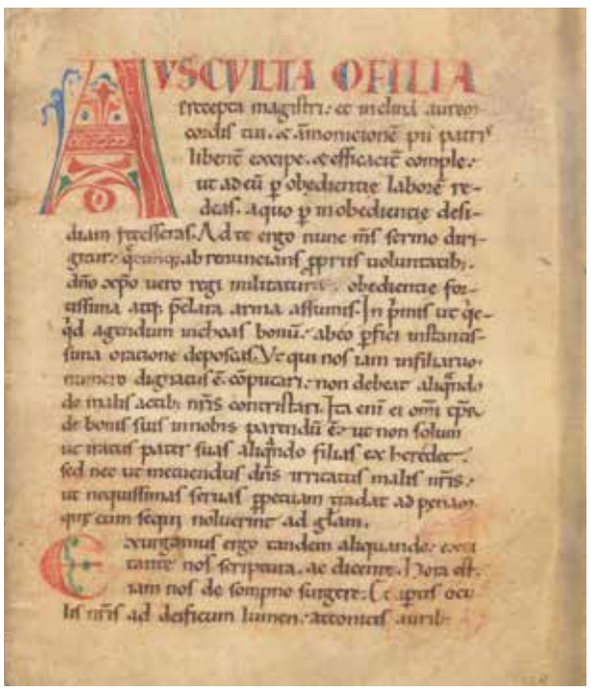
Aléas du temps, incurie des hommes ou destructions volontaires, les supports de textes médiévaux qui perdurent sont des rescapés, témoignages précieux qu'il faut préserver.

Par **Cécile Treffort**

La notion de patrimoine, on le sait, est multiforme. Pour le monde monastique, il évoque en premier lieu des édifices de pierre, église, cloître, bâtiments conventuels. On oublie souvent que les hommes qui les ont construits disposaient d'autres trésors, spirituels (reliques des saints) ou matériels, d'or, d'argent et pierreries (objets de culte ou reliquaires), et, encore plus méconnus, de parchemin, sur lesquels s'appuie une grande partie de notre connaissance. Histoire de l'institution, pensée religieuse, organisation de la liturgie ou de la vie quotidienne, gestion du patrimoine, connaissances scientifiques, amour des lettres, tout peut y être consigné.

Or, ce support privilégié du texte médiéval, peau de mouton travaillée pour recevoir l'écriture, craint l'eau, le feu, les micro-organismes. Les aléas du temps, l'incurie des hommes ou pire encore, des destructions volontaires ont fait disparaître siècle après siècle des pans entiers de cette mémoire. Les invasions normandes ou les guerres (de Cent ans, de religion) ont ainsi entraîné, avant même la Révolution française, leur lot de sinistres, comme la destruction des archives de l'abbaye de Saint-Savin en 1568, sans compter quelques terribles accidents : en novembre 1871, on vit partir ainsi en cendres toutes les archives de l'Abbaye-aux-Dames dans l'incendie de l'hôtel de ville de Saintes.

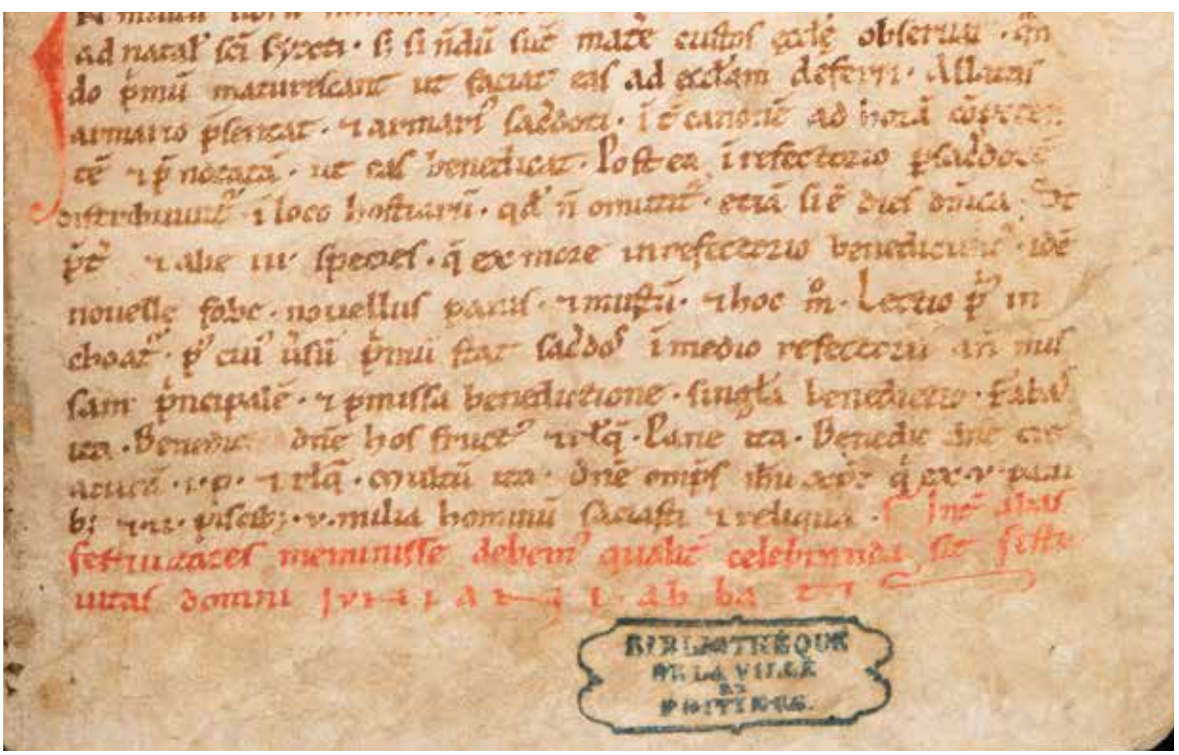
À ce titre, on ne peut s'empêcher de considérer comme miraculeuse la conservation de documents remontant, parfois, à plus de mille ans. Tant de choses ont en effet péri de ce que les moines ont écrit. Cependant, la moisson peut être fructueuse si l'on s'arme de patience et de persévérance pour retrouver les manuscrits provenant des abbayes de la région. Et quelle émotion de contempler à la médiathèque de Poitiers l'évangéliaire de Sainte-Croix ou de tenir dans ses mains aux archives de Limoges un véritable diplôme de l'empereur Louis le Pieux, du début du IXe siècle ; quelle chance de pouvoir feuilleter la somptueuse bible enluminée de Saint-Yrieix conservée à la bibliothèque municipale du lieu, même si elle n'est «que» du XIIe siècle.



Règle bénédictine pour les femmes (abbaye aux Dames de Saintes), XIIe siècle. Yale University, Beinecke Library, ms Marston 25, 129r°.

DES ARCHIVES ÉPARPILLLÉES

Grâce au versement des fonds du clergé dans des archives publiques, suite à leur nationalisation au moment de la Révolution française, les documents de gestion du temporel qui n'avaient pas été détruits se sont retrouvés aux archives départementales locales ou dans celles des abbayes-mères dont dépendaient les nombreux prieurés de la région. En ce qui concerne les *codices* (livres reliés), les bibliothèques ayant été presque entièrement dispersées, les livres préservés sont souvent éparpillés en France et à l'étranger. Parfois, la déperdition est immense : sur les cent neuf volumes listés dans le catalogue de la bibliothèque de Maillezais au XIIe siècle, quatre seulement subsistent encore de nos jours, l'un à Paris, et trois à la bibliothèque universitaire de Leyden, aux Pays-Bas, où on trouve aussi un manuscrit autographe, c'est-à-dire de la main du célèbre chroniqueur Adémar de Chabannes, moine de Saint-Cybard d'Angoulême autour de l'an



Coutumier clunisien d'Ulrich où est ajoutée une rubrique l'adaptant à l'usage de l'abbaye (non clunisienne) de Nouaillé : «Parmi toutes les fêtes, nous devons nous rappeler comment doit être célébrée celle du seigneur abbé Junien.» Il s'agit de saint Junien de Mairé, patron de Nouaillé, qui en détenait les reliques. Médiathèque de Poitiers, ms 127(322), fol. 20r°.

Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

Charte-rouleau de l'abbaye aux Dames, XIIe siècle. Archives départementales de la Charente-Maritime, 4J4037.

mil. D'autres ont eu plus de chance : une grande partie de la splendide collection de manuscrits provenant de Saint-Martial de Limoges se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de France, à Paris.

MANUSCRITS EN LIGNE

Devenus objets de collections par leur ancienneté, par la qualité de leurs enluminures ou la notoriété de leurs commanditaires, certains de ces ouvrages ont fait l'objet, depuis des décennies, de tractations nombreuses, vendus, volés, voire dépecés. Certains, rachetés par des érudits au XIXe siècle, sont de nouveau accessibles aux chercheurs, comme le cartulaire de Baignes du XIIe siècle, donné par Mgr Cousseau aux Archives diocésaines d'Angoulême. D'autres sont conservés dans des collections publiques à l'étranger, à Rome (Bibliothèque vaticane), à Saint-Pétersbourg, à Leyden, ou même outre-Atlantique. Grâce à la numérisation, il est de plus en plus souvent possible de les consulter et les étudier à distance, comme le livre du chapitre de l'abbaye aux Dames, mis en ligne par la Bibliothèque universitaire de Yale, aux États-Unis.

D'autres, enfin, en collection privée, ressortent parfois en vente publique, comme ce fut le cas pour un rouleau de parchemin du XIIe siècle, provenant de l'abbaye aux Dames de Saintes, aujourd'hui aux Archives départementales de Charente-Maritime. On ne peut que saluer l'effort des collectivités qui s'attachent à acheter, lorsqu'elles le peuvent, des documents issus de la région et les réintégrer ainsi dans le patrimoine commun. ■

MELLEBAUDE, UN *ABBAS* MÉROVINGIEN

Au musée Sainte-Croix de Poitiers, un nouvel espace intitulé «D'un empire à l'autre. Premiers temps chrétiens en Poitou, IVe- IXe siècle» permet d'admirer les pièces sculptées provenant de l'hypogée des Dunes, choisi par Mellebaude, *abbas* mérovingien, pour y établir sa sépulture.

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Moine tenant un livre, XIe siècle, plaque émaillée, musée Sainte-Croix.

AQUITANIA MONASTICA

Retour aux sources

Grâce au soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine, un nouveau programme de recherche, *Aquitania monastica*, développé au sein du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de Poitiers (UMR 7302, université de Poitiers / CNRS) sous la direction de Cécile Treffort, a pu voir le jour dans le cadre d'une «chaire régionale» dédiée à l'histoire monastique d'Aquitaine du Nord (2015-2019).

PRÉSERVER. Ce programme vise à réunir et à mettre à disposition du public le plus large possible, celui des universitaires comme celui des amateurs, travaux et documents concernant les abbayes et prieurés de la région au Moyen Âge. Privilégiant un «retour aux sources», il s'attache à répertorier, éditer et traduire textes et archives tout en initiant ou stimulant des études thématiques et en alimentant un inventaire des établissements à l'échelle nationale. Articulé avec un autre programme de recherche lui aussi soutenu par la Région Nouvelle-Aquitaine, intitulé *Monasticon Aquitaniae* (dirigé par Christian Gensbeitel, université Bordeaux-Montaigne, laboratoire Iramat-CRP2A), il devrait permettre, d'ici quelques années, un renouvellement des connaissances historiques sur le monde des moines et moniales du Moyen Âge entre Loire et Pyrénées, et de contribuer ainsi à mieux comprendre, préserver, valoriser le patrimoine monastique régional.

La fabrique de la mémoire

Souvent rédigés bien après la construction des abbayes, les récits de fondation sont des sources à lire avec prudence. Analyse avec l'historienne Claude Andrault-Schmitt.

Entretien **Cécile Lavergne** et **Jean-Luc Terradillos**
Photos **Marc Deneyer** et **Archives départementales de la Haute-Vienne**

Claude Andrault-Schmitt, professeure émérite d'histoire de l'art médiéval à l'université de Poitiers, interroge les récits de fondation des abbayes au Moyen Âge. Elle revient sur l'écart qui sépare la fondation d'un ordre monastique du développement de ses édifices, une opulence qui semble parfois antinomique avec les principes de bases suivis par les moines.

L'Actualité. – Que nous apprennent les récits de fondation des abbayes ?

Claude Andrault-Schmitt. – J'en suis venue à m'intéresser aux récits de fondation en remarquant qu'il existait un gouffre entre le temps des fondations et les premières constructions. Il s'étire parfois sur plusieurs générations, souvent trois : le fondateur plus ou moins mythique, celui qui institutionnalise, réunit les donations et les domaines, et enfin celui qui construit. Pour des monastères dits «d'austérité», la construction de bâtiments ambitieux est interprétée comme signe de décadence, bien éloigné de l'esprit du fondateur ; ces récits dissimulent la richesse économique des moines. L'image du fondateur est presque toujours celle de l'ermite installé dans le désert. Au Moyen Âge, on se rapporte aux Pères du désert ; toutes les fondations doivent être comme la cabane de saint Antoine. Mais le désert est relatif. Il peut faire référence à une clairière comme à un carrefour.

L'austérité des bâtiments religieux était-elle ancrée dans la mentalité médiévale ?

On cite souvent *L'apologie à Guillaume de Saint-Thierry*, une lettre de Bernard de Clairvaux envoyée en 1125 à un de ses secrétaires et disciples. On y trouve dans une langue admirable qu'il faut bannir des cloîtres les images des monstres et les monstrueuses beautés mais, précise-t-il : *«Quoi qu'il en soit, reconnaissons que ces choses sont faites en l'honneur de Dieu.»* À l'époque, ce n'est qu'une invitation à renforcer la méditation et non un texte programmatique. Certaines sources dénotent une forme de schizophrénie chez les cisterciens. L'anglais Aelred de Rievaulx préconise l'absence de représentations fantaisistes, de sculptures et de peintures. Il évoque même la possibilité de vivre dans des cabanes. Pourtant, on s'aperçoit qu'il a fait construire des bâtiments absolument luxueux dont une infirmerie de cinquante mètres de long pour qu'on puisse le soigner. On prétend qu'il mangeait trop. Les textes anglais qui sont mieux conservés que les nôtres nous éclairent sur le fait que certains fondateurs ne refusent pas la richesse quand elle est pour la maison de Dieu ; ils la refusent pour eux-mêmes. D'autre part, on dit que les vitraux des cisterciens sont très sobres parce qu'ils ne sont pas historiés mais les chercheurs ont démontré qu'ils coûtaient aussi chers que les autres. La différence réside dans l'ostentation de la simplicité.

Comment la communauté s'organise-t-elle autour de l'ermite ?

Lorsque l'ermite a du succès, il est entouré de nombreuses personnes qu'il faut fédérer. Soit il est hérétique, soit il est reconnu par l'Église et alors se construit un ordre religieux. Très souvent, les premiers temps ne sont pas organisés au sens où nous l'entendons. Il est difficile avant la fin du XIIe siècle

Élévation des reliques du fondateur par des évêques. *Speculum grandimontis* (Le Miroir de Grandmont) de Gérard Ithier, XIIIe siècle. Archives départementales de la Haute-Vienne, I SEM 68.

de connaître exactement les règles suivies ; elles se divisent globalement en deux types, la tradition bénédictine et le mode canonial attribué à saint Augustin. Les choses ne sont vraiment encadrées et fixées que sous l'inspiration du pape Innocent III. Les cisterciens sont donnés alors comme exemple parce qu'ils ont justement une organisation très hiérarchisée.

En quoi l'abbaye de Fontevraud vient-elle rompre avec le monachisme ordinaire ? Qu'est-ce qui fait son originalité ?

Robert d'Arbrissel était un prédicateur qui parcourait les routes. Il est décrit la barbe hirsute, les pieds nus, les cheveux mal coupés sur le front, et on pouvait le considérer comme étant à la frontière de l'hérésie. Mais il avait un énorme succès. Il était suivi par une foule de gens : des hommes, des femmes, des putains repenties. Avec l'appui de l'évêque, il a fondé en 1101 une communauté dirigée par des femmes. Il existait d'ores et déjà des communautés bénédictines, comme Sainte-Croix à Poitiers, mais elles étaient toujours soumises aux hommes ; l'abbesse était chaperonnée par des chapelains et par l'évêque. Tandis qu'à Fontevraud, les deux premières abbesses furent des matrones, des femmes laïques, veuves et qui avaient une expérience de la vie. La communauté principale était celle des femmes, très vite devenue la communauté «des vierges» (jeunes filles dotées).

La deuxième, autour de l'église Sainte-Madeleine, était composée de matrones, de veuves et éventuellement d'anciennes putains. La communauté des hommes, celle de Saint-Jean de l'Habit, était soumise aux femmes et à l'abbesse. Fontevraud était une immense ville-abbaye avec le Grand-Moûtier, La Madeleine, Saint-Jean l'Habit et même Saint-Lazare qui abritait la communauté s'occupant des malades. Le site n'a pas subi l'écart habituel de générations entre fondation, institutionnalisation et construction. D'ailleurs, le problème avec les sources médiévales c'est que les mots «fondation», «construction» et

Vestiges de l'abbaye de Grandmont situés dans les monts d'Ambazac en Haute-Vienne.

«édification» peuvent dire beaucoup de choses sans distinguer l'institutionnalisation et les constructions en pierre. Les termes sont ambigus.

Inversement, comment se manifeste l'écart entre la fondation et l'expansion d'un ordre ?

L'exemple contraire, c'est celui de Grandmont. Étienne de Muret en est le fondateur, appelé ermite, évidemment. Il meurt en 1124, avant l'institutionnalisation de l'établissement ; il est tout à fait contemporain de Robert d'Arbrissel (mort en 1117). Or les récits que nous avons sont bien plus tardifs, et proviennent notamment du *Miroir de Grandmont*, œuvre produite par le septième prieur. Elle contient l'hagiographie du fondateur, ses miracles, la vie de ses successeurs, etc. Un manuscrit du tout début du XIIIe siècle en est conservé à Limoges, numérisé aux Archives départementales. Une première mémoire s'est ainsi construite pour légitimer la construction et l'ordre. En étudiant le développement architectural de l'ordre de Grandmont, je me suis rendu compte que c'était un mouvement postérieur à 1189, une année capitale pour «l'édification» du saint. Étienne de Muret est alors canonisé par le pape. Cette bulle a été obtenue peu avant sa mort par Henri II Plantagenêt. C'est le point de départ des miracles, de l'écriture et de l'expansion de l'ordre du point de vue des constructions.

Henri II Plantagenêt avait-il intérêt à faire émerger de nouveaux ordres monastiques ?

Par tradition, les suzerains et les princes sont bienveillants et généreux envers les ordres monastiques. Ils ne mettent pas «tous leurs œufs dans le même panier». Henri II favorise autant les cisterciens que les chartreux ou les grandmontains. On dit qu'il avait une amitié particulière pour les prieurs de Grandmont. Pour lui, c'était sur la route partant du Berry ou du Poitou. Il passait à La Souterraine, une ville

Plantagenêt, puis à Limoges, et enfin à Rocamadour. Grandmont était une étape sur le chemin du nouveau pèlerinage de Rocamadour.

Les historiens conservent une distance critique avec leurs sources. Est-il important de se méfier des récits des fondations et de la mémoire produite par les abbayes ?

Un exemple en Aquitaine : ami de Robert d'Arbrissel, Géraud de Salles a fondé une sorte de nébuleuse très vaste via les groupes de Fontdouce, de Dalon et de Cadouin. Cette dernière abbaye est importante pour avoir fondé Grandselve (Tarn-et-Garonne) qui a elle-même ensemencé toutes les abbayes cisterciennes de Catalogne. La plupart des groupes de Géraud sont entrés ensuite dans l'ordre cistercien, sauf Fontdouce. Pour tous ces établissements, une mémoire édifiante s'est construite deux ou trois générations après la fondation. Le XVIIe siècle est ensuite un grand moment de fabrication de la mémoire monastique, lors de la Contre-Réforme. Les mauristes installés à Saint-Germain-des-Prés réalisent des enquêtes dans l'ensemble des abbayes françaises pour relever les archives restantes. Ils donnent l'image d'une organisation rigoureuse de la pyramide cistercienne, en classant les générations d'abbayes-mères et d'abbayes-filles. Mais les dates d'affiliation à l'ordre cistercien sont bien souvent fausses ; elles ont été négociées. En principe, toutes les abbayes cisterciennes envoyaient leur abbé au chapitre annuel de Cîteaux où les discussions étaient organisées selon un ordre de préséance. Dans toutes les histoires du XVIIe siècle, 1124 est donnée comme date d'affiliation de Cadouin. Or, le pape a imposé l'intégration seulement entre 1190 et 1200. L'abbé de Cadouin était tellement puissant qu'il a négocié une date qui lui permette de parler après les tout premiers abbés ! Une falsification qui berne encore les historiens, d'où la nécessité de questionner ses sources. ■

SCOTT BROWN

Vous êtes les propriétaires, je suis le visiteur

Les yeux brillants, Scott Brown raconte avec passion ses recherches sur… un religieux ayant vécu dix siècles avant lui et à 7 000 km de distance de son bureau à l'université de North Florida. Cet homme s'appelle Amat. Vers 1073, il est évêque d'Oloron : un diocèse «pauvre, petit, montagnard» dans l'actuel département des Pyrénées-Atlantiques. Rapidement, il prend la tête de l'archevêché de Bordeaux et devient légat pontifical. Les découvertes de Scott Brown portent sur son implication dans plusieurs œuvres de grande importance à Oloron, mais aussi Poitiers, la Sauve-Majeure, Saintes, Toulouse, Moissac…

NAISSANCE DE L'ART ROMAN. Quelques décennies après l'an Mil, l'art médiéval se transforme profondément. La figuration, rare depuis l'Antiquité, revient dans la sculpture tandis que les édifices religieux s'agrandissent. «Les monuments de la fin du XIe siècle sont totalement nouveaux», résume Scott Brown, pour souligner aussitôt que «ce ne sont pas de simples bâtiments : ils sont l'expression idéologique de tous les hommes concernés par leur fondation. C'est ça qui me fascine, et c'est pour cela qu'Amat est si intéressant : il donne des perspectives sur la grande diversité des rôles et des motivations des bâtisseurs.»

AU-DELÀ DU STYLE. L'âge roman est celui de la réforme grégorienne, c'est-à-dire d'une reprise en main institutionnelle de l'Église par la papauté. Amat, en bon représentant du pape, entend réformer les plus grands centres religieux. Pour ce faire, «il encourage des communautés religieuses indépendantes de l'autorité de l'évêque, pour lui opposer des contre-pouvoirs». Voyageur infatigable, Amat joue par conséquent un rôle central dans de nombreuses fondations monastiques. Ainsi naissent notamment l'abbaye Montierneuf à Poitiers et celle de la Sauve-Majeure près de Bordeaux. Scott Brown entend comprendre l'histoire de la culture qui fait émerger l'art roman. «Amat fait entrer dans la même conversation des monuments très divers dans les années 1070 à 1090», s'enthousiasme-t-il, des monuments que l'on avait peu comparé jusqu'alors car leur style était jugé trop dissemblant. Ce faisant, il va contre la «tendance dans l'art médiéval à penser de manière monographique : on étudie un monument, avec sa propre histoire. Le comprendre de manière spécifique et intime est important, mais on perd de vue les connexions avec les autres sites et lieux de pouvoirs.»
Grâce à une démarche faisant fi des limites disciplinaires entre sources monumentales et manuscrites, Scott Brown révèle les enjeux des fondations de communautés religieuses au Moyen Âge. «Il ne s'agit pas uniquement, comme le disent les textes médiévaux et comme l'ont lontemps répété certains chercheurs, d'un acte de piété de tel ou tel seigneur. La volonté d'un homme ne suffit pas. Tout un réseau est nécessaire pendant les décennies de la construction.» L'implantation à l'époque romane de communautés dans des édifices d'un genre nouveau, plus vastes et plus coûteux que jamais, ne tient en rien au hasard : ils viennent ancrer et pérenniser l'autorité de leurs desservants dans un jeu de pouvoir complexe avec le monde extérieur.

UN REGARD AMÉRICAIN ? Si les recherches convergent souvent des deux côtés de l'Atlantique, Scott Brown souligne l'importance du rapport de proximité avec les monuments. «Vous êtes les propriétaires, je suis le visiteur», affirme-t-il en préambule. Pour lui, cette mentalité est vraiment importante dans la recherche américaine. L'éloignement permet ainsi une vision plus large de ce qu'est l'art médiéval. Il exempte aussi les chercheurs américains d'une «orientation patrimoniale» très européenne.
L'importance de la géographie dans le paysage scientifique ne s'arrête pas là. En effet, s'il existe quelques milliers de médiévistes aux États-Unis, l'immensité du pays fait qu'ils sont rarement plus de deux par institution de recherche. C'est d'ailleurs la richesse du travail en équipe en France qui, par contraste, a beaucoup frappée notre confrère. Sur le continent américain, la communauté dispersée des spécialistes et amateurs du Moyen Âge ne se retrouve qu'une seule fois par an, dans de grands colloques qui entretiennent une passion partagée.

Par **Manon Durier** Photo **René Crozet**

Vue du portail ouest de la cathédrale Sainte-Marie d'Oloron (Pyrénées-Atlantiques). Au premier plan : fragment d'un chevalier terrassant son ennemi, symbole du triomphe de l'Église et de foi (milieu du XIIe siècle). Au second plan : tympan représentant la descente de la Croix (vers 1100-1114).

TERRAIN ARCHÉOLOGIQUE

Seaux et brouettes

Vivre un chantier de fouille est une expérience extrêmement riche et hors du commun. Ce n'est ni une colonie de vacances, ni un stage d'entraînement physique et encore moins une école d'été universitaire mais c'est un peu tout cela à la fois. Participer à une fouille programmée relève de plusieurs paramètres choisis en amont par l'étudiant ou le bénévole passionné : période chronologique, type de site (village, abbaye, château, etc.), emplacement géographique – à proximité de chez soi ou dans une région inconnue que l'on va être amené à découvrir. Le chantier dure généralement quelques semaines et est composé d'une vingtaine de personnes en moyenne, choisies par le responsable qui gère la mission.

JOURNÉES RYTHMÉES. En cela, le chantier est un lieu de formation au métier d'archéologue mêlant à la fois réflexion sur le terrain, travail manuel et lieu d'expérimentation de l'autonomie. Ces différents éléments sont toujours menés en équipe. Il n'y a pas une personne qui réfléchit et les autres qui portent les seaux, l'objectif est de travailler et d'apprendre ensemble. Un chantier archéologique est avant tout l'apprentissage de la vie en communauté. Tous les moments tels que le gîte, les repas, le travail sur le terrain sont partagés. Selon le budget alloué à la fouille, l'hébergement est dit en dur ou sous tente. Parfois, c'est même une des premières questions que se pose le fouilleur avant d'envoyer sa candidature : dans quel contexte il va être accueilli. Il faut donc prévoir tous ses effets personnels, son sac de couchage, éventuellement un matelas. Le côté rustique du camping a son charme, mais on n'est jamais à l'abri d'orages ou de voisins ronfleurs. Pour les repas, organisation et logistique sont les maîtres mots d'un chantier réussi. À tour de rôle, une équipe est dédiée aux courses, à la cuisine, au service et à la vaisselle. C'est l'occasion pour certains jeunes d'être confrontés pour la première fois à ces réalités quotidiennes, pour d'autres de faire découvrir une recette chère à leur région. Le chantier mélange des gens d'horizons, d'aires géographiques et d'âges très divers. Le rythme des journées est intense et nécessite une bonne endurance. On se lève tôt et on finit souvent très tard à discuter archéologie ou à jouer (pétanque, jeux de cartes…).

Fouiller par forte chaleur en poussant des dizaines de brouettes pour déblayer des gravats est souvent éreintant. Après une journée de labeur dans la poussière, le rituel de la douche est également un moment important. Il faut même parfois marcher plusieurs centaines de mètres pour se rendre au stade de foot mis gracieusement à disposition par la mairie.

UN ESPRIT D'ÉQUIPE. Entraide et solidarité sont centrales. C'est une belle école de vie. On vient sur un chantier pour partager un environnement et des points d'intérêts communs, échanger sur le travail fait, la façon dont on s'organise pour faire un relevé de murs ou comment s'installer pour ne pas avoir mal au dos. Les découvertes faites chaque jour stimulent l'esprit d'équipe. Le responsable d'opération a un rôle fédérateur à jouer. Cela crée des liens forts entre les étudiants et certains continuent ensuite l'aventure sur leur propre chantier en recréant eux même leur communauté. Au-delà de l'archéologie, c'est l'occasion aussi de partager des références communes : culturelles, musicales ou cinématographiques. Les répliques les plus célèbres de la série Kaamelott peuvent notamment animer quelques soirées.

Cette communauté d'archéologues qui se constitue lors du chantier peut perdurer bien au-delà, des semaines, des mois ou des années. Certains deviennent collègues, amis ou même trouvent l'âme sœur.

Par **Pascale Brudy**

Antoine Dufour / Pomme Verte

Chantier-école au château du Haut-Clairvaux, dans la Vienne, université de Poitiers / CESCM.

Les confréries Saint-Jacques

Au Moyen Âge, non seulement les religieux et religieuses vivaient en communauté, mais les laïcs aimaient aussi se regrouper dans des organisations associatives. L'entraide des membres, la charité à l'égard des pauvres, des pratiques dévotionnelles mais aussi la célébration des festivités était au cœur des activités des confréries.

Par **Edina Bozóky**

Les derniers siècles du Moyen Âge sont l'âge d'or des confréries. Ces associations réunissant des personnes laïques – hommes et femmes ! – se répandent surtout dans les milieux urbains. Leurs membres pratiquent parfois le même métier ; dans d'autres cas, ils sont rassemblés autour de la dévotion vouée à un saint ou autour d'autres objets de piété (le Saint-Esprit, le Saint Sacrement). Le culte de saint Jacques le Majeur et le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle ont fait naître aussi bon nombre de confréries.

DES MILLIERS DE MEMBRES

Certaines confréries Saint-Jacques sont liées, à partir du XIIIe siècle, aux sanctuaires – églises et chapelles – dédiés au saint. Par la célébration de la fête du saint patron et l'organisation des processions, elles contribuent à la diffusion du culte de saint Jacques. Les confréries hospitalières Saint-Jacques s'occupent de la gestion des hôpitaux où sont soignés non seulement des pèlerins mais aussi d'autres malades. Les pèlerins ont également leurs propres confréries. Parmi celles-ci, la confrérie de Paris est la mieux documentée. Attestée pour la première fois en 1298, elle est censée accueillir les anciens pèlerins ou du moins ceux qui veulent accomplir le pèlerinage à Compostelle. Elle a des règlements (statuts) à l'instar de toute confrérie. Sous l'autorité des «maîtres et gouverneurs» élus, la confrérie délègue des «doyens» pour collecter des fonds pour le banquet annuel. En 1327, il y a 1 536 membres au banquet ! Les nouveaux membres sont bénis le jour de la fête de saint Jacques (25 juillet) ; le dimanche suivant est célébrée une messe, suivie d'un dîner avec la procession du reliquaire du saint. La confrérie doit assistance mutuelle à ses membres, et pratique également la charité aux pauvres. Les membres doivent payer une cotisation d'admission et l'aumône (cotisation annuelle). Ils ont un costume : la pèlerine (ou coquillée) qu'ils portent lors des manifestations solennelles. La confrérie est à l'initiative de la construction de l'hôpital Saint-Jacques à Paris (1319-1324). Dans la Nouvelle-Aquitaine, la confrérie Saint-Jacques de Bordeaux est attestée entre 1400 et 1830. Son siège se trouvait dans l'église Saint-Michel, chapelle Saint-Jacques. Un registre tenu entre 1526 et 1587 témoigne d'un millier de membres dont plus de 800 hommes et 200 femmes («conféresses»).

CONFRÉRIES GASTRONOMIQUES

Dans les années 1990 toute une série d'associations jacquaires ont été fondées par des anciens pèlerins avec des objectifs plus ou moins spirituels. Certaines anciennes confréries ont été recréées comme celle de Bordeaux en 2008, celle de Paris en 2010. Notons qu'il existe aussi des confréries gastronomiques liées au pèlerinage de Compostelle. La confrérie du Compostelle créée à Poitiers en 1999 propose trois gâteaux en référence aux pèlerins. Les membres – artisans pâtissiers – ont une tenue spécifique marquée de la coquille de Saint-Jacques, attribut du pèlerinage. ■

Edina Bozóky est médiéviste, membre du CESCM de l'université de Poitiers. Elle a publié des livres de référence, notamment *Les reliques. Objets, cultes, symboles* (dir. avec Anne-Marie Hervétius, Brepols, 1999). Elle a dirigé *Les Saints face aux barbares du haut Moyen Âge. Réalités et légendes* (PUR, 2017).

En 2018, on fête la 20e année de l'inscription des Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en France sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Près de 250 manifestations sont organisées – expositions, colloques, concerts – pour sensibiliser le public à l'intérêt et à la valeur de ce patrimoine, constitué de 64 monuments, 7 ensembles de monuments et de 7 sections de sentiers. La Nouvelle-Aquitaine est représentée avec le plus grand nombre de monuments (26) dont certains avaient été déjà inscrits à titre individuel au patrimoine mondial.

François Bouillon, ***Le pèlerin de Saint-Jacques*****, 2016, Aurélien Mole / Centre international d'art et du paysage, Île de Vassivière.**

Jean Cabanot

Historien d'art et photographe

Le 12 juillet 2016, l'équipe de la photothèque et Cécile Treffort, alors directrice du CESCM, sont parties à la recherche d'une collection unique, d'un exemplaire fonds photographique d'architecture et sculpture romanes. La rencontre à Dax avec un savant historien de l'art roman qui se trouvait être aussi un homme aimable et généreux m'a beaucoup frappée. J'ai découvert un fonds d'environ 25 000 clichés collectés pendant toute une vie. Je me suis assise au bureau où ont été écrits des beaux ouvrages tels Gascogne romane *ou* Les Chapiteaux romans de l'abbatiale de Saint-Sever. *Il a lui-même décrit la constitution de ce fonds d'exception : il suffit de lui donner la parole.* **Carolina Sarrade**

Ma documentation photographique n'a pas été établie pour l'enseignement, mais pour la recherche. Elle comporte donc beaucoup moins de diapositives, que j'ai principalement utilisées pour des conférences, que de photos noir et blanc qui permettaient des comparaisons entre images.

D'une façon générale, les négatifs 24x36 sont de meilleure qualité que les tirages correspondants, effectués trop rapidement par moi-même, car, n'ayant jamais reçu d'aide financière, je devais tout réaliser à mes frais. Mais la qualité des négatifs a évolué avec le temps, en fonction du matériel utilisé et de mes connaissances techniques. Dans l'ensemble, ils sont bien conservés.

La technique a été importante, en raison du choix que j'avais adopté d'emblée : faire une couverture systématique de *toutes* les sculptures romanes d'un édifice, quelles que soient leur situation ou leurs conditions d'éclairage et donc les difficultés de prise de vue et le temps nécessaire. J'ai constaté que ces conditions, ignorées par la plupart des photographes professionnels, ne me permettaient pas d'obtenir auprès d'eux des conseils utiles.

J'ai adopté un peu avant le milieu des années 1960 un appareil Exacta Varex reflex 24x36, avec des objectifs Zeiss. Les premiers clichés, pris en trop grande ouverture, sont de qualité inégale, et je n'ai pu d'abord disposer que d'un posemètre trop peu sensible pour les intérieurs. C'est seulement au début des années 1970 que j'ai pu disposer d'un très bon matériel : Leicaflex avec des objectifs allant de 21 à 400 mm, et posemètres de très haute sensibilité. Et bien sûr, un pied utilisé pour toutes les prises de vues, même en extérieur. Enfin, pour les cas où même un temps de pose très long ne suffisait pas à prendre la vue, j'ai procédé en «open flash», à l'aide de plusieurs éclairs de flash répartis sur le pourtour, pendant le temps d'ouverture de l'objectif.

LA NAISSANCE D'UNE COLLECTION…

Dans un premier temps, ne disposant pas encore d'un matériel adapté, j'avais utilisé pour un DES soutenu en 1962 sur les chapiteaux romans de l'abbatiale de Saint-Sever (Landes) des photographies prises pour moi par un excellent professionnel bordelais, Bernard Biraben. Un peu plus tard cependant, j'ai entrepris avec mon

Église et chapiteau de Saint-Aubin, dans les Landes.

nouvel Exacta Varex, une couverture systématique du département des Landes, mais aussi de quelques édifices girondins pour y rechercher des traces de relations, et peut-être de rayonnement de la sculpture de Saint-Sever. Bien que la décision de préparer une thèse ait été prise dès 1963, comme j'enseignais dans le Secondaire, Marcel Durliat[1] qui me dirigeait a hésité assez longtemps entre une thèse de troisième cycle et une thèse d'État, et entre divers sujets. Le choix définitif n'a été fait qu'après mon entrée au CNRS en 1968, sous l'influence également de Louis Grodecki[2], mon parrain au CNRS : il s'agirait d'une thèse de 3e cycle sur *Les origines de la sculpture monumentale en Navarre et en Aragon au XIe siècle*.

Cette décision de travailler sur la Navarre et l'Aragon a entraîné un changement complet de perspectives : j'ai à la même époque rencontré Jacques Lacoste[3] également intéressé par l'Espagne et par la photographie. Nous avons effectué des tournées ensemble, nous sommes passés ensemble au Leicaflex et à de nouveaux posemètres, et surtout nous avons ensemble considérablement amélioré notre technique de prise de vues. Nous avions bien sûr des sujets différents, et il devait aussi illustrer ses cours ; mais surtout, deux points nous séparaient : dans un édifice, Jacques Lacoste photographiait les œuvres les plus «intéressantes», c'est-à-dire les plus accomplies, les plus significatives, alors que je faisais

1. Marcel Durliat (1917-2006), spécialiste de l'art médiéval du Sud de la France et de l'Espagne, professeur à l'université de Toulouse-Le Mirail.
2. Louis Grodeki (1910-1982), spécialiste de l'art médiéval, notamment de l'architecture religieuse et du vitrail. Son enseignement à l'université de Strasbourg (1961-1970) et à la Sorbonne (1970-1977) lui a permis de former de nombreux disciples de valeur.
3. Jacques Lacoste, a enseigné l'histoire de l'art médiéval à l'université Michel de Montaigne Bordeaux III et dirigé le Centre Léo Drouyn, à Bouliac (Gironde), où il a déposé un grand nombre de ses clichés.

une couverture exhaustive des sculptures romanes, renvoyant à la phase suivante le choix des œuvres à retenir. Cela avait des conséquences, d'abord pour le tirage sur papier : Jacques Lacoste soignait particulièrement ses tirages, généralement en 18x24, alors que le nombre considérable de clichés (et le peu de goût pour l'opération) me conduisaient à des tirages rapides, en 13x18, de qualité parfois imparfaite, en particulier quand la prise de vue avait été difficile, mais suffisants pour le travail.

La seconde conséquence a été dans la conception des sujets : Jacques Lacoste s'est consacré d'emblée à «la grande sculpture», en particulier d'Espagne du Nord. En revanche, la très grande diversité des œuvres que j'observais ne m'a pas permis de définir immédiatement un nouveau sujet pour une thèse d'État.

Dans un premier temps, j'ai donc continué ma prospection d'une sculpture qui présentait des parentés de thèmes, de décor et surtout de qualité avec celles de Saint-Sever et du nord de l'Espagne. Mais je l'ai fait avec la même méthode : une prospection et une couverture systématiques de tous les ensembles romans[4] des Landes, du Gers, de la Gironde, du Lot-et-Garonne, des Pyrénées-Atlantiques, des Hautes-Pyrénées et des parties méridionales de la Haute-Garonne et de l'Ariège, c'est-à-dire des anciens diocèses de la province ecclésiastique d'Auch, correspondant à la Novempopulanie antique et à la Gascogne ; parallèlement, j'ai couvert des édifices essentiels de Toulouse, Moissac, Conques, du Languedoc, de la Dordogne et de la Saintonge, mais aussi de León, de Compostelle, et d'une quarantaine d'édifices espagnols et d'Italie du Nord, choisis en fonction de mes programmes de recherche.

FRANCE, ITALIE DU NORD, ESPAGNE

L'organisation du fonds était tout aussi importante que son enrichissement. Chaque édifice a été classé par département et par commune, en ordre alphabétique, et chaque sculpture numérotée et identifiée sur un plan sommaire. Pour les grands édifices, le renvoi à un ou plusieurs plans externes a été nécessaire. Le fonds est accompagné par des notes de terrain précisant pour chaque numéro d'enregistrement le film correspondant, afin de rendre la recherche plus aisée dans un fonds de plus de 25 000 prises de vue.

Dans le même temps, j'ai mené des recherches documentaires suivies de quelques publications sur les édifices couverts, et j'ai bientôt entrepris des rapprochements, des classements, ainsi que des réflexions avec un petit groupe d'autres doctorants travaillant sur la sculpture du XIe siècle. Petit à petit, j'ai ainsi perçu dans cette documentation l'intérêt d'un groupe d'œuvres qui n'avaient guère retenu l'attention, ou qui étaient considérées par beaucoup comme sans intérêt, parce que trop frustes, trop médiocres, mais qui m'ont intéressé parce qu'elles révélaient une aventure intellectuelle certes très élémentaire, mais qui me paraissait préparer les grands chefs-d'œuvre à venir. De longs échanges menés alors avec Éliane Vergnolle que le thème avait d'emblée intéressée m'ont permis de définir un sujet de thèse qui prolongeait les premières phases de ma recherche sur le nord de l'Espagne, et qui a aussitôt été accepté par Marcel Durliat et Louis Grodecki.

Le choix de ce nouveau sujet a entraîné un changement de méthode. Pour mesurer la spécificité et l'originalité des œuvres retenues dans le Sud-Ouest, il me fallait les comparer avec des œuvres contemporaines ou plus anciennes d'autres régions. Mais je me trouvais devant un terrain à peu près vierge. J'ai donc entrepris un dépouillement systématique d'ouvrages et d'articles de revues pouvant concerner le XIe siècle, mais aussi le Xe et même les siècles antérieurs et, à l'aide des indications recueillies, j'ai élargi ma prospection aux autres régions de France, puis de l'Italie du nord et de l'Espagne, mais en ne retenant que les édifices qui pouvaient comporter un décor sculpté antérieur au XIIe siècle. C'est dans cette perspective que j'ai aussi commencé à photographier des chapiteaux de marbre dits «du haut Moyen Âge» et dont j'ai plus tard tenté de montrer qu'ils étaient en réalité antiques.

En révélant des similitudes, mais aussi des liens entre des œuvres de la fin du Xe et du XIe siècle dispersées dans ces diverses régions, cette documentation m'a fourni l'argumentation fondant la thèse présentée en 1983 sur *Les premiers essais de sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France et leur place dans l'art du XIe siècle*.

À la demande de la commission du CNRS dont je dépendais, j'ai alors changé de période : en partant des documents déjà recueillis, j'ai entrepris l'étude systématique des chapiteaux de marbre «antérieurs à l'époque romane», qui s'est doublée au début des années 1990 d'une recherche menée avec une géologue,

Christine Costedoat, sur l'origine des marbres utilisés. Ces travaux ont permis la tenue d'un colloque en 1994. Dans le même temps cependant, un événement fortuit m'a conduit à revenir à mon ancien domaine, bien qu'avec des moyens nouveaux. Vers 1987-1988, Marcel Durliat a accepté de rédiger une synthèse sur la sculpture romane de la route de Compostelle qui serait publiée par le CEHAG, une association fondée pour étudier l'histoire et l'art de la Gascogne. Ne pouvant plus se déplacer, M. Durliat a utilisé la documentation que j'avais établie antérieurement de Conques à Compostelle. Et comme il n'existait pas d'autre documentation permettant d'illustrer tous les aspects les plus originaux de cette recherche, mais que celle dont je disposais ne présentait pas la qualité technique nécessaire pour une publication

Église de Larbey dans les Landes. Détail de la porte ogivale dite des Apôtres de la cathédrale de Dax. Page de gauche, église de Brocas dans les Landes.

de cette importance, j'ai décidé d'adopter un matériel correspondant mieux à ces nouveaux besoins. Pour les prises de vues de sculptures, un appareil Hasselblad 6x6 avec les objectifs nécessaires ; pour les vues d'architecture, une chambre Linhof 4"x5" (# 9x12) et des projecteurs apportant un éclairage d'appoint. Ce matériel a été utilisé dans les grands édifices de la Route de Saint-Jacques dont les principales sculptures sont ainsi entrées dans ma collection sous la forme d'agrandissements 18x24 de grande qualité réalisés par un professionnel de l'Inventaire monumental.

À LA PHOTOTHÈQUE DU CESCM

Plus récemment enfin, en passant au numérique, je me suis limité à des vues utilitaires principalement sur des églises landaises qui intéressaient l'association des Amis des églises anciennes des Landes. J'ai cependant fait une couverture exhaustive (architecture et sculpture) de quelques édifices importants, dont Saint-Sever, en recadrant, redressant ou corrigeant les images, mais en gardant toujours une «image source» de chaque cliché avant modification, pour permettre d'éventuelles reprises pour publications. Durant toutes ces années, une part importante de ces documents a été utilisée dans des publications sur des édifices ou des problèmes souvent inédits. Mais c'est l'ensemble de la documentation que j'ai été heureux de confier au CESCM, dont j'avais eu l'occasion d'apprécier la richesse de la photothèque et de la documentation qui lui est associée. ■

4. Sans oublier les ensembles plus ponctuels en Ardèche, Aude, Aveyron, Calvados, Charente-Maritime, Cher, Côtes d'Armor, Dordogne, Eure, Eure-et-Loir, Indre, Indre-et-Loire, Loire, Haute-Loire, Loiret, Maine-et-Loire, Haute-Marne, Pyrénées-Orientales, Saône-et-Loire, Sarthe, Savoie, Deux-Sèvres, Tarn-et-Garonne, Vaucluse, Vendée, Vienne, Yonne.

Georges Pon
Traduction, édition, érudition

De l'histoire économique à l'histoire religieuse en passant par les traductions du latin et les éditions critiques, Georges Pon livre en toute modestie son parcours d'érudition.

Entretien **Edina Bozóky** et **Jean-Luc Terradillos** Photo **Eva Avril**

Georges Pon a été longtemps plus enseignant que chercheur mais depuis sa retraite en 1998, il s'est entièrement consacré à des travaux de recherche. Il a privilégié le travail d'équipe, l'érudition, mais en même temps montré le souci de faire connaître par la traduction à un plus vaste public les textes médiévaux. C'est pour lui la «vraie gloire», une gloire durable.

L'Actualité. – Pourquoi avez-vous choisi le Moyen Âge comme époque d'étude ?

Georges Pon. – Je voulais faire de l'histoire. Je suis allé en khâgne au lycée Henri-IV, à Paris, j'ai échoué à l'oral de Normale Sup' et choisi de poursuivre mes études à la Sorbonne. C'est là que j'ai découvert le Moyen Âge et que j'ai commencé à comprendre la différence entre les professeurs généralistes de la khâgne qui faisaient de brillantes synthèses et les professeurs-chercheurs. J'ai découvert aussi l'œuvre de Marc Bloch. Dans l'éveil d'une carrière, les lectures ont autant d'importance que les professeurs. J'ai décidé de faire un mémoire de maîtrise en histoire médiévale, sur la vie économique dans la Catalogne entre le Xe et le XIIIe siècle.

Pourquoi faire un travail sur la Catalogne ?

C'est le professeur Yves Renouard qui m'a proposé le sujet. Je ne l'ai pratiquement jamais rencontré. À cette époque, les professeurs de la Sorbonne n'avaient pas de bureau. Ils vous accordaient trois minutes dans un couloir. La recherche n'était pas vraiment dirigée. On n'avait aucune formation de base : pas de cours de méthodologie pour nous expliquer comment faire des fiches, nous présenter les instruments de travail. Il fallait tout découvrir et on ne pouvait le faire qu'à la Bibliothèque nationale, mais pour les trouver il fallait consulter trois ou quatre séries de fichiers.
Il fallait aussi compter avec la difficulté de la langue des sources. Je connaissais bien le latin classique, mais le latin de textes catalans du Xe siècle est tout à fait particulier.

Comment avez-vous découvert le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale ?

Après avoir soutenu mon mémoire, j'ai passé l'agrégation avec succès, et l'on m'a proposé un poste à Poitiers ou à Pamiers, dans l'Ariège. Poitiers était plus proche de Paris, et j'avais entendu parler du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (CESCM).
J'enseignais à l'École normale d'instituteurs, alors installée dans les bâtiments du doyenné Saint-Hilaire. Je suis allé voir les locaux du CESCM où j'ai rencontré le secrétaire général, Pierre Gallais, et j'ai tout de suite été enthousiasmé par le premier étage où se trouvaient alors réunis dans la salle de séminaire et la bibliothèque tous les outils du médiéviste, les sources et les cartulaires. Merveille !
L'année suivante, en 1962-1963, le service militaire m'a envoyé au Prytanée militaire de La Flèche, en même temps que Gabriel Bianciotto – nous partagions la même chambre. J'ai profité de ces mois pour lire la collection des *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, la revue fondée par Marc Bloch et Lucien Febvre. De retour à l'École normale, j'ai suivi autant que possible les séminaires du CESCM. Je regrette de n'avoir

pu participer à ceux de Marie-Thérèse d'Alverny, une des premières chartistes, femme remarquable, lumineuse et généreuse. Elle enseignait la codicologie, la philosophie, la pensée islamique, disciplines où elle était réputée.

Comment avez-vous intégré le CESCM ?

Je me suis inscrit à la session d'été de 1964 [dossier de *L'Actualité* sur les 60 ans des sessions d'été du CESCM]. C'est là que j'ai rencontré ma future femme, Charlotte Willemsen. Un peu plus tard, dans son séminaire, le directeur, Edmond-René Labande, m'a remarqué. Je posais beaucoup de questions, je connaissais bien le latin ; il m'a laissé entendre qu'il pourrait peut-être m'engager comme assistant. Alors, en 1967, j'ai entrepris sous la direction de Jacques Boussard la publication des actes de Fontaine-le-Comte, sujet de thèse de 3e cycle qui m'a été suggéré par Dom Jean Becquet, moine de Ligugé, grand spécialiste des chanoines réguliers en France. J'ai compris la difficulté de la tâche : ma formation paléographique n'était pas très poussée, la salle des Archives départementales (rue Édouard-Grimaux à l'époque) était minuscule, pleine de généalogistes bruyants et de secrétaires bavardes. En 1974, j'ai soutenu ma thèse. Un professeur de Bordeaux, M. Guillemain, m'a dit : «Vous avez fait ce travail, maintenant il s'agit de devenir historien !» Pourtant, j'avais écrit 200 pages d'introduction historique, et j'étais assistant d'histoire du Moyen Âge depuis 1968.

Quand avez-vous commencé à publier des articles ?

Je n'ai publié mon premier article qu'en 1975, dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, sur l'apparition des chanoines réguliers en Poitou, une petite communauté nommée Saint-Nicolas, qui a donné le nom d'une rue à Poitiers. On recrutait facilement un assistant qui n'avait rien publié, mais ensuite, pour être titularisé comme maître-assistant, il devait achever sa thèse de 3e cycle ou rédiger une partie significative de la thèse d'État.

Vous avez donc entrepris une thèse d'État.

Après ma thèse de 3e cycle, j'avais l'intention d'entreprendre une recherche d'histoire économique et sociale du Poitou qui répondait à la fois aux modèles de l'époque et aux liens que j'entretenais avec le monde rural. J'avais connu pendant la guerre et après 1945 des campagnes qui ressemblaient encore aux campagnes médiévales : les outils étaient les mêmes, la fourche, la faux, la faucille. Mais, pour le Poitou, le sujet avait été en partie défloré par l'ouvrage d'un bon historien du droit, Marcel Garaud, *Les Châtelains du Poitou*, et par celui de mon ami américain Georges Beech sur la Gâtine poitevine. Puis a paru la thèse de Pierre Toubert sur le Latium. Pour moi c'était un chef-d'œuvre. Je me suis rendu compte que j'étais incapable de faire quelque chose s'en approchant même vaguement.

J'ai donc abandonné l'histoire économique pour l'histoire religieuse du diocèse de Poitiers du IXe au XIIIe. J'allais à la Bibliothèque nationale et aux Archives nationales. Il n'y avait pas d'ordinateurs, on n'obtenait des photocopies que très difficilement, et il était interdit de faire de photos. Ainsi, j'ai accumulé toutes sortes de fiches, mais je n'ai su ni les classer ni les utiliser, etc. Ma recherche a été également retardée par les changements qui ont suivi 1968, la nécessité d'inventer de nouvelles méthodes d'enseignement, ainsi que par les fonctions de secrétaire général que j'ai exercées pendant dix ans au CESCM sous la direction successive d'Edmond-René Labande, Pierre Bec et Robert Favreau. Finalement, vers 1983-1984, j'ai décidé que je

resterai maître de conférences et ne ferai que ce que je savais faire, c'est-à-dire des éditions et des traductions de textes diplomatiques et de textes narratifs.

N'est-ce pas aussi parce que vous aimiez travailler en équipe ?

Edmond-René Labande reprenait la tradition allemande des séminaires, notamment pour la traduction de l'autobiographie de Guibert de Nogent. C'était là un atelier de travail collectif où chacun apportait sa contribution. C'est là que j'ai appris à travailler avec d'autres historiens comme Yves Chauvin, Jean Cabanot, Keith Bate et, ces dernières années, avec

Élisabeth Carpentier : on a à peu près le même âge, le même type de formation, on se comprend à demi-mot. Non seulement le travail d'équipe est efficace mais il renforce aussi l'amitié.

Qui était Adémar de Chabannes auquel vous avez consacré beaucoup de temps ?

Adémar de Chabannes était un Limousin de petite noblesse devenu moine à Saint-Cybard d'Angoulême. Dans les deux premiers livres de son *Chronicon*, il reprend les sources antérieures, souvent en les copiant littéralement. C'est le roman national de l'an mil. Le dernier livre est consacré à des événements plus récents sur lesquels il apporte des renseignements originaux. L'édition a été établie en 1999 par Pascale Bourgain et par un historien américain, Richard Landes. J'ai été chargé de la rédaction des notes.

Ensuite avec Yves Chauvin, nous avons fait la traduction de la *Chronique*, publiée en 2003. Dans l'introduction, j'ai insisté sur deux points. D'une part, Adémar de Chabannes n'était pas un fanatique de la Paix de Dieu, alors que certains historiens des années 1990 considéraient que c'était un mouvement gigantesque. D'autre part, il portait son regard fort loin, jusqu'à Jérusalem, il connaissait la conversion de la Bohème, de la Pologne et de la Hongrie, l'arrivée des Normands en Italie du Sud. C'était un homme bien renseigné, ouvert sur le monde. Il ne faut pas imaginer les monastères comme des lieux fermés où l'on passait son temps à prier le ciel. On y recevait des pèlerins, les nouvelles circulaient largement et Adémar de Chabannes était curieux.

Vous avez multiplié et diversifié vos recherches et travaux une fois à la retraite en 1998.

L'édition, la traduction et le commentaire du récit de fondation de l'abbaye de Maillezais, composé vers 1060-1070 par le moine Pierre furent encore un travail collectif commencé par Edmond-René Labande. J'ai rédigé l'introduction du volume, travail dont je suis le plus satisfait. C'est Emma, épouse du duc d'Aquitaine Guillaume Fier à Bras, qui a eu l'idée de fonder un monastère dans une île du Marais poitevin où l'on avait découvert les restes d'une église abandonnée. Ce récit, en partie légendaire, est un excellent exemple d'un genre à demi historique, et il est aussi une contribution très utile à l'histoire des femmes et à la conquête de l'Ouest du Poitou.

En même temps que ces travaux portant sur des sources narratives, nous avons publié avec Robert Favreau le *Cartulaire de Fontevraud* dont l'édition avait été préparée par Jean-Marc Bienvenu.

J'ai aussi participé à un autre travail collectif qui nous éloignait du Poitou, l'*Histoire de Philippe Auguste* écrite par le moine-médecin Rigord. Il en existait une ancienne édition et une traduction de Guizot. Mais ces ouvrages n'étaient plus disponibles. Aussi avons-nous l'idée de tenir un séminaire de traduction auquel participaient plusieurs médiévistes, aussi bien des historiens que des littéraires. Rigord m'avait un peu éloigné du Poitou. J'allais y revenir en participant à une nouvelle collection créée par Mgr Rouet, archevêque de Poitiers, dans le cadre de l'association Gilbert de la Porrée. J'ai participé à un volume sur Radegonde et dirigé un autre sur Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers au XIIe siècle et grand théologien, que nous avons pu offrir à Mgr Rouet que j'admirais beaucoup.

Qu'est-ce qui vous a ensuite orienté vers Dax et la Gascogne ?

J'avais à Dax un ami, Jean Cabanot, que j'avais rencontré à la session d'été de 1964. Après la redécouverte du cartulaire de la cathédrale de Dax, document des XIe et XIIe siècles, il m'a demandé d'en faire l'édition et la traduction. Nous avons pris l'habitude de travailler ensemble soit à Dax soit par l'échange de courriers électroniques. Jean Cabanot s'est occupé surtout de l'identification des lieux et de la mise au point de la publication. Par la suite nous avons publié deux gros volumes de documents sur l'abbaye de Saint-Sever, suivis d'une histoire de cette abbaye écrite en bonne partie par Jean Cabanot.

Nous avons publié le *Beatus* de Saint-Sever d'après le manuscrit latin 8878 de la Bibliothèque nationale de France (2012, site internet : Cehag). On appelle *Beatus* le commentaire de l'Apocalypse, composé au VIIIe siècle par un moine des Asturies, Beatus de Liebana. Nous lui avons consacré, Jean Cabanot et moi, une étude particulière, parue dans le *Bulletin de la Société de Borda* (2013).

Depuis plusieurs années, vous cultivez de nouveaux champs d'érudition : vies et miracles des saints régionaux.

Le compagnonnage avec Jean Cabanot ne m'a pas coupé des liens avec les chercheurs poitevins. Yves Chauvin nous a quittés trop tôt, peu de temps après sa retraite. Les liens entre Élisabeth Carpentier et moi se sont encore resserrés. Nous avons publié deux récits importants sur la fondation de l'abbaye de Montierneuf de Poitiers par Guillaume VIII et sur celle de l'église de La Chaize-le-Vicomte.

Après la mort de mon épouse en juillet 2010, j'ai continué à travailler avec Élisabeth Carpentier sur des dossiers hagiographiques concernant des saints du Poitou : saint Junien de Mairé, saint Maixent avec la

Église de Saint-Sever dans les Landes. Photo de Jean Cabanot.

collaboration de Soline Kumaoka, les miracles de saint Hilaire avec la collaboration de Robert Favreau, ainsi que la vie de saint Aubin d'Angers par Venance Fortunat.

Quel jugement portez-vous sur l'évolution de la recherche historique ?

Si je jette un regard d'ensemble sur ma vie de chercheur, je fais plusieurs constatations. J'ai abandonné mes ambitions de jeunesse d'être comme Marc Bloch, Georges Duby et mon ami André Chédeville, un spécialiste de l'histoire des campagnes médiévales. J'ai «labouré» les cartulaires pour une bien maigre récolte. Je dois beaucoup à deux institutions, le CESCM et la Société des Antiquaires de l'Ouest dont je suis membre depuis près de cinquante ans. Je ne sais pas si l'on a beaucoup pratiqué l'interdisciplinarité au Centre, mais j'ai toujours eu les contacts les plus fructueux avec les historiens de l'art et les archéologues : Marie-Thérèse Camus, Claude Andrault, Luc Bourgeois.

Je ne suis que difficilement les nouveaux sentiers de l'histoire médiévale. Il m'arrive de regretter qu'on néglige l'histoire sociale des *Annales* pour traiter de sujets plus «frivoles», du moins en apparence. Mais j'admire beaucoup mes «jeunes» collègues, Martin Aurell, Cécile Treffort, Thomas Deswarte. Ils ont commencé très tôt la recherche. Sitôt inscrits en thèse, ils ont dû participer à toutes sortes de journées d'études et de colloques et multiplier les publications, affronter des concours de recrutement de plus en plus difficiles, puis, quoique surchargés de tâches administratives, continuer à produire communications, livres et articles. Je crois qu'ils sont plus travailleurs que nous ne l'étions et plus novateurs dans leur démarche, même s'ils abusent parfois de problématiques compliquées. ■

Le manuscrit de Saint-Sever est le seul *Beatus* paru au-delà des Pyrénées. Le manuscrit a été conçu, composé et illustré par de splendides images dans l'abbaye de Saint-Sever pendant le long abbatiat de Grégoire de Montaner († 1070) qui a aussi fait construire l'abbatiale romane. Le *Beatus* de Saint-Sever contient une mappemonde très remarquable et fort différente à beaucoup d'égard de celles des *Beatus* hispaniques.

Mappemonde du *Beatus* de Saint-Sever
Beatus* de Liebana, *Commentarius in Apocalypsim
Saint-Sever (Landes), vers 1060.
Manuscrit sur parchemin, 290 folios, 37 x 29 cm
BnF, Manuscrits, Latin 8878, fo 45bis vo 45ter.

Madame de Montespan
de monastères en couvents

Par **Grégory Vouhé**

Les dernières années de la vie de madame de Montespan ne sont pas si bien connues qu'on pourrait le croire. Faute d'une documentation très abondante, les biographes se recopient l'un l'autre, brodent sur des éléments plus ou moins fondés. La remise à plat du dossier, en lien avec l'exposition «Être femme au XVIIe siècle» présentée à l'abbaye royale de Fontevraud (alors du diocèse de Poitiers), permet de faire le tri entre ce que l'on croit savoir et les faits avérés. L'occasion, comme toujours, de découvrir des précisions nouvelles.

LA LÉGENDE DE SOMMIÈRES. Il faut d'abord faire son deuil d'une légende : le château de Sommières dans la Vienne n'a pas été bâti par Louis XIV pour sa favorite sur des plans d'Hardouin-Mansart. Rien ne vient attester cette tradition familiale répétée depuis sa publication en 1938 par l'abbé de Vareilles-Sommières. Aussi flatteuse qu'elle puisse être, l'attribution à Mansart est démentie par l'architecture du château, qui n'a rien de commun avec l'art du premier architecte du roi. Innombrables sont en vérité ces attributions aussi prestigieuses qu'infondées, que ce soit à Mansart, à Mignard ou à Le Nôtre – que l'abbé de Vareilles ne se prive d'ailleurs pas de convoquer aussi à Sommières ! Pour tout dire, on sait que le bâtisseur de ce joli château provincial a été recruté localement puisqu'il s'agit de l'architecte civraisien Antoine Dumont, dont la présence à Sommières est attestée de 1675 à 1681. Les comptes des Bâtiments du roi ne mentionnent d'ailleurs pas une seule fois Sommières, à l'inverse de Clagny, élevé pour madame de Montespan, qui ne se souciait pas alors d'aller s'enterrer au fin fond de son Poitou natal.

AUX CORDELIERS DE POITIERS. Comme son frère le maréchal-duc de Vivonne († 1688), madame de Montespan fut inhumée dans le caveau de famille de l'église du couvent des Cordeliers de Poitiers, sous le mausolée de ses aïeux qui occupait le milieu du chœur. Son cercueil de plomb ne fut pas placé *«dans la chapelle de vermeil»* comme l'ont cru des biographes aussi sérieux que Jean-Christian Petitfils ou Michel de Decker. La chapelle de vermeil prêtée aux cordeliers par le chapitre de Saint-Hilaire-le-Grand, *«pour servir aux funérailles de madame de Montespan qui doivent se faire en leur église demain jeudi, comme aussi au service qui s'y fera vendredi prochain pour le repos de son âme»*, désigne les objets de culte en argent doré (calice, chandeliers, etc.) nécessaires à la célébration de la messe. Bobinet, curé annaliste de Buxerolles près de Poitiers, a noté que les cordeliers avaient reçu le corps le soir aux flambeaux. Suivant Bobinet, les biographes de madame de Montespan ont écrit qu'après le décès de sa sœur, abbesse de Fontevraud, où elle s'était retirée dans un appartement qu'elle avait fait faire, la marquise s'était installée à Oiron, à partir de 1704.

DE SAUMUR À SAINT-JOUIN-DE-MARNES. Or, dès le 23 mars 1700, dom Charles Conrade, prieur de l'abbaye de Saint-Jouin-de-Marnes, était allé à Oiron *«faire compliment à madame de Montespan, qui est devenue dame de cette belle maison et avec laquelle nous avons quelques affaires à l'occasion de cette vente»*, conclue en avril. Des lettres de l'abbesse de Fontevraud signalent que sa sœur réside à Oiron en mars 1701 et août 1703. Lors de ce séjour, madame de Montespan alla à l'abbaye de Saint-Jouin-de-Marnes le 15 août, *«avec une grande suite de messieurs et de dames.»* Guidée par le révérend Père Tronchet, elle passa près de deux heures à voir *«les curiosités de la maison»*, ainsi que nous l'apprend l'abbé Lerosay dans sa monographie de l'abbaye. En juin 1697, elle avait loué la maison et le clos du Jagueneau, voisins du couvent de l'Oratoire de Saumur. Aujourd'hui perdu, le bail est connu par un état dressé vers 1860 ; celui-ci précise que passé sous signature privée le 5 juin, le contrat avait été ratifié le 8 par madame de Montespan et le révérend Père général. Le nouveau supérieur général de la congrégation n'était autre que son directeur de conscience. Détruite en juin 1940, la maison avait été bâtie en 1689 par M. Bigot de Gastines et le duc Mazarin, châtelain de La Meilleraye près de Parthenay. Seulement composée d'un salon et d'une cuisine séparés par l'escalier conduisant aux trois pièces de l'étage surmontées par des chambres de domestiques, elle n'était distante que de trois lieues de Fontevraud.

Mrs Les Administrateurs, Superieure et Secretaire de l'hôpital
d'Oiron Sont a scavoir a Monsieur le Curé d
que la nommée natiue de sa parroisse
est decedée audit hôpital le jour du mois de
de cette presente année 170
Mondit S. le Curé se donnera le soin s'il lui plaist d'ecrire
cette mort sur son Registre mortuaire ainsi qu'on l'a fait sur
celui de l'hopital et d'en avertir les parens afin qu'on prie pour le
repos de l'ame de la defunte
On avertit de plus Mondit S. le Curé qu'il ait a presenter un
autre sujet de sa parroisse, aiant les qualités requises pour rem-
plir cette place vaccante suivant le droit que lui en donne la
Fondation dud hôpital en datte du Aoust 1703

Christian Vignaud

Imprimé inédit aux armes de madame de Montespan et de sa famille illustré du sceau de l'hôpital d'Oiron, collection privée, 25,6 x 38,2 cm.

Frédéric Pignoux - château d'Oiron, CMN

Madame de Montespan en Madeleine, École française de la fin du XVIIe anciennement attribuée à Mignard, restaurée en 2015, 138 x 202 cm, ancien hôpital d'Oiron.

Comme les grandes dames de son temps, madame de Montespan changeait souvent de résidence. La duchesse de La Trémoïlle énumère ainsi en 1661 *«les châteaux de Thouars, Laval, Vitré, Olivet, Louzy et notre logis de Paris, qui sont les lieux où nous faisons nos principales demeures»*.

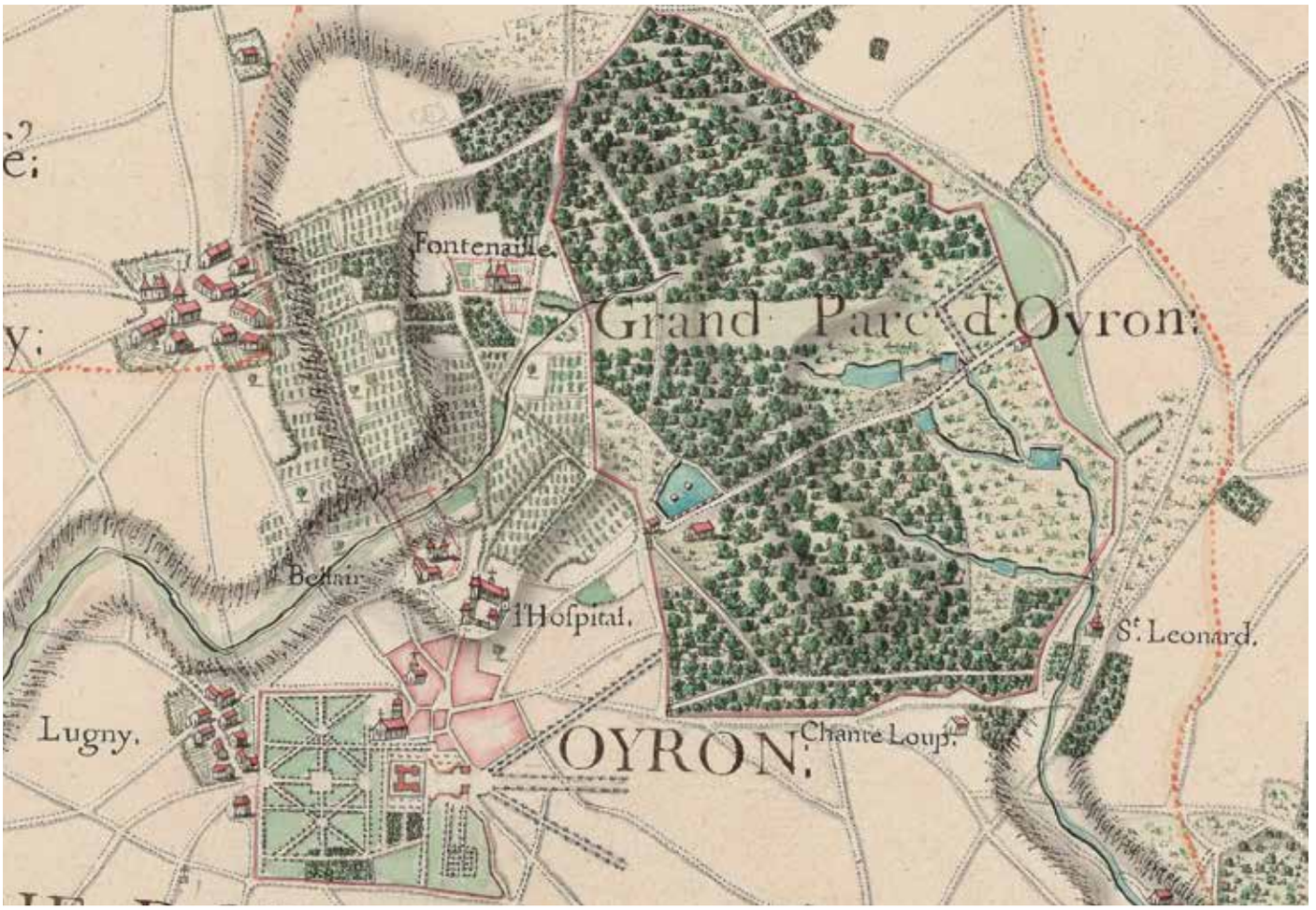
LA MOITIÉ DE L'ANNÉE À FONTEVRAUD. Au fil des correspondances, on rencontre la marquise notamment à Fontainebleau (octobre 1689 et octobre 1690), Versailles (septembre 1690, juillet 1692), Clagny (juin 1693), Bourbon (mai 1695), au château de Bellegarde (novembre 1698, octobre novembre 1699, avril 1700), et régulièrement au couvent de Saint-Joseph (février 1690, mercredi saint 1692, janvier 1706). On a connaissance de séjours à Fontevraud en août septembre 1689, d'août à novembre 1691, de novembre 1692 à janvier 1693, puis à l'automne de la même année, à Noël 1697, en novembre 1698, juin juillet 1699, février 1700, de décembre 1700 à mars 1701, juin 1703. En janvier 1699, l'abbesse de Fontevraud écrivait d'ailleurs au poète Jean Regnault de Segrais, *«j'ai la compagnie de ma sœur au moins la moitié de l'année, et cela en attire encore d'autres qui peuplent assez ce désert pour lui ôter la tristesse que pourrait causer une solitude trop grande et trop continuelle. Ma sœur m'a amené ce voyage-ci votre confrère, l'abbé Genest»*, aumônier de la duchesse d'Orléans (m^elle^ de Blois, fille de m^me^ de Montespan).

Dès le début des années 1680, l'abbesse de Fontevraud destine à l'établissement d'un hôpital un logis, aménagé à cette fin en 1682-1683. Madame de Montespan fait bâtir dans le prolongement un gros pavillon en 1687, au bout d'un jardin appartenant à l'abbaye, tandis qu'elle installe provisoirement l'hôpital de la Charité dans la cure voisine[1]. Deux ans plus tard, elle achète à l'abbaye partie d'un clos de vigne pour y construire le bâtiment de l'hôpital, puis le reste du clos en 1692. En avril de l'année suivante, elle établit onze sœurs de la communauté des Filles de la Charité.

L'HÔPITAL DE LA SAINTE-FAMILLE. Les relations avec l'abbaye ne tardèrent pas à se gâter, tant et si bien qu'au lendemain de Noël 1697, madame de Montespan donne tout au couvent : *«beaucoup de personnes religieuses de la communauté ayant témoigné de la répugnance à l'égard de l'hôpital* […], *cela m'a fait changer de conduite. Et plutôt que de leur donner la peine après ma mort de détruire ce que j'avais eu de mon côté bien de la peine à établir, je les laisserai libres d'en user comme il leur plaira…»* Une grande partie des bâtiments, dont elle s'était réservé la jouissance sa vie durant, est d'ailleurs démolie peu d'années après sa disparition. Mais l'hôpital de la Sainte-Famille avait été transféré en novembre 1703 à Oiron, où madame de Montespan avait dépensé 40 000 livres pour élever de nouveaux bâtiments. Le roi confirma la fondation par lettres patentes de mai 1705.

LES BRODERIES DE SAINT-JOSEPH. Deux lettres très peu connues de madame de Montespan, écrites à Fontevraud en décembre 1700, se rapportent aux broderies somptueuses d'un atelier qu'elle avait créé. Elle était en effet bienfaitrice de la communauté des Filles de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique à Paris, où elle assurait la subsistance de plus de cent pauvres orphelines qu'elle nourrissait et entretenait, construisant de ses deniers bâtiments et chapelle. En reconnaissance de ses charités, elle est nommée supérieure en 1681 et peut choisir pour y loger l'appartement de son choix, où elle s'installe après sa retraite de la cour. Un parement d'autel et des vêtements sacerdotaux *«de broderie à fond d'argent couché et relevé d'or»* sont réalisés pour les jésuites du collège royal de La Flèche. Ces ornements, écrit madame de Montespan au procureur du collège, ont été travaillés devant moi à Saint-Joseph et aussi à La Flèche par mon agrément. On ne peut s'empêcher de penser à la tenture de la chambre de roi d'Oiron, en douze pièces représentant les douze Sibylles, enrichie de quatorze colonnes en brocart d'or et d'argent, les pilastres en broderie. Cette description fait écho à une tenture d'une incroyable richesse, brodée à Saint-Joseph

1. Elle venait de faire, en novembre 1686, une donation pour la construction d'un hôpital à Fontainebleau, futur hôpital de la Sainte-Famille.



Oiron et son hôpital, détail de la CARTE GENERALLE DE LA SEIGNEURIE D'OYRON LEVÉE en 1713 par Hippolyte Matis, par ordre du marquis d'Antin, fils de madame de Montespan.

pour la salle du trône de Versailles, qui comportait dix-huit pilastres d'un tissu d'or aux chapiteaux de broderie. L'atelier créé par madame de Montespan avait fait sa spécialité des broderies en fort relief, tel le lit de velours violet bordé de dentelle d'argent très riche et en relief de la chambre de monsieur de Poitiers – l'évêque – au château d'Oiron. De nombreux autres ouvrages de broderie, dont une chasuble de satin blanc en broderie d'or et les dessins du lit de son dernier fils, le comte de Toulouse, avec les patrons percés pour l'exécution, figurent dans l'inventaire du château rédigé à la mort de madame de Montespan, récemment publié[2].

CINQUANTE PIERRES D'AUTEL. Une troisième lettre écrite au procureur du collège de La Flèche, le révérend Père Creton, en date du 24 février 1701, fait référence à un marché qu'il a envoyé pour approbation à madame de Montespan. Le contrat la satisfait, ainsi que l'évêque de Poitiers, à qui elle l'a montré[3]. Il suffit d'y ajouter avant de conclure l'affaire que *«l'ouvrier les conduira du moins jusqu'à Oyron. Cela l'engagera à les mieux ranger dans les charrettes.»* Madame de Montespan ayant le projet de faire travailler l'ouvrier à Oiron, elle ajoute : *«nous conviendrons mieux de nos faits en lui faisant voir les lieux qu'en lui envoyant seulement des dessins.»* Moulard, ancien archiviste-adjoint de la Sarthe, qui publia les trois lettres en 1881, avouait que l'objet de ces lignes lui échappait. Devinant qu'il s'agissait d'une commande de marbre, susceptible de s'abîmer dans le transport comme la balustrade de l'escalier du château de Thouars qui s'était *«éclatée par les chemins»*, on vient de trouver la réponse dans une étude des marbriers du pays de Sablé publiée en 1942. Le 15 mars, André Hanuche vendait ainsi à madame de Montespan, par l'intermédiaire du père Creton, cinquante pierres d'autel en marbre noir bien poli, sur lesquelles seront gravées cinq croix, avec un trou devant pour mettre des reliques. Payées 275 livres, ces pierres devaient être livrées pour la Saint-Jean, à la charge du marbrier de les rendre bien emballées sur le port de Montsoreau, dans les charrettes envoyées par madame de Montespan, pour les voiturer où elle le voudra. Si l'on ignore encore quel ouvrage elle souhaitait faire réaliser à Oiron par le maître marbrier – autel ? cheminée ? –, *«seize pierres d'autel de marbre noir dans lesquelles sont leurs reliques»* se trouvaient à la mort de madame de Montespan dans la chapelle du château. Ses relations avec un marbrier de Sablé ainsi attestées donnent plus de poids à la tradition selon laquelle le retable aux armes des Rochechouart de l'église des Ardilliers de Saumur a été donné par madame de Montespan. On y observe d'ailleurs la couronne ducale qui timbre habituellement ses armoiries, sur les ouvrages de sa bibliothèque comme sur ses carreaux de faïence.

Grégory Vouhé présentera les dernières années de la vie de madame de Montespan lors d'une journée d'étude à l'abbaye royale de Fontevraud.
À voir tout l'été, l'exposition «Gabrielle de Rochechouart et madame de Montespan. De Versailles à Fontevraud, être femme au XVIIe siècle».
En écho à cette programmation, deux visites-conférences du château d'Oiron au temps de madame de Montespan, par Grégory Vouhé, sont organisées, l'une en juillet, l'autre en août.

La Fondation du patrimoine lance une souscription publique pour la restauration d'un ensemble de tableaux du XVIIe siècle de l'abbatiale de Saint-Jouin-de-Marnes, tous protégés au titre des Monuments historiques.
Se remarquent notamment un ex-voto figurant *Saint Jouin et saint Jean* et les peintures des deux saints sur bois découpé.

Retrouvez le dossier consacré au **Château d'Oiron**
https://actualite.nouvelle-aquitaine.science

2. Dans *Oiron au temps de madame de Montespan et du duc d'Antin*, Château d'Oiron - CMN 2015.
3. Une chambre du château était réservée à l'évêque, qui approuve en août 1704 la fondation de l'hôpital et son règlement.

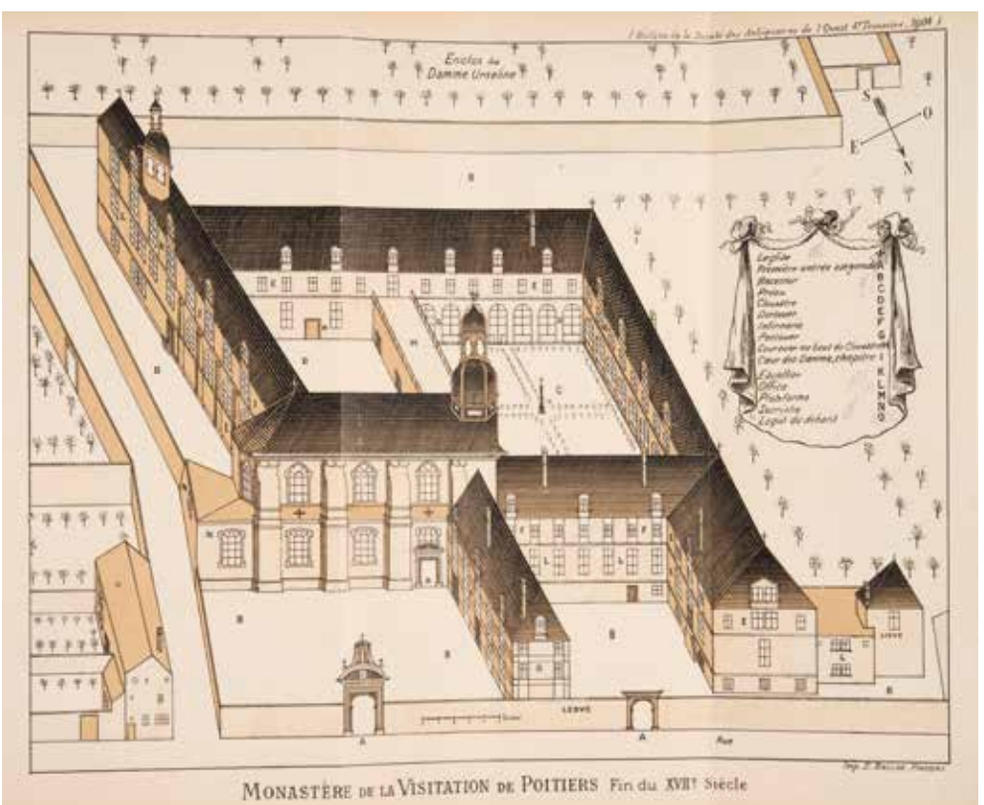
Seules, ensemble
Une communauté religieuse à Poitiers

Par **Héloïse Morel** et **Nicole Pellegrin**

La France ancienne est communautarisée à l'extrême : les familles, les classes d'âges, les entités fiscales, les seigneuries, les corporations, les paroisses, les confréries, les «ordres», forment autant d'unités juridiques dotées de droits propres, de devoirs précis et souvent de biens matériels communs, tous farouchement défendus. Les communautés religieuses catholiques, qu'elles soient féminines ou masculines, ont pour spécificité supplémentaire d'offrir une retraite hors du monde profane et de permettre une vie, collective et réglée, de prières, de méditations, de mortifications et d'œuvres pies où, paradoxalement, les temps «communautaires» (offices religieux – nombreux de jour et de nuit –, tâches de gestion et d'entretien, repas, travail, «récréations») alternent avec des moments solitaires dans un espace propre (une des *cellules* du «dortoir») : grâce à l'oraison, la contemplation, la lecture, on y peut poursuivre un dialogue singulier avec Jésus, sa Mère, ses saintes et saints, etc. On comprend donc qu'hors des cas de vocations forcées et malgré l'enfermement dû aux murs conventuels et au port d'un habit uniforme, l'état de moniale ait pu attirer tant de femmes de foi, en quête d'enrichissements spirituels et intellectuels, d'activités charitables, voire d'un entre-femmes loin des contraintes maritales.

L'ENCLOS DE LA VISITATION. Au XVIIIe siècle, la ville de Poitiers – «ville aux 100 clochers» et vingt-quatre paroisses – compte, selon Jacques Marcadé, trois cent cinquante à quatre cents religieuses qui, réparties en treize établissements, sont toutes cloîtrées sauf les Filles de la Sagesse. La Visitation, avec 41 sœurs, se distingue par sa taille (seule l'abbaye Sainte-Croix la devance de peu), par la qualité de son architecture et par la vigueur de l'influence spirituelle de celles qui y faisaient demeure jusqu'à leur mort et sans jamais en sortir. Un plan établi par la Société des Antiquaires de l'Ouest donne un aperçu des lieux et de leur proximité, en bordure occidentale du «plateau», avec des communautés, elles aussi récentes, comme les Ursulines et les Filles de Notre-Dame (emplacement de l'ancienne gendarmerie et, actuellement du TAP). Les bâtiments de la Visitation, élevés entre 1676 et 1701, furent convertis, sous la Révolution en prison, avant d'être rasés en 1904. Leur figuration permet de comprendre l'esprit et les réalités matérielles d'une vie religieuse communautaire destinée par les co-fondateurs de l'ordre (Jeanne de Chantal et François de Sales) à des femmes de santé moyenne (Carmel ou Calvaire recrutent de plus grandes athlètes de la mortification) ou veuves. Suivre, ensemble et scrupuleusement, une Règle propre, n'est-ce pas se mieux préparer à endosser «le manteau de liesse» au terme d'une «vie cachée», ardente et douloureuse ?

«TEL EST LE VOILE, TELLE EST LA RELIGIEUSE». Choisir de prendre le voile à la Visitation et endosser à jamais son habit particulier, c'est en apparence choisir la modération dans l'ascèse, c'est cependant embrasser un mode de vie où la pauvreté collective s'accompagne d'une désappropriation individuelle totale, instituée dès les débuts par Jeanne de Chantal : «Ma fille, il ne faut point avoir de bornes en nos dépouillements.» Ainsi, chaque année sous l'égide de la supérieure du couvent, sont remis au pot commun et tirés au sort les cellules, les vêtements, les meubles, le linge, jusqu'aux chapelets, images et croix, mais un espace propre est réservé à chacune puisqu'aucune porte de cellule ne peut être franchie sans l'avertissement : «Au nom de Dieu !» La formule fait la preuve d'une sacralisation du moindre des faits et gestes de celles qui veulent, dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, «faire communauté». Cependant l'usage même d'une «cellule à soi» est sans doute moins un privilège que le symbole d'une vie apparemment fermée aux autres (seuls le chœur de l'église et les parloirs grillagés sont accessibles aux laïcs des deux sexes). Ne peuvent entrer en clôture que de rares ecclésiastiques et… cet Époux divin au regard duquel les religieuses se disent constamment exposées malgré les voiles qui les enveloppent jour et nuit.
Difficile de dire si les enceintes protégées des communautés (de) religieuses – au moins dans le catholicisme préconciliaire – sont des lieux de repli, de refus ou de liberté extrême.



Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

Plan du monastère de la Visitation de Poitiers, fin du XVIIe siècle.
***Bulletin de la SAO*, 4e trimestre 1904.**

Charles Fourier, théoricien du XIXe siècle, imagine le phalanstère, communauté sociale valorisant l'harmonie universelle. Il eut de nombreux disciples dont l'ingénieur Nicolas Lemoyne à Rochefort.

Par **Nathalie Brémand**

Nicolas Lemoyne
Tentation du phalanstère

Le phalanstère est une des formes particulières sous lesquelles s'est présentée la communauté au XIXe siècle. Celui qui l'a inventé, Charles Fourier (1772-1837), est l'auteur d'une doctrine originale qui s'appuie sur l'idée que si l'attraction commande le monde physique, comme l'a démontré Newton, elle doit exister aussi dans le monde social. Transposant cette loi dans les rapports humains, il élabore un système dans lequel les hommes et les femmes aux caractères différents et complémentaires sont regroupés par combinaisons selon ce qu'il nomme la loi de l'attraction passionnée. À ses yeux, l'individu est mu par des passions qui doivent être satisfaites et non contrariées et seule leur libre expression permet de réaliser l'harmonie universelle.

L'organisation sociale du phalanstère est basée sur la phalange, regroupement de 1 620 individus pratiquant des activités leur permettant d'exprimer leurs goûts et leurs penchants naturels et de développer toutes leurs facultés. Chacun alterne ainsi la pratique de plusieurs métiers. Le phalanstère est un lieu de vie, de travail et de plaisir, qui se suffit à lui-même tout en étant ouvert vers l'extérieur.

PRÉCURSEUR DU REVENU UNIVERSEL

Fourier s'oppose au communisme et rejette la notion d'égalité : ce sont les différences et les singularités des individus qui sont mises en valeur dans son système. Le phalanstère, qui repose principalement sur une économie agricole, est une société par actions qui accueille des riches et des pauvres, car selon le penseur, le goût pour la richesse fait partie des caractères naturels des individus. Le fonctionnement économique est celui de l'association et la répartition des bénéfices s'opère selon le capital, le travail et le talent. Un minimum social garantit à l'homme et à la femme un revenu de base, qu'il puisse ou non, qu'il veuille ou non travailler. Outre son affranchissement en tant que producteur, le système phalanstérien vise une très grande liberté de l'individu, y compris sexuelle. Fourier élabore un texte sur cette question, *Le Nouveau Monde amoureux*, dans lequel il prône l'abolition du mariage monogame et l'émancipation de la femme. Cet écrit ne sera publié qu'en 1967.

INGÉNIEURS, AVOCATS, MÉDECINS…

Charles Fourier fait partie de ces socialistes de la première moitié du XIXe siècle qui, marqués par les épisodes noirs de la Révolution française, récusent toute utilisation de la violence pour précipiter le changement de société. Il n'espère rien non plus de l'action politique ni des mouvements populaires. La transformation sociale ne peut se faire selon lui que de manière expérimentale, progressive et pacifique, lors d'essais pratiques destinés à essaimer, à faire connaitre son système et à en montrer la validité. Il multiplie donc les démarches auprès des gouvernements et des philanthropes pour leur demander de financer le premier phalanstère. Il participe au projet de première expérimentation pratique en 1833 près de Paris, mais celui-ci échoue.

Contrairement à d'autres penseurs socialistes de cette période, Fourier se voit entouré vers la fin de sa vie de nombreux disciples, au premier rang desquels figure le polytechnicien Victor Considerant. Des adeptes de sa doctrine s'attachent tout au long du XIXe siècle à

Nathalie Brémand est conservatrice des bibliothèques à l'université de Poitiers et chercheuse associée au laboratoire Criham. Elle est responsable scientifique et rédactrice de la Bibliothèque virtuelle sur les premiers socialismes.

faire connaître le projet du penseur, non sans en avoir expurgé les aspects qu'ils jugent les plus extravagants ou les plus audacieux. Ouvrages, revues, almanachs, brochures, banquets, conférences, tous les moyens sont mis à contribution pour diffuser les idées de Fourier. La volonté de les expérimenter ne les quitte jamais non plus et quelques communautés et quelques essais pour enfants voient le jour en France, mais aussi en Algérie, au Brésil et aux États-Unis.

Les adeptes du fouriérisme appartiennent en grande majorité aux classes aisées. Ils se recrutent le plus souvent parmi les propriétaires rentiers, les ingénieurs, les avocats, ou encore les médecins. Le cœur de la propagande se situe à Paris et à Lyon, mais il se trouve aussi, disséminés sur le territoire français, de nombreux individus – des hommes principalement – se fixant pour mission de faire connaître la théorie sociétaire (comme on nomme la doctrine), sans ménager leur peine, dans les territoires dans lesquels ils vivent et où ils exercent leurs activités. Nicolas Lemoyne est un de ces hommes dont le milieu social et la culture sont tout à fait représentatifs de ce mouvement. Né en 1796 à Metz, il entre à l'École Polytechnique en 1814 et occupe plusieurs places après l'obtention de son diplôme, avant d'être nommé à Rochefort en 1829 comme ingénieur des Ponts et Chaussées détaché au service de la Marine. Rochefort où il ne se plait guère, demandant à intervalles réguliers sa mutation en prétendant que l'atmosphère de la région n'est pas bonne pour la santé de sa femme et de ses deux fils. Comme de nombreux ingénieurs de son temps, Lemoyne est fasciné par la science et les inventions, et publie quelques textes sur les ponts suspendus ou l'entretien des routes. Mais à partir des années 1830, c'est la question sociale qui est au centre de ses préoccupations. Il adhère tout d'abord au mouvement saint-simonien et s'investit dans la propagande locale. Il fréquente un petit groupe de militants de Rochefort et organise des conférences à son domicile. Mais très vite, dès 1832, il se rallie à l'organisation des fouriéristes, l'École sociétaire. Il publie quelques articles dans les organes du mouvement, *Le Phalanstère* et *La Phalange* et devient le correspondant du mouvement pour la Charente-Inférieure.

LE PHALANSTÈRE CONTRE LA MENDICITÉ

Il n'a alors de cesse de faire connaître la doctrine fouriériste par un prosélytisme de terrain très actif. Il tente de convertir son entourage, à commencer par le préfet maritime, le contre-amiral libéral Grivel, à qui il prête obstinément des livres du penseur. Mais celui-ci résiste et renonce à s'abonner à la presse fouriériste. Lemoyne dépose des livres et des brochures fouriéristes à l'hôpital de la Marine et dans des librairies de Rochefort, de Saintes, de La Rochelle. Surtout il milite auprès de la société savante de Rochefort, la Société d'agriculture, sciences et belles lettres dont il est membre à partir de décembre 1831 et intervient dans de nombreuses séances pour faire connaître l'œuvre de Fourier.

Lemoyne publie également des brochures et des livres. Il trouve que la théorie de Fourier est complexe et difficile d'accès et consacre différents textes à la vulgariser. En 1834, il publie à cet effet *Association par phalange agricole-industrielle*, où il développe en particulier la question très concrète de l'organisation d'un phalanstère. *«Le Phalanstère offre à ses habitants, la liberté, la coopération à un vaste ensemble, et le spectacle magnifique de cet ensemble»*, écrit-il. Son système social, économique et financier y est détaillé et de longs passages insistent sur les avantages. *«La création des Phalanstères est le seul moyen de rendre la vie de la campagne attrayante pour les fortunes médiocres et minimes, de donner de l'ouvrage à tous ceux qui*

Portrait de Nicolas Lemoyne, avec l'aimable autorisation de Guillaume-Alexandre Collin.

Archives familiales Collin-Lemoyne

en demandent, et d'en faire demander par ceux qui préfèrent aujourd'hui l'oisiveté ou les improductives places du gouvernement.» Surtout, Lemoyne est partisan de la mise en application immédiate des idées de Fourier dans des réalisations pratiques et il écrit de nombreux articles en ce sens. En 1836, il participe à un concours organisé par le conseil général de la Charente-Inférieure sanctionnant l'auteur d'un mémoire sur l'extinction de la mendicité. Dans son texte, il préconise l'organisation de l'Association intégrale : les hommes doivent avoir, écrit-il, *«la faculté de choisir entre plusieurs ordres de logement et plusieurs espèces de tables ; on doit pouvoir, comme dans un restaurant, obtenir le mets que l'on désire ; il doit surtout y avoir un grand nombre d'ateliers de diverses espèces»*. À l'aide de très nombreux chiffres et statistiques, il argumente en faveur de l'installation d'une phalange agricole qu'il présente comme étant à la fois un moyen préventif et curatif de lutter contre la mendicité. Il ne remporte pas le prix, mais publie le texte en 1838 sous le titre *Progrès et association. Calculs agronomiques et considérations sociales* et le soumet à l'analyse de la Société d'agriculture, sciences et belles lettres de Rochefort. Une commission est désignée pour en faire un rapport. Plutôt sceptiques sur le système des passions humaines, ses membres s'intéressent surtout aux propositions concernant le progrès dont l'agriculture est susceptible par l'association. Ils notent également les idées de Lemoyne sur les femmes. *«Nous avons surtout remarqué la manière neuve et judicieuse dont il envisage la question de l'émancipation des femmes ; ce n'est point cette émancipation que réclament à grands cris quelques novateurs ; pour M. Le Moyne, elle consiste surtout dans l'évaluation équitable du travail de la femme, tout en conservant la subordination envers le mari.»*

«DOCTRINE HIÉRARCHIQUE FUSIONNAIRE»

Comme de nombreux fouriéristes qui voient en elles des préfigurations possibles d'expériences phalanstériennes, Lemoyne s'intéresse aussi beaucoup aux colonies agricoles et aux fermes modèles et intervient sur ces questions dans les séances de la société savante. En 1842, après une dizaine d'années à mener une propagande active à Rochefort, il obtient sa mutation pour les Ardennes. C'est l'année où il développe de nouveau ses idées dans un texte sur une *Baronnie d'asile ou Ménage sociétaire-agricole fonctionnant comme un phalanstère*, mais il y introduit alors une forte dimension autoritaire en plaçant son asile sous l'autorité d'un baron ou régent. Il publie désormais ses textes sous le pseudonyme de Médius et continue de développer ses propres idées en prenant alors ses distances avec le fouriérisme. À partir de 1857 et son installation à Metz, jusqu'à sa mort en 1875, il élabore son propre système sous le nom *doctrine hiérarchique fusionnaire*, qui propose de créer des communautés de 1 000 à 1 500 personnes appelées *«microcosmes miniatures»*. Lemoyne y fait de nombreux emprunts à Fourier mais s'en éloigne sur certains points en introduisant en particulier une hiérarchie importante entre les individus.

Comme la plupart de ces hommes qui ont diffusé les théories fouriéristes au XIXe siècle, Lemoyne n'a pu réellement les mettre en pratique, ni à Rochefort ni ailleurs. Un certain nombre de ses idées en revanche ont pu se diffuser au même titre que celles de tous les réformateurs sociaux qui ont répandu les conceptions socialistes au fil du siècle. Tout en restant très sceptiques sur les théories phalanstériennes de Lemoyne, les membres de la société savante de Rochefort ont accueilli avec intérêt et bienveillance ses activités de propagande en raison des *«sentiments nobles et désintéressés»* qui l'habitaient, et ont salué sa générosité dans la recherche des solutions au paupérisme, grand fléau de l'époque, qu'il menait de manière obstinée. Dans un rapport d'une des séances de 1833, les membres de la société considèrent que Lemoyne exprime des espérances qui peuvent paraître un peu exagérées aux personnes qui ne sont pas familiarisées avec les idées fouriéristes. Cependant, rajoutent-ils, *«ces espérances ne se réaliseraient-elles qu'en partie, elles offriraient un bienfait pour la société et justifieraient les illusions philanthropiques d'hommes qui courent le risque des entreprises dont les premiers essais sont toujours aventureux»*. ■

BARONNIE D'ASILE
MÉNAGE SOCIÉTAIRE-AGRICOLE,
DEVIS ET CODE

Bibliothèque universitaire de Poitiers - Fonds ancien

On peut consulter en ligne huit des brochures et livres de Nicolas-Désiré Lemoyne dans la Bibliothèque virtuelle des premiers socialismes de l'université de Poitiers : http://premierssocialismes.edel.univ-poitiers.fr/collection/nicolasrenedesirelemoyne

Pour en savoir plus sur Nicolas-Désiré Lemoyne

Bernard Desmars, «La diffusion des utopies saint-simoniennes et fouriériste à Rochefort : le rôle de l'ingénieur Lemoyne entre 1831 et 1842», Roccafortis n° 19, janvier 1997, p. 120-125. En ligne : http://socgeo-rochefort.fr/documents/fichiers/353_attach.pdf

Bernard Desmars, «Être fouriériste en province. Nicolas Lemoyne, propagandiste du Phalanstère», Cahiers Charles Fourier n° 7, 1996. En ligne : http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article28

Bernard Desmars, «Lemoyne (ou Le Moyne ou Lemoine) Nicolas (René Désiré). Il lui arrive de signer Ga. Tri. Medius , Dictionnaire biographique du fouriérisme. En ligne : http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article834

Bibliothèque virtuelle sur les premiers socialismes

Si un thème relie tous les documents qui sont mis en ligne dans la Bibliothèque virtuelle sur les premiers socialismes de l'université de Poitiers, c'est bien celui de la communauté. Ce site propose en effet des textes produits par les socialistes «utopiques» du XIXe siècle qui n'avaient en tête qu'une chose : la recherche du système idéal pour que des hommes et des femmes vivent ensemble, dans des conditions dignes et dans la meilleure harmonie possible. Mais si tous étaient unis par cette volonté de résoudre ce qu'on appelait alors la question sociale, leurs propositions étaient bien différentes et faisaient s'opposer leurs conceptions de la communauté.

Les textes présents dans cette bibliothèque électronique proviennent du fonds ancien du Service commun de documentation de l'université de Poitiers et sont issus d'une collection spécifique, le fonds Dubois, du nom d'Auguste Dubois (1866-1935). Celui-ci, enseignant à la faculté de droit de Poitiers, professeur d'histoire des doctrines économiques et d'économie politique et collectionneur passionné, fit don de tous ses ouvrages à la bibliothèque universitaire de Poitiers à sa mort en 1935. Ce don représente un ensemble de plus de 6000 livres et brochures consacrés à l'histoire des doctrines politiques, économiques et sociales du XVIe au XIXe siècle et comprend une documentation exceptionnelle sur le socialisme utopique. Outre les traités incontournables des auteurs les plus connus, il réunit une quantité de brochures dans leurs premières éditions, et parfois dans leurs éditions successives, ainsi que des périodiques et quelques manuscrits rares concernant les communautés expérimentales. C'est cet ensemble d'une grande richesse qui fait l'objet de la Bibliothèque virtuelle.

PRATIQUE. Celle-ci propose actuellement 200 documents commentés et accompagnés de bibliographies. Les plus nombreux concernent le fouriérisme. Charles Fourier (1772-1837), contrairement à d'autres penseurs socialistes de son époque, a eu de très nombreux disciples qui ont perpétué son œuvre jusqu'au XXe siècle. On trouve dans la bibliothèque virtuelle un grand nombre de leurs ouvrages théoriques, sur différents thèmes comme l'éducation, l'économie, la religion. Ils multiplièrent aussi les moyens de propagande comme les chansons ou les almanachs, qu'on peut consulter. Ils défendent l'idée d'un socialisme pratique qu'ils mettent en œuvre dans des expériences enfantines et des essais de colonisation, comme à Sig en Algérie ou au Texas. De nombreux documents sur ces expériences sont présentés. On trouve aussi dans la BVPS plusieurs comptes rendus détaillés de la vie des colons qui ont participé aux communautés icariennes fondées par Étienne Cabet (1788-1856) et ses disciples entre 1849 et 1898 aux États-Unis. Celui-ci est partisan bien avant Marx d'un système où tout serait en commun : les instruments de travail, les produits de ce travail et tous les objets de consommation. Il présente son système social sous la forme d'un roman utopique, *Voyage en Icarie*. Dans les années 1840, de très nombreux ouvriers sont adeptes de ses théories et un certain nombre d'entre eux se joignent à lui lorsqu'il décide d'aller expérimenter ses idées dans le Nouveau Monde. Environ 2 500 personnes participent à la colonie de Nauvoo qu'il anime de 1849 à 1856 dans l'Illinois.

Des textes de Pierre Leroux (1797-1871) sont également présents. Celui-ci critique l'égalitarisme des communismes et de certaines pensées utopistes aussi bien que le libéralisme, et y oppose un système qui s'appuie sur l'idée d'un apparentement très fort du socialisme et du christianisme. En 1844, avec l'aide de George Sand, il s'installe à Boussac dans la Creuse avec ses proches et crée une communauté qui réunit 80 personnes. Elle fait fonctionner une imprimerie et publie plusieurs travaux sur ses idées, notamment la *Revue sociale*, dont on trouve la collection numérisée dans la BVPS.

La BVPS est en constante évolution. Des documents originaux sont rajoutés au fil du temps, et elle accueillera très prochainement une nouvelle rubrique sur Robert Owen (1771-1858), considéré comme le père fondateur du socialisme britannique. Précurseur du coopérativisme, il fait du village ouvrier de New Lanark (Écosse) un véritable laboratoire social de 1800 à 1825 puis mène une expérience communautaire aux États-Unis, à *New Harmony* dans l'Indiana…

Nathalie Brémand

La BVPS fait partie de la BIVUP (Bibliothèque virtuelle de l'université de Poitiers) qui réunit tout le patrimoine numérisé de l'Université).

Véronique Mendès a soutenu sa thèse à l'université de Poitiers en 2011 (dir. Frédéric Chauvaud) sur Étienne Cabet et les Icariens. Ses articles publiés dans *L'Actualité* sont en ligne : «Voyage en Icarie» (n° 81), «Utopie, du phénomène littéraire à l'épiphénomène politique» (n° 84), «Les utopies au XXe siècle» (n° 88).

Les derniers Icariens.

Christian Vignaud / Bibliothèque universitaire de Poitiers - Fonds ancien

Pierre Leroux
Expérimenter à Boussac

En 1844, l'un des premiers théoriciens du socialisme, Pierre Leroux, s'installe à Boussac, dans la Creuse, et fonde une communauté familiale basée sur le travail et l'enseignement.

Par **Nathalie Brémand**

Pierre Leroux a eu une existence besogneuse. Chargé de subvenir aux besoins de sa mère et de ses trois frères à la mort de son père, il fait plusieurs métiers avant de devenir «prote» et d'inventer, en 1822, le «pianotype», machine à composer pourvue d'un clavier. En 1844, il a quarante-sept ans et se trouve encore dans une situation matérielle délicate, comme presque tout au long de sa vie. Il est chargé d'une grande famille. Il décide alors de reprendre les activités de typographe qu'il avait délaissées et de postuler à un brevet d'imprimeur. Celui-ci lui est accordé sous la condition qu'il aille exercer à une certaine distance de Paris en raison de ses idées jugées subversives. Ce serait alors George Sand, son indéfectible disciple et mécène, avec qui il dirige alors *La Revue indépendante*, qui choisit Boussac, sous-préfecture de la Creuse, située non loin de sa demeure de Nohant pour établir cette entreprise. Les ateliers sont installés dans un ancien hôpital. Pierre Leroux est alors très rapidement rejoint par ses trois frères et leurs familles, ainsi que quelques disciples proches. La mise en route de l'imprimerie, outre qu'elle lui permet de nourrir les siens, représente aussi une opportunité de publier ses œuvres et de les faire connaître à un large public par des tirages à bon marché. Leroux, d'ailleurs, tenait à nommer cette entreprise *«école de Boussac»* pour souligner son caractère prosélyte. C'est effectivement là que seront imprimés ses ouvrages majeurs. George Sand lui confia également l'impression de *L'Éclaireur*, journal de propagande socialiste de l'Indre et des départements environnants.

En la campagne de Boussac, le penseur voyait *«un désert»*, *«une montagne de terre aride»* dont il souhaitait éclairer la population rurale de ses idées radicales. Au départ, donc, cette expérience ne correspond pas à une volonté ancienne de réalisation, mais est entièrement liée aux contingences. Rapidement, cependant, Leroux et ses disciples vont transformer cette simple nécessité en occasion de mettre en pratique leurs théories sociales.

AVEC DE L'AIR, DE LA TERRE, DE L'EAU

Les protagonistes voulurent aussi réunir à Boussac le travail agricole et le travail industriel, pour donner un caractère complet à leur entreprise. La raison sociale de l'œuvre était en fait *«Imprimerie, travaux agricoles»*. L'objet de l'école de Boussac, en effet, était de mener parallèlement à son activité typographique une autre permettant d'expérimenter la théorie du *circulus* de Leroux, selon laquelle les activités humaines généraient tout à la fois des besoins et les moyens de les satisfaire. Leroux développera longuement dans *La Grève de Samarez : poème philosophique* (1863), cette théorie. *«Avec des graines, de l'air, de la terre, de l'eau et des engrais*, écrivait- il, *l'homme produit des matières alimentaires pour se nourrir. Et en se nourrissant, il les reconvertit en gaz et en engrais qui en produisent d'autres. La consommation est le but de la production, et elle en est aussi la cause, de telle sorte que l'homme est producteur de sa propre subsistance.»* Cette apologie d'une énergie humaine renouvelable était pour Leroux surtout un argument utilisé pour combattre les thèses de Malthus, desquelles il était un farouche adversaire. C'est sur cette théorie du *circulus* que se basait son idée d'une société d'abondance. Les sources manquent pour savoir jusqu'où ont été menées ces expériences agricoles.

L'un des disciples de Boussac, Auguste Desmoulins, témoigne de cette activité dans *La Revue sociale* (1850), digne de la meilleure littérature utopiste :

Cet article est extrait d'un chapitre du livre *Les socialismes et l'enfance : expérimentation et utopie (1830-1870)* de Nathalie Brémand, Presses universitaires de Rennes, 2008.

J.-L. T.

Sur le socle de la statue de Pierre Leroux, sculptée par J. Dumilâtre, érigée en 1903 à Boussac, quatre mots sont gravés : socialisme, humanité, égalité, solidarité.

«Si minces que fussent nos produits, ils étaient assez abondants cependant pour exiger le concours de tous aux jours de la moisson. C'était un spectacle touchant et beau. Des hommes, des femmes, de bons et gais enfants, tous amis, tous heureux les uns par les autres, unis, pour un travail utile, dans une pensée élevée, livrée à une gaieté vraie et pleine de douces émotions, allaient, venaient, armés de leurs fourches ; là montant la meule, ici liant les gerbes, plus loin chargeant la voiture pendant que les tranquilles bœufs se défendaient paisiblement contre les insectes qui leur livraient bataille.»

UNE COMMUNAUTÉ PATRIARCALE

Que sait-on sur le fonctionnement de la communauté de Boussac ? Très peu de choses, car on dispose de peu de sources. Certaines ont été détruites par les disciples de Leroux en 1851, après le coup d'État du 2 décembre de Louis-Napoléon Bonaparte, d'autres ont été disséminées après le décès de Pierre Leroux, voire vendues, enfin certains imprimés ont été détruits par la police. En ce qui concerne l'organisation sociale de la communauté, les indications manquent. La communauté fut constituée en association ouvrière en 1849, afin de pouvoir bénéficier de l'obtention d'un prêt. Pierre Leroux précise, dans *Société Leroux, Nettré et Cie, Statut du 2 janvier 1849*, qu'il avait voulu fonder *«une association conforme aux principes établis dans les divers ouvrages* [qu'il avait] *publiés depuis vingt ans»*. Le groupe est constitué de plusieurs familles. *«À son origine cette association se composa uniquement des membres de ma famille, c'est à dire de mes trois frères, tous trois typographes, et de moi qui le suis également, de ma femme et de mes enfants, en tout dix-neuf personnes»*, détaille Leroux. L'imprimerie démarre, puis *«des amis se joignirent à nous pour cultiver cette profession, et à partir de 1846, notre association ne compta pas moins de cinquante personnes, hommes, femmes, enfants, mariés ou célibataires.»*

La population de la communauté fut fluctuante, son maximum étant de l'ordre de quatre-vingts personnes. Les Leroux furent rejoints par des disciples qui venaient aussi en famille. Ulysse Charpentier, jeune avocat poitevin, vint avec son épouse, et ils auront un enfant à Boussac. Luc Desages et Auguste Desmoulins étaient célibataires, mais ils épousèrent tous les deux une fille de Pierre Leroux. La féministe Pauline Roland, qui venait de se séparer de son concubin, arrive en 1847 avec ses trois enfants. Comme Leroux, c'est la misère qui l'a poussée à venir s'installer dans la Creuse.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.
On s'abonne aussi à PARIS, à la librairie de Gustave Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

PREMIÈRE ANNÉE. N° 7. AVRIL. 1846.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

Deuxième tirage. — Réimprimée en volume.

DE LA RECHERCHE DES

BIENS MATÉRIELS.

(CINQUIÈME ARTICLE*.)

Y AURA-T-IL TOUJOURS DES PAUVRES?

I.

Le manège des prédicateurs du jour.

Bibliothèque universitaire de Poitiers - Fonds ancien

«En entrant dans l'association dont Leroux est le chef, je me trouve naturellement défrayée de tout, pour moi et pour ceux de mes enfants qui viennent avec moi, écrit-elle. *Il est, en outre, convenu que ce que je ferai en dehors des six ou huit heures de travail que je dois à la communauté sera applicable : 1° à l'entretien de mon fils aîné* […], *2° à l'extinction de mes dettes.»* On le voit, la communauté de Boussac est, avant tout, une histoire de familles, ne serait-ce que par le nombre de ses membres ayant des liens familiaux avec Leroux. L'écrivain Raillard, qui a rencontré des témoins de l'époque, écrivait que Leroux *«vivait d'une manière patriarcale»*, et c'est le mot qui revient chez tous les commentateurs pour désigner le fonctionnement de l'école de Boussac.

Un témoignage de George Sand confirme la présence des enfants dans l'imprimerie, sans qu'on sache si elle y est occasionnelle ou constante. Après un pique-nique qu'elle fit à Boussac, en septembre 1845, accompagnée de Frédéric Chopin venu de Nohant à dos d'âne, elle raconte ainsi à une de ses amies : *«Leroux est très bien établi à Boussac. Enfin tout son monde travaille, et imprime, même les petits enfants ; une petite fille de 4 ans à Jules, qui ne sait ni lire ni écrire, et qui compose et assemble avec une promptitude et une adresse extraordinaire.»* Ce témoignage, qui pourrait faire passer les disciples de Leroux pour des précurseurs de la méthode Freinet, semble attester plus sûrement du caractère familial de la vie à Boussac, où les petits enfants qui n'avaient pas l'âge d'aller à l'école s'occupaient tant bien que mal auprès de leurs parents. Pour les plus grands, les sources sont trop rares pour affirmer qu'ils travaillaient systématiquement à l'imprimerie. L'atmosphère de ruche qui caractérise l'ambiance de la communauté semble indiquer plutôt que tous les individus de tous les âges allaient et venaient et participaient à toutes les activités.

LES ENFANTS DE BOUSSAC

Concernant l'éducation des enfants proprement dite, nous n'avons malheureusement que le témoignage de Pauline Roland, qui assura la direction de l'école pendant quelque temps. Dans une lettre à l'instituteur socialiste Gustave Lefrançais, elle explique qu'elle veut former des hommes complets en développant toutes leurs facultés. Elle écrit qu'*«il faut rechercher avant tout ce qui intéresse l'élève, discerner sa vocation»* et qu'elle utilise à cette fin *«la méthode socratique»*.

Le manque de sources concernant la vie quotidienne de la communauté de Boussac nous contraint à nous satisfaire de vagues impressions transmises par la rare documentation existante et dans laquelle émerge l'idée d'une grande famille dominée par la personnalité de Pierre Leroux. Les enfants semblent y avoir été nombreux, y compris à naître car la venue des associés s'accompagna d'une petite poussée démographique au village de Boussac. Ils semblent s'être mêlés aux différentes activités de la communauté, mais on ne sait malheureusement presque rien sur l'éducation qu'ils reçurent.

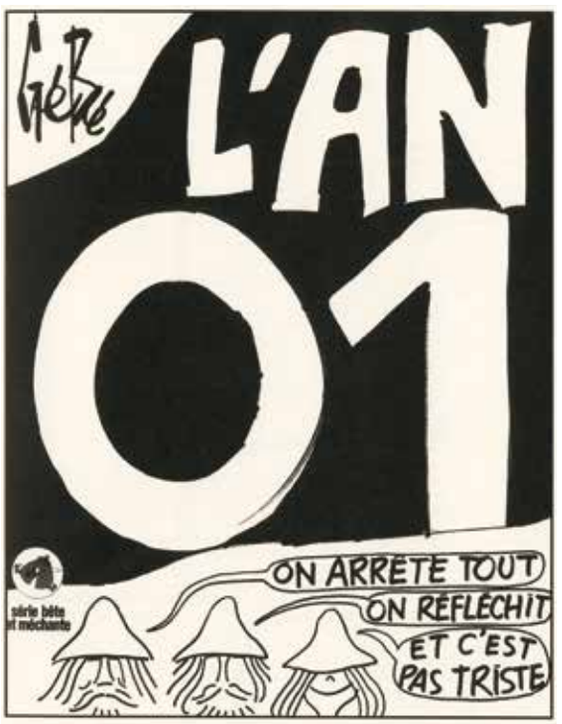
Pierre Leroux fut élu maire de Boussac peu de temps après la proclamation de la République. Mais élu comme député de la Seine à la Constituante en juin 1848, il partit définitivement de sa commune creusoise. Gérée un temps par les autres frères Leroux, l'entreprise vivota. En mars 1849, la Société Leroux obtint du gouvernement une allocation de 20 000 francs, mais il était déjà trop tard. La somme ne fut pas allouée *«par suite de la renonciation de ses membres»* et l'imprimerie fut fermée en 1850. En 1851, la plupart des protagonistes de la communauté de Boussac se trouvaient en exil, à Jersey, aux côtés de Victor Hugo, et tentaient de recréer l'ambiance communautaire de l'expérience creusoise. ■

LA GENÉTOUZE

Lanza del Vasto en Saintonge

Lanza del Vasto a fondé en 1948 la première communauté de l'Arche à Tournier, dans une grande ferme située sur la commune de La Genétouze en Charente-Maritime. La propriété appartenait à Charles Fauconnier, le frère d'Henri et Geneviève Fauconnier (respectivement prix Goncourt 1930 et prix Femina 1933). François Julien-Labruyère, fondateur des éditions du Croît vif, se souvient de ce «vieux monsieur» – en fait, il avait une cinquantaine d'années : «J'étais enfant. Presque tous les dimanches, mes parents allaient rendre visite à Lanza del Vasto. Je l'aimais bien. C'est lui qui m'a appris à traire les chèvres.» Le père de François était médecin radiologue à Jonzac et à Saint-Georges-de-Didonne, sa mère enseignante ; elle avait fait Normale Sup. «Après les épreuves de la guerre, mes parents se posaient beaucoup de questions. Ils avaient envisagé de migrer en Australie avec leurs quatre enfants, mais le diplôme de mon père n'y était pas reconnu. Ils cherchaient autre chose et je pense qu'ils avaient trouvé, dans les discussions avec Lanza del Vasto, matière à nourrir leur réflexion. D'où leurs visites régulières à Tournier. C'était une communauté ouverte. Je ne crois pas qu'ils aient envisagé d'y vivre.» Cette première communauté fut dissoute en 1953. Lanza del Vasto s'installa ensuite dans le Midi. D'autres communautés de l'Arche ont été créées un peu partout, dont une en Charente (1957-1960) dans le moulin de Puymoyen qui fournissait le papier des premières éditions du journal *Les Nouvelles de l'Arche*.

Lanza del Vasto (1901-1981) a laissé une œuvre littéraire, poétique et philosophique, toujours rééditée, notamment *Le pèlerinage aux sources*, récit de son voyage en Inde en 1937 et de sa rencontre avec Gandhi dont il sera le messager en Occident. Apôtre de la non-violence, adepte du jeûne et des marches de protestation, il a joué un rôle décisif au Larzac. Il est considéré comme un précurseur de la décroissance. **J.-L. T.**



Musée de la bande dessinée

***L'An 01* de Gébé condense les rêves de rupture des années 1970. Vie en communauté, amour libre, refus de l'autorité, de la propriété privée, du travail, harmonie avec la nature, écologie… Gébé imagine que les gens se mettent à inventer un nouveau mode de vie, loin du productivisme et de l'économie de marché. L'engouement fut tel que l'album a été adapté au cinéma et réalisé par Jacques Doillon, avec Alain Resnais et Jean Rouch (1973). Des pages de cet album et bien d'autres dessins, journaux, photographies de ces années-là sont exposés au musée de la BD, *Mai 68. Sous les pavés les cases*, à Angoulême jusqu'au 4 novembre.**

Dessin de Roland Topor, *Hara-Kiri* n° 27, avril 1963. Musée de la BD.

Voyage en utopies

Alberto Manguel fait référence à la communauté icarienne dans son livre *Voyage en Utopie* (Invenit, 2017). *Le Voyage en Icarie* d'Étienne Cabet fut la plus influente de toutes les utopies du XIXe siècle. En 1848, Cabet décide de mettre en pratique son projet de société idéale et, estimant que la France ne présentait pas les conditions idéales à l'établissement d'une communauté icarienne, il établit un voyage d'un groupe important d'Icariens aux États-Unis. «La dernière communauté d'Icariens fut dispersée en 1898 seulement, devenant ainsi l'expérience de vie communautaire non religieuse ayant eu la plus grande longévité.»

L'Icarie avait pour but de permettre à une société d'atteindre le bien-être et la justice, basée sur une vie paisible et heureuse, un système éducatif d'une grande efficacité, des convictions de haute moralité, une liberté politique et l'égalité des sexes.

«Inspirés par les dix commandements de Moïse, les Icariens suivent un ensemble de dix règles pour établir la validité de tout système de croyances donné, écrit Alberto Manguel. Tous les Icariens, lorsqu'ils arrivent à l'âge de dix-huit ans, sont instruits des nombreuses religions du monde, parmi lesquelles ils peuvent choisir celle qu'ils préfèrent. La religion choisie doit toutefois, quelle qu'elle soit, offrir une compréhension des questions suivantes : la souffrance humaine, l'intelligence humaine, les causes du mal, la perfection de la Divinité, le destin heureux de l'humanité, les mœurs sociales, la possibilité de perfection et la solution de tous les malheurs».

Lison Gevers

Entre 1921 et 1927, le mouvement néo-naturien surgit à Châtillon-sur-Thouet dans les Deux-Sèvres, une philosophie anarchiste inspirée par Henri Le Fevre.

Par **David Hamelin**

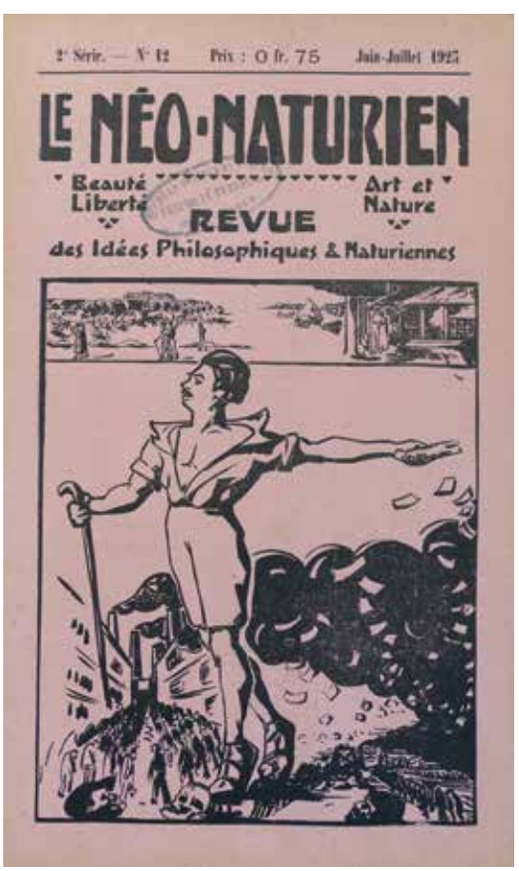
Adeptes de la vie simple

Naturianisme, néo-naturianisme, ces notions sont méconnues aujourd'hui et ont peu d'adeptes. Et pourtant dans les premières décennies du XXe siècle, ce petit courant du mouvement anarchiste, au travers de sa presse et de ses expérimentations, parvient à se rendre audible dans une période peu encline à ce type de thèse[1].

Le mouvement naturien, qui connut ses premiers développements à la toute fin du XIXe siècle, rencontre une nouvelle dynamique dans les années 1920 notamment dans le nord des Deux-Sèvres à Châtillon-sur-Thouet tout d'abord puis au lieu-dit Les Versennes (à proximité de Parthenay). Les partisans de cette doctrine sont emmenés par la personnalité d'Henry Le Fevre, dont le parcours précis demeure hélas mal documenté. Ainsi, le dictionnaire Maitron des anarchistes ne lui accorde que quelques lignes.

L'activité du mouvement néo-naturien nord deux-sévrien se traduit de différentes façons entre 1921 et 1927. C'est tout d'abord la parution, à compter de novembre-décembre 1921, du premier numéro de la publication *Le Néo-Naturien. Revue (mensuelle) des idées philosophiques et naturiennes*. Cette revue ambitionne alors de faire *«œuvre de propagande régénératrice et libératrice»* en particulier par le biais du végétalisme qui est considéré ici comme une réelle doctrine. Sa devise est *«Beauté-Liberté»*, *«Art et Nature»*.

Cette revue accueille de nombreux contributeurs comme le poète et chansonnier Eugène Bizeau, le philosophe et journaliste Han Ryner, figure de l'anar-



1. Arnaud Baubérot, «Aux sources de l'écologisme anarchiste : Louis Rimbault et les communautés végétaliennes en France dans la première moitié du XXe siècle», *Le Mouvement social*, vol. 246, n° 1, 2014, pp. 63-74.

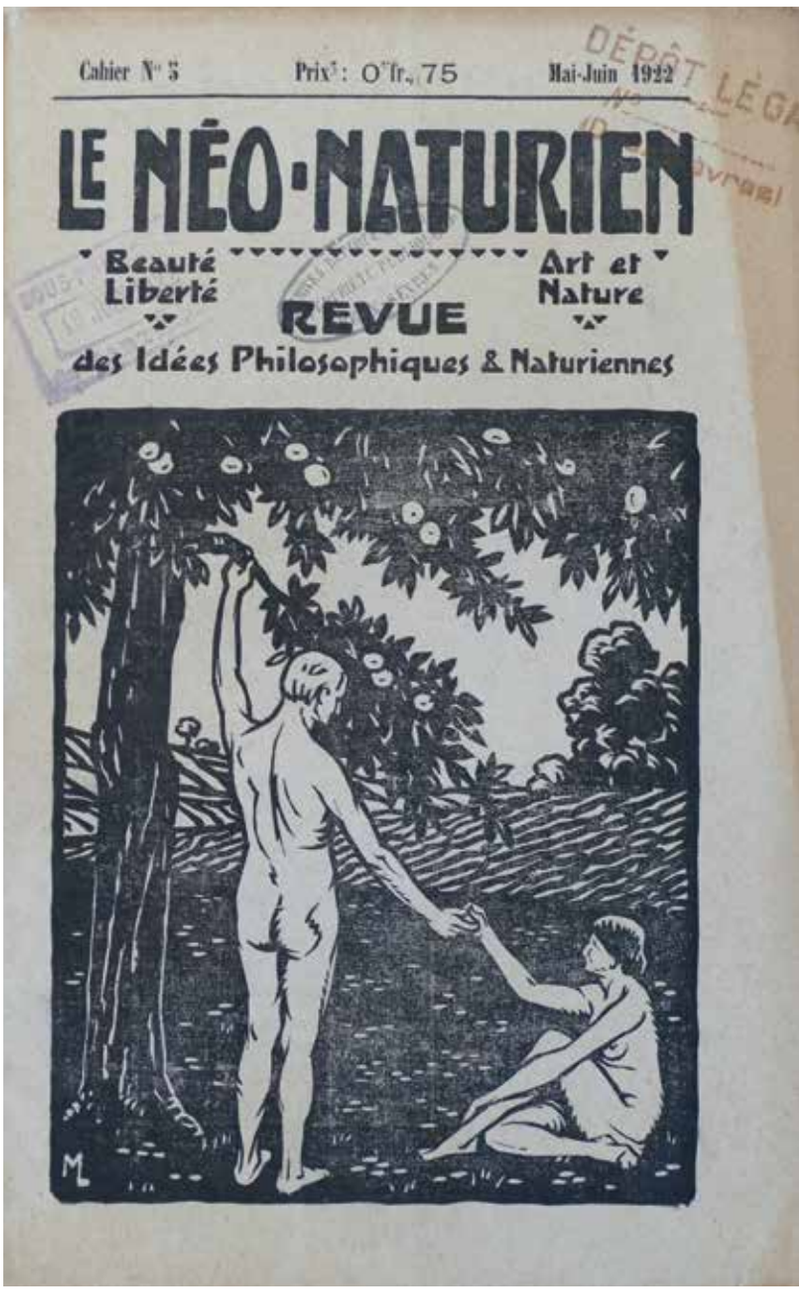
chisme individualiste, mais aussi des médecins ou hygiénistes. Les articles qui y sont publiés reviennent sur les vertus du végétalisme et son corolaire la critique du végétarisme et les dangers de la viande, promeuvent le naturisme, le nudisme, le nomadisme, le mode de vie communautaire, voire les théories instinctivores. Par ailleurs soucieux de l'environnement, les questions liées au climat, au respect de l'environnement (lutte contre la déforestation, la pollution…) ont également une place essentielle dans les colonnes de la revue. Critiques des dogmes, de la religion ou du mysticisme, ils se reconnaissent enfin comme étant des *«anti-scientifiques»* en ce sens qu'ils condamnent *«l'industrialisme obligatoire et collectif, contraire à une existence libre et heureuse»*. *Le Néo-Naturien* aborde aussi des sujets plus communs au mouvement anarchiste et révolutionnaire de l'époque tel que le pacifisme, les problématiques économiques…

Enfin, une large place est laissée dans les colonnes de cette publication aux lieux de vie naturiens du moment, tel que le milieu libre de Bascon dans l'Aisne initiée par Georges Butaud et Sophia Zaïkowska, qui devint la colonie *«naturiste et végétalienne»* entre 1914 et 1931, ou de la coopérative Terre Libérée de Luynes en Indre-et-Loire qui démarre ses activités en 1923 et qui est animée par Louis Rimbault notamment, vétéran la célèbre bande à Bonnot.

EXPÉRIENCES NATUROCRATIQUES

La revue s'arrêtera en novembre 1925 mais connut un rayonnement international. Toutefois un dernier numéro édité par Louis Rimbault sortira encore en août-octobre 1927. Au-delà de la revue est édifié un centre d'études et d'expériences néo-naturiennes et naturocratiques, disposant de nombreux documents dans la perspective d'aborder l'ensemble de ces questions.

Il reste à ce jour peu d'archives permettant de documenter ce mouvement qui, sous des formes assez différentes connaît un regain depuis la fin des années 1990 via le mouvement antispéciste ou le mouvement vegan. ■



LIBRES PENSEURS

Extrait d'un article de Henri Zisly (1872-1945), écrivain et anarchiste individualiste, à l'origine du mouvement naturien. Il est l'auteur de *La conception du naturisme libertaire*, 1920.

«De toutes les conceptions sociales c'est l'idée naturienne – état naturel – qui est, sans contredit, la plus facilement réalisable pour cette bonne raison qu'une chose simple est plus facile à établir qu'une chose compliquée.
Or, la civilisation – même anarchiste scientifique – c'est la complication de la vie, tandis qu'un état social naturel (ou existence de la vie naturelle) c'est la simplification de vivre.
Et c'est pourquoi nombre de gens – bornés – n'accepteront pas la vie naturelle, parce que c'est trop simple.
En supposant que dans la vie naturelle *la reproduction de l'espèce* devienne un embarras, il serait, je crois, logique, *de la limiter*, dans la mesure du possible, en utilisant les moyens *se rapprochant du naturel* ; et je trouve encore naturel d'aimer la femme seulement pour ses caresses, *sans procréer ou pour procréer*.
Il me semble qu'aimer les enfants ou ne pas les aimer sont deux sentiments également naturels.
Autrefois l'on vivait vieux, car les maux actuels déchaînés par la civilisation : Patrie, Clergé, Autorité, Syphilis, Tuberculose, Artificiel, etc., n'existaient – ou très peu – pas encore. Aujourd'hui, à trente ou quarante ans un homme est considéré presque comme un vieillard. D'après certains naturistes, l'individu peut vivre jusqu'à cent vingt ans en menant une vie strictement naturelle.»

***Le Néo-Naturien*, cahier n° 4, avril 1922. Archives départementales des Deux-Sèvres, 8 P69/1**

En quoi la pratique du naturisme fait-elle communauté ? Quels sont les codes ? Bribes d'expérience avec une praticienne de longue date.

Par **Héloïse Morel**

Mise à nue, collective

«*Les habillés sur les plages, on les appelle les textiles*», m'explique Françoise, 70 ans et plus, qui pratique le naturisme depuis ses 36 ans. Même si, elle s'est toujours mise à poil, selon ses mots, chez elle. *«Mon père me disait : "Tu ne devrais pas, tu vas attraper mal !", il n'osait pas me dire que ça le gênait. Mais je ne peux pas aller sur une plage normale, je ne peux pas me baigner avec un maillot de bain, c'est comme si j'avais une maladie !»* Françoise s'est autorisée cette nudité, en revanche, il est hors de question d'aller dans des camps naturistes. *«Je n'aime pas bien ce mot-là, celui de camp… Il s'agit d'endroits où il faut appliquer des lois, c'est-à-dire qu'il faut être déshabillé, il faut être nu, c'est la règle. Il y a sûrement des avantages, mais je vois seulement les inconvénients. Pour moi le naturisme, c'est le retour à la nature, à la liberté ! Je me vois sur une grande plage, nue, avec peu de monde autour. Se retrouver dans un camp, avec tous les gens, c'est exactement l'équivalent des plages surpeuplées !»*

Exit les Montalivet et Euronat en Gironde, *exit* les Cap d'Agde et plages naturistes aux finalités sexuelles, pour Françoise, ce sont les plages sauvages qui ensauvagent ! *«Ces plages ne sont pas forcément signalées. On y retrouve des naturistes et aussi des textiles ! Généralement, ce sont des plages non surveillées, que l'on trouve de la pointe de Grave jusqu'à Biarritz. Lorsque je ne connais pas, afin de ne pas avoir de problème, je vais demander au maître-nageur qui m'indique où je peux aller. Il y a alors comme une coutume, les gens nus vont se mettre à l'écart pour ne pas gêner ceux qui arrivent et qui restent habillés. On va cent mètres plus loin.»*

L'ÉDUCATION PAR LE REGARD

Ce qui fait communauté, ce sont les règles – parfois tacites – qui apportent un cadre commun à une manière de vivre. Françoise confirme : *«Il y a des règles, c'est évident. On le voit. Elles sont respectées de manière générale. Sur les plages naturistes, tu ne te colles pas à côté des gens qui sont déjà assis comme sur les plages classiques. L'essentiel étant de respecter la bulle de tranquillité des gens. Si quelqu'un vient s'asseoir à côté, il est regardé avec insistance par ceux qui sont autour, d'un air de dire "tu nous gênes, tu ne dois pas te mettre là"* !» Quant à l'apprentissage de ces codes, il ne s'agit pas de transmission orale ou de lectures de manuels de savoir-vivre pour naturisme ! *«C'est une éducation que l'on apprend en faisant,* m'explique Françoise, *il faut observer où s'installent les gens sur la plage et surtout la façon dont ils te regardent. Tout passe par les actes et les regards.»*

CHOQUER LES GENS ET LES CHIENS !

Parfois certaines personnes s'aventurent à ne pas respecter la distance «réglementaire», donnant alors lieu à des plans d'actions… *«Des gens se sont assis non loin de nous et lorsqu'ils sont allés se baigner, avec ma fille et mon fils, nous nous sommes organisés pour déplacer leurs affaires. On a tout tiré et remis exactement comme c'était. Ils n'y ont vu que du feu ! Je pense qu'ils n'avaient pas les codes.»*

Cette nudité n'est pas provocatrice, elle n'en reste pas moins un tabou. *«On associe systématiquement la nudité à la sexualité, alors que ça n'a rien à voir… Cela fait des années que je vais sur la côte Atlantique, je n'ai connu aucune agression, ni de prises de bec, sauf l'été dernier. À mon sens, c'est le signe d'une régression à l'égard du corps. Une famille était sur la plage, lorsqu'ils nous ont vu déshabillés, les parents sont venus nous voir en disant que ce n'était pas acceptable, qu'ils ne comprenaient pas que l'on puisse faire ça. Nous leur avons répondu que si ça les gênait, ils pouvaient s'éloigner mais que nous étions surpris de leur réaction. Ils ont fini par partir, voyant que nous*

ne cédions pas. J'avais connu cela en Australie, sur une plage naturiste. Souvent, une femme venait vers 17h, longeait la plage en nous insultant. Elle disait que nous étions des dépravés, que c'était honteux et qu'elle ne pouvait pas promener ses chiens car nous étions là ! De manière générale, le naturisme n'est pas compris, beaucoup de fantasmes sont projetés sur cette pratique.»
Le fantasme et l'interdit de la nudité choquent, surtout quand Françoise raconte en riant que la première fois qu'elle a rencontré son gendre, c'était sur la plage naturiste et qu'il a aussi déposé le maillot !

«VOUS VOYEZ UN SYMBOLE QUI N'EXISTE PAS !»

Le fait de se mettre nue entraîne parfois des situations d'incompréhension par les autres plagistes, Françoise a quelques anecdotes comme celle-ci qui se déroule en Corse : *«J'étais avec un ami et nous avons trouvé un belle plage, isolée, une grande bande de sable. C'était extraordinaire car le fleuve arrivait sur la plage, je n'avais jamais vu ça. Nous avons passé la semaine à aller là-bas, manger, dormir, se baigner. Et un jour, on se réveille et sur la plage, des gens, des gens, partout ! Ils nous regardaient comme si nous étions le diable ! J'avertis mon ami : "Je te préviens, je vais me baigner mais je ne les contourne pas." Je passe devant eux et j'entends plusieurs remarques : "Ah ! Si c'est pas malheureux !" "Si c'est pas honteux !" Je revêts alors un paréo après m'être baignée et je vais les voir pour leur parler : "Bonjour, j'ai bien entendu ce que vous avez dit quand je suis passée, je peux comprendre que vous le disiez mais je voudrais que vous sachiez que nous ne faisons pas ça pour vous choquer, ni vous agresser, ni parce que nous avons des idées déplacées. Notre naturisme n'a rien à voir avec la sexualité, c'est séparé, vous voyez un symbole qui n'existe pas !" Ils m'ont répondu que c'était choquant pour leurs jeunes. Je leur ai signalé que les jeunes n'avaient pas attendu que je sois nue sur cette plage pour voir une femme à poil ! "Et à l'âge que j'ai, vous croyez vraiment que je suis un symbole sexuel ? Je ne m'habillerai pas, je resterai nue !" Alors ils ont compris mais ça leur déplaisait. Ils m'ont rétorqué que c'était leur plage sur laquelle ils venaient le week-end… C'était des Corses.»*
Quant au respect, les gestes déplacés sont rares, bien que quelques voyeurs s'aventurent parfois à observer, comme sur les plages textiles. Cela n'empêche pas les agressions, qui ne sont pas seulement le fait de la nudité. *«Un soir, j'étais seule sur la plage, il faisait bon, je ne voulais pas rentrer. Je suis restée avec un livre, à ce moment-là un homme est arrivé de loin et s'est installé à côté de moi, il m'a dit : "Est-ce que je peux m'asseoir à côté de vous ?", j'ai demandé pourquoi, ce à quoi il a répondu : "Vous êtes seule, moi aussi, nous pouvons discuter." Je tenais mon livre, que j'ai à ce moment posé, naturellement, sur mon sexe. Nous discutions de banalités et j'ai repris mon livre, je ne sais pas s'il a considéré cela comme un signal mais il m'a sauté dessus, il s'est jeté sur moi… Ça n'a pas duré longtemps, je l'ai repoussé avec une force que je n'imaginais pas avoir !»*
Ce genre de mésaventures est rarissime, depuis trente-huit ans que Françoise se balade à poil, sans entraves ! ■

Jean de La Fontaine

Par **Stéphane Weiss** Dessin **Marie Tijou**

La gale
et les fronts de l'Atlantique en 1944-1945

De septembre 1944 au printemps 1945, des garnisons allemandes sont restées retranchées autour des principaux ports de l'ouest de la France. Leur long siège a principalement reposé sur des troupes françaises, formées de volontaires équipés avec des moyens de fortune, les Forces françaises de l'Ouest (FFO). La promiscuité, l'absence de linge de change, le manque de charbon pour chauffer les lessives et la pénurie de savon ont favorisé la propagation de la gale, signalée telle un leitmotiv dans les rapports. L'acarien responsable a atteint jusqu'à 80 % des effectifs de certaines unités.

Entre autres témoignages de cette épidémie, figure un poème édité en février 1945 dans le bulletin hebdomadaire du *Régiment Foch*, formé de volontaires charentais engagés sur le front de La Rochelle. Intitulé *Les FFO malades de la Gale*, ce texte est un pastique des *Animaux malades de la Peste* de Jean de La Fontaine.

Le poème ne parle finalement guère de la gale. Fidèle à l'esprit de La Fontaine, il livre en fait une satire sociale opposant les militaires des arrières aux combattants des premières lignes, représentés par la figure du «simple poilu», héritée de 1914-1918. Les premiers regroupent le personnel médical, les hauts gradés ainsi que les membres des services (la Compagnie hors rang ou CHR). Ils sont supposés être mieux abrités des déboires du front que le poilu, qui joue le rôle de l'âne de la fable de La Fontaine.

Il est à noter que le rôle du roi des animaux du texte de La Fontaine échoit au médecin du régiment et non à son colonel : ce dernier fait certes partie des «puissances» mais apparaît moins important que le «toubib». Celui-ci exerce en effet un pouvoir majeur : admettre ou non les soldats à l'échappatoire que constitue l'infirmerie. Au sein d'une population militaire exclusivement masculine, le texte se fait par ailleurs l'écho d'un désir de présence féminine (toute l'affaire reposant sur une «accorte bergère»).

SALUTAIRE SAVON. Alors que le poème présente ironiquement la gale comme une punition céleste infligée aux FFO, le salut est bel et bien venu du ciel, par avion. Des négociations franco-alliées ont débouché en janvier 1945 sur des livraisons britanniques de tenues complètes, de linge de change et de vingt-quatre précieuses tonnes de savon. Les premiers lots ont été acheminés à Cognac par la voie des airs. L'effet en a été ressenti dès le mois de mars : la gale a rapidement régressé.

Un mal qui se répand partout
Pire que le froid et les poux
Sûrement inventé sur cette pauvre terre
Pour embêter nos gars et nous faire du mal
Capable d'enrichir en un jour l'hôpital
Faisait aux FFO la guerre.

Et ils se grattaient tous, car tous étaient chipés
On n'en voyait plus d'occupés
À trouver le sujet d'une plaisanterie ;
Nul trait n'excitait leur envie
Aucuns parmi eux se cherchaient
Une douce et charmante proie ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Toubib tint conseil et dit : «Mes chers amis
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
Que le plus coupable d'entre nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents,
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons sans indulgence,
L'état de notre conscience.
Pour moi, j'ai satisfait à mes tristes penchants,
Et puni quelques consultants
Qui ne m'avaient fait nulle offense ;
Et j'ai même avalé un jour de restrictions
Leurs potions.

Je me dévouerai donc s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable pâtisse.»
«Toubib, dit l'infirmier, c'est vous qui faites loi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Boire comme pernod, potion de quelque espèce,
Est-ce un péché ? Non, non, vous leurs fîtes seigneur
En les buvant beaucoup d'honneur !
Quant aux resquilleurs, on peut dire
Qu'ils étaient dignes de tous maux,
En voulant tout un jour rester dans leurs dodos.
Et de vous se gausser et rire.»
Ainsi dit l'infirmier et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Des principaux gradés, ni des autres puissances,
Les plus ou moins grandes offenses.
Toute la CHR, tous les petits malins,
Aux dires de chacun étaient de petits saints.
Et le simple poilu, quand vint son tour, de dire :
«Voici deux jours que dans un bois,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre et ma foi
Les sens quelque peu en délire,
Je serrai d'assez près une accorte bergère.
Je n'en avais nul droit puisqu'il faut parler franc.»
À ces mots on cria haro sur le manant ;
Un savant scribouillard décida par son dire
Qu'il fallait dévouer cet infime biffin,
Ce pelé, ce miteux d'où venait tout le foin.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Accoler bergerette est crime abominable ;
Rien que la FROTTE était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Consolez-vous amis, puissants ou misérables
Vous vous gratterez tous, du matin jusqu'au soir !!!

Stéphane Weiss a soutenu sa thèse d'histoire en 2016 à l'université de Lyon 2 (dir. Laurent Douzou) : Le jour d'après. Organisations et projets militaires dans la France libérée (août 1944-mars 1945).

Par **Michel Lulek** / La Navette

CLÉMENCE DAVIGO

La prison est insupportable

«Après tout ça, on se demande encore comment des gens peuvent penser que la prison sert à quelque chose !» Cette interrogation, c'est Annette Foëx qui la pose, dans le film *Enfermés mais vivants* que Clémence Davigo vient de consacrer à cette femme et à son compagnon, Louis Perego, qui a passé dix-huit ans en prison entre le début des années 1970 et le milieu des années 1990, dont treize dans les prisons Saint-Paul et Saint-Joseph de Lyon.

RUINES. Tout commence pour la jeune réalisatrice, née dans un petit village du plateau de Millevaches dans lequel elle a passé toute son enfance, lorsqu'elle débarque à l'école des Beaux-Arts de Lyon. Là, elle s'intéresse particulièrement à l'architecture, fascinée et impressionnée par les espaces en suspens, entre deux, qui balafrent parfois le tissu urbain. C'est ainsi qu'elle photographie en scènes d'archéologie futuriste le chantier du musée des Confluences brusquement interrompu pour des problèmes de stabilisation du sol : «De grandes colonnes de béton s'enfonçaient peu à peu dans la terre et la végétation avait repris ses droits, on aurait dit des ruines...» Elle s'intéresse aux architectures collectives et à l'impact qu'elles ont sur les corps et les manières d'habiter, lit Foucault, étudie le travail de Le Corbusier ou celui de l'artiste Absalon qui construit des «cellules» en bois blanc. Aussi, lorsqu'elle apprend que les vieilles prisons Saint-Paul et Saint-Joseph de Lyon, construites de 1849 à 1852 en plein centre-ville, vont fermer, aussitôt elle souhaite se rendre sur ces lieux, désaffectés depuis 2009. Il lui faudra attendre que les bâtiments soient rachetés par la Faculté catholique qui va y installer sa nouvelle université, pour pouvoir enfin y pénétrer. Elle filme des couloirs abandonnés, des cellules aux murs écaillés, des coursives désertes, puis le long chantier de démolition. Sous ses yeux, les murs épais qui ont retenu tant de prisonniers pendant plus d'un siècle et demi, s'effritent comme une maquette de papier mâché entre les mâchoires des engins de démolition. Elle a alors trouvé sa voie et son médium : le cinéma documentaire. Un petit tour à l'école de réalisation de Lussas, et la voilà à pied d'œuvre pour revenir sur les lieux, aujourd'hui transformés en une université moderne et transparente. Elle entraîne, dans ces murs transfigurés, Louis Perego, l'ex-détenu, et hors les murs, Annette, sa compagne, qui raconte comment la prison punit aussi ceux qui n'y sont pas enfermés, ces femmes et enfants de prisonniers dont les seuls liens avec leurs proches s'arrêtent à un parloir : une demi-heure contingentée de rencontre contrôlée…

«J'avais profité d'une visite dans le cadre des journées du patrimoine, avant que la prison ne soit transformée. Le guide ne connaissait pas très bien le sujet et c'est Gilbert, un ex-détenu qui était dans le groupe, qui m'a en réalité tout expliqué… De fil en aiguille, j'ai rencontré d'autres détenus, d'anciens gardiens, mais la rencontre avec Louis et Annette a été tellement forte qu'au bout d'un moment il est devenu évident de centrer mon film sur leur histoire.»

SANS LA PRISON ? L'intérêt pour le milieu carcéral ne s'arrête pas pour Clémence Davigo à ce premier film. Revenue vivre dans son village d'origine, elle travaille à Télé Millevaches et avec ses collègues organise des ateliers dans les prisons de Guéret ou de Limoges. Avec les détenus volontaires ils s'essaient au décryptage de l'information et à la manipulation des images, montrent comment le monteur peut être un menteur et réalisent un film collectif ou des cartes postales vidéos que les prisonniers peuvent ensuite envoyer à leur famille – si la censure pénitentiaire accepte de les laisser sortir… «Pendant ces quelques jours d'ateliers, les détenus découvrent une pratique et rencontrent de nouvelles personnes dans une salle d'activité qui les sort de la cellule où ils sont enfermés la majeure partie du temps. Je suis bien consciente que ces ateliers ne transformeront pas la prison mais ils permettent quelques échappées.»

Clémence Davigo

Toujours dans ce souci de créer un pont avec l'extérieur, Clémence Davigo a aussi fait le choix d'être visiteuse de prison auprès d'un ancien détenu pendant plusieurs mois sans qu'aucun proche ni famille ne vienne le voir. Lui, se souvient d'une visiteuse de prison «qui m'a apporté de l'humanité et de l'amour-propre». Elle, se questionne toujours et se convainc peu à peu que l'abolitionnisme est sans doute la seule vraie réponse à opposer à la prison. «On peut indéfiniment tenter de réformer la prison, à mon sens c'est un échec : elle reste dégradante, humiliante et archaïque. Quand je lis que des élus de la Creuse souhaitent construire une nouvelle prison pour revitaliser leur département, les bras m'en tombent ! Ne faudrait-il pas plutôt imaginer une société qui se donnerait les moyens de s'en passer ?»

Enfermés mais vivants, film de Clémence Davigo, production Alter Ego, 66 min., 2018. (https://alterego-production.com/2017/05/11/murs/). Deux avant-premières sont prévues à Eymoutiers le 6 juillet et à Lyon.
Clémence Davigo, Louis Perego et Annette Foëx sont les invités du festival Folie ! Les mots, à Faux-la-Montagne, les 22, 23 et 24 juillet 2018 (http://folielesmots.free.fr).
Retour à la case prison de Louis Perego, Jean-Pierre Huguet éditeur, réédition 2018.

Édition 2016 du Hellfest.

HELLFEST

Libre en enfer

Je suis allée au Hellfest, je suis revenue vivante, même bien vivante ! Cent cinquante mille personnes affluent durant trois jours sur quatorze hectares du site situé à Clisson près de Nantes, et occupant en plus vingt-et-un hectares de camping. De quoi affoler les agoraphobes et inquiéter ceux qui méconnaissent le monde du metal. Les néophytes regardent cette musique le regard inquiet, imaginant des hommes barbus, taillés comme des vikings, ou des hommes dégingandés, tout de noir vêtus, hurlant, sur ce que l'on ne peut appeler de la musique, ce dont ils n'ont pas forcément tort mais ce qui ne reflète pas forcément la réalité du public du festival. Loin d'être homogène, le metal a bien besoin au minimum des six scènes du Hellfest. La liste est longue des courants musicaux qui composent cette musique : hard, heavy, death, doom, black, glam, industriel, néo-classique, symphonique, power, stoner, speed, trash, etc.

Au-delà de la musique, le metal fait communauté, il peut être athée, chrétien, musulman, peu importe, il prône une manière de vivre que tout festivalier du Fest respecte. Loin des satanistes et des sacrifices d'animaux en tout genre, le "métalleux" se révèle parfois être adepte des *free hugs*, et privilégie toujours le partage de bière et la discussion plutôt que l'agression. Je suis restée quatre jours sur le site, étant présente en tant que bénévole et militante féministe pour le Planning familial, j'ai partagé mon temps entre discussion sur la sexualité, les relations femmes-hommes, les violences, et les concerts sur le site même du festival avec cette offre incroyable des plus de cent soixante groupes présents. À notre stand, nous avions au bout du deuxième jour, des personnes qui passaient nous voir pour nous saluer, nous souhaiter une bonne journée, et ce, chaque matin. Curieux de comprendre, d'apprendre, de mettre en mots ce qui n'est pas dicible, dès lors qu'il s'agit de parler sexualité. Arborant le tee-shirt des bénévoles du Fest, floqué *Crew*, j'ai eu l'occasion, d'être remerciée à quelques reprises.

«LOUDER THAN EVERYTHING ELSE». Tout au long du festival, je n'ai assisté à aucun accrochage, aucun geste violent, aucune baston générale. À l'inverse, j'ai croisé des personnes heureuses d'être là, ensemble, pour partager cette passion. Lors des concerts, chacun est libre d'apprécier les vibrations du sol, si telluriques, mais également de remuer la tête (*headbang*), ou alors de rejoindre le *pogo* (sauter en se bousculant), le *circle pit* (tourner dans le même sens) et pour les plus têtes brûlées : le *wall of death* (le public se sépare en deux parties, à la façon de Moïse, et au signal du chanteur sur scène, les deux se rencontrent) avec toujours une règle essentielle : si quelqu'un tombe, on le relève.

Bonne humeur au rendez-vous, ici pas de statut social apparent, un tel peut être cadre dans une entreprise, un tel agrégé de lettres, un tel chercheur en physique nucléaire… Pendant sept ans, le sociologue Corentin Charbonnier a enquêté sur les festivaliers du Fest. Il constate que les catégories socio-professionnels se mélangent, il évoque ainsi une tablée mêlant des étudiants et des PDG d'entreprises : «Les personnes interviewées sont intégrées dans la société et, exercent différents métiers (employé de banque, professeur, aide-soignant, infirmière...) pour lesquels le look metal ne serait pas toléré. Elles réservent la tenue metal aux concerts et festivals». Il parle d'ailleurs de communauté metal, qui dépasse le seul amour mélomane : Ce sont donc également des signes, des symboles, un folklore qui rassemblent. Arrivant sur le site, on est happé par l'univers mis en scène : une façade de cathédrale au style gothique, des structures métalliques, une momie tenant une guitare électrique, une sculpture de scorpion, des flammes au-dessus des lieux de restauration, des projections de têtes de mort au sol… un mausolée haut de quinze mètres surmonté d'une statue de quatre mètres, faite par Jimmix, représentant Lemmy Kilmister, chanteur et bassiste mythique du groupe Motörhead, décédé en 2015 à l'âge de 70 ans, à l'intérieur du mausolée, sa basse, ses bottes et son chapeau. Il y a une forme de pèlerinage à être là-bas.

En comparaison des autres concerts que j'ai pu faire, je ne me suis jamais sentie aussi à l'aise avec autant de monde autour. C'est une catharsis de vivre cette expérience durant quatre jours, coupé de sa vie sociale, s'habiller comme on veut, être déshabillé parfois, être en T-Rex, en gothique, en Casimir ou en mort-vivant…

Par **Happy Metal** Photo **Ronan Thenadey**

Bouddhistes du Périgord noir

Nouveaux adeptes ou convaincus de longue date, les aspirants bouddhistes se retrouvent en Dordogne, où une communauté laïque se développe depuis les années 1970. Pendant le week-end de Pentecôte au centre Dhagpo Kagyu Ling, on cultive la joie.

Par **Elsa Dorey**

Assis en tailleur sur un tas de coussins, les yeux fermés, le dos droit, une trentaine de personnes méditent. En face, l'enseignant les guide : pour certains, c'est la première fois. *«Fermez les yeux et imaginez que vous êtes à la plage. Vous regardez la mer. Les préoccupations du quotidien vont revenir, mais peu importe le futur : vous êtes en vacances. Revenez sans cesse à la contemplation détendue de ces vagues. Regardez défiler vos pensées, ne les jugez pas, ne les suivez pas.»* Cinq longues minutes plus tard, lama Jean-Guy de Saint Périer veut connaître les impressions des stagiaires. Après un silence, une dame avoue. *«Parfois… je ressens une forme d'ennui.»* Loin de la contredire, l'enseignant adhère. *«Il n'y a pas plus chiant que de méditer,* lance-t-il, déclenchant au passage les rires soulagés de l'assistance. *On ne fait rien, on sort de là et on a l'impression qu'il ne s'est rien passé. C'est comme un footing de l'esprit. Si vous avez couru dans votre vie, vous savez qu'on s'ennuie.»* Il insiste : la finalité de cet exercice n'est pas de se détendre, ni de refouler les émotions perturbatrices, mais de s'accoutumer au flot ininterrompu des pensées. *«Le but de la méditation bouddhiste consiste à se clarifier l'esprit pour mieux comprendre notre propre fonctionnement et celui des autres. Par cette compréhension, on se libère d'une forme d'illusion et d'ignorance, et on accède à notre potentiel, notre richesse intérieure.»* Situé en plein cœur du Périgord noir, en Dordogne, Dhagpo Kagyu Ling est un centre de découverte et d'étude de la philosophie bouddhiste tibétaine. Il y a peu de moines ici, et beaucoup de laïcs. Des néophytes viennent suivre les stages thématiques : «empathie et compassion», «apprivoiser le changement», «préparer sa mort», «l'esprit en vacances» ou encore «enrichir sa vie». D'autres y approfondissent leurs connaissances de la philosophie bouddhique et certains se préparent pour une longue retraite spirituelle au monastère Dhagpo Kundreul Ling. En chemise bleu clair, lama Jean-Guy dispense un stage intitulé «cultiver la joie» en ce week-end de Pentecôte. *«Beaucoup de personnes ont une approche doloriste du bouddhisme. Mais il n'est pas nécessaire de souffrir pour progresser. Ce stage n'est ni plus ni moins que l'enseignement du Bouddha, tout en montrant à quel point cela fait sens et cela amène une joie authentique et profonde de s'affranchir des joies de surface.»*

ZEN À PÔLE EMPLOI

Parmi les stagiaires, Sybille. Conseillère à Pôle Emploi à Bordeaux, elle vient deux fois par an depuis ses premiers pas au centre il y a cinq ans. Sa démarche s'inscrit dans une quête spirituelle et du développement de soi. *«À la maison, j'ai beaucoup de lectures bouddhistes, mais cela ne fait absolument pas le même effet.»* Elle a intégré peu à peu cette philosophie dans son travail. *«Ma perception des entretiens avec les demandeurs d'emploi a évolué. J'ai fait des formations complémentaires sur l'explicitation, sur le développement du pouvoir d'agir pour mieux accompagner les personnes que je reçois et croire en leur potentiel. Je suis moins tendue.»*

DKL

Les drapeaux des souhaits pour les êtres.

Elle est venue avec une amie, Françoise, qui travaille dans une association d'insertion socioprofessionnelle. *«Je viens pour avoir un lieu où je me coupe du quotidien, où je peux avoir des conversations spirituelles et non pas matérielles, où je découvre un autre mode de pensée. Je ne cherche pas à être pratiquante, je reçois simplement le programme et je me laisse porter.»* Bernard, quant à lui, prend une grande inspiration pour évoquer la raison de sa présence – réalité dont il ne semble pas réussir à se persuader. *«Je me suis lancé là-dedans parce que… j'ai un cancer.»* La méditation dit-il, l'aide à moins *«mouliner»*, comme la danse, qu'il a commencée en parallèle.

DÉPOSER LES ARMES

Lama Jean-Guy fait l'unanimité au sein de ce groupe hétéroclite. Il évoque l'histoire du site en remontant l'allée proprette saupoudrée de cailloux blancs qui mène à l'accueil, où les stagiaires règlent des frais de stages, d'hébergement et de nourriture très modiques. On peut lire sur la pancarte du bâtiment «Bienvenue à Dhagpo Kagyu Ling», à côté d'une fontaine aux nénuphars. Bien avant les bâtiments du réfectoire et des dortoirs, l'incontournable boutique propose une collection d'ouvrages. Un peu plus loin trônent des distributeurs de sucreries et boissons qui détonent avec le stupa, monument symbolique du bouddhisme. Si Dhagpo Kagyu Ling n'a pas toujours ressemblé à un village vacances, son histoire ressemble à un conte de fées. Lorsque dans les années 1970 le Karmapa (le chef de la lignée Kagyüpa, une des traditions du bouddhisme tibétain) est venu d'Inde pour visiter le site, ce n'était qu'un corps de ferme en ruines. Le propriétaire des lieux, Bernard Benson, était un industriel anglais. Il avait notamment fait fortune en travaillant pour l'industrie de l'armement dans les années 1950. Réalisant les risques d'embrasement nucléaire, à l'époque de la guerre froide, il décida, en grand idéaliste, d'œuvrer pour la paix dans le monde et d'établir en Europe une communauté vivant cette paix. Son choix se porte sur le Périgord. Il acquiert le château de Chaban et 400 hectares de terrain. Sensibilisé par ses enfants au bouddhisme, il invite le Karmapa à visiter une des fermes dans l'idée de lui en faire don. Celui-ci, sensible à la demande des Occidentaux de recevoir les enseignements bouddhiques, voit dans ce lieu de Dordogne des signes propices, comme ce fossile de coquillage, un des symboles du bouddhisme, ramassé lors de sa visite. Il accepte d'y établir un centre européen. Jigmé Rimpoché, le neveu du Karmapa, s'installe en 1974 sur le site qui ne dispose ni d'eau courante ni d'électricité. Bientôt, il

est rejoint par lama Guendune Rinpoché, chargé par le Karmapa de mettre en œuvre les éléments pour *«que l'enseignement du Bouddha puisse s'enraciner profondément en Occident»*. Très vite, des quidams affluent, commencent à méditer et à s'organiser en communauté. Certains prennent les vœux monastiques, puis en 1988, le centre officialise, avec l'aval des autorités françaises, la première congrégation monastique bouddhiste de France. Rapidement, Guendune Rinpoché cherche à établir un centre de retraite spirituelle et trouve une opportunité en Auvergne. *«Actuellement, 500 personnes ont fait la retraite de trois ans»*, se félicite Jean-Guy de Saint Périer. Les moines et les moniales qui sortaient de retraite ont ensuite construit sur ce site le monastère Dhagpo Kundreul Ling ainsi qu'un grand temple. *«Administrativement et géographiquement, on est séparé de Dhagpo Kundreul Ling, mais il s'agit de la même communauté.»*

jean-max-turon

LAMA JEAN-GUY DE SAINT PÉRIER

La condition du bonheur

Lama Jean-Guy de Saint Périer est devenu bouddhiste devant un coucher de soleil dans l'île de Ré. «Pendant mes études, j'ai fait la liste des dix conditions pour atteindre le bonheur, parmi lesquelles figurait avoir un appartement donnant sur le vieux port de La Rochelle, jouir d'une maison à l'île de Ré, travailler dans le bateau à voile de compétition, enseigner et, cerise sur le gâteau, avoir une DS 23 injection Pallas intérieur cuir ! J'ai eu la grande chance de pouvoir tout obtenir.» Le soir du coucher de soleil, sa compagne lui demande au bout de quelques minutes s'il apprécie le spectacle. «J'ai constaté que je n'étais pas du tout présent. J'étais plongé dans mes pensées, me torturant l'esprit à l'idée que je n'avais peut-être pas choisi la bonne densité du plomb pour la quille du bateau de course sur lequel je travaillais.» Cet épisode, pense-t-il alors, est symptomatique d'un mal-être plus profond : il passe à côté de sa vie. Pragmatique, l'ingénieur décide alors de se recentrer, feuillette quelques manuels de développement personnel, tombe rapidement sur un livre bouddhiste. Il sent qu'il a trouvé sa voie. Enthousiaste, il cherche un centre, se retrouve à Dhagpo Kagyu Ling et rencontre Jigmé Rinpoché, maître spirituel du centre, auquel il raconte toute son histoire, persuadé que le maître allait accueillir à bras ouverts ce disciple hors du commun. Le maître se contente de lui répondre : «Assiste à quelques stages et tu verras bien si c'est ta voie.» Grande déception. «Je n'ai compris qu'après que c'était exactement cela que je cherchais car il y avait là une forte authenticité.» Ainsi, deux retraites de trois ans, trois mois et trois jours plus tard, Jean-Guy de Saint Périer devint lama.

DE L'AVION À L'ÉVEIL

Au-delà des visiteurs occasionnels, une trentaine de personnes s'impliquent bénévolement dans la vie quotidienne du site. C'est le cas de Julien et Marie, qui ont tous les deux organisé leur vie autour du bouddhisme, allant jusqu'à venir habiter sur place et choisir une activité professionnelle ponctuelle leur laissant le temps de s'investir dans leur spiritualité. *«Je ne travaille que deux trois demi-journées par semaine comme aide à domicile auprès des personnes âgées»*, précise Marie. De son côté, Jean-Guy de Saint Périer est consultant innovation chez Airbus un jour par mois seulement. Il reçoit également les offrandes dans le cadre de ses tournées d'enseignement bouddhique. *«Cela suffit à me donner ce dont j'ai besoin pour vivre, donc je ne cherche pas à développer mon activité de consultant.»* Julien effectue des travaux de maintenance en électricité et en plomberie chez des particuliers, à raison d'une journée par semaine. Il est tombé dans la marmite du bouddhisme quand il était petit. *«Ma mère venait là pour suivre des stages, je l'accompagnais, mais à l'adolescence j'étais dans le rejet. Vers 15 ou 16 ans, j'ai commencé à écouter ce qui était dit, et cela m'a paru extrêmement pertinent.»*

gérard-truffandier

Stagiaires, bénévoles réguliers et membres de la communauté fortement impliqués, tous cherchent à toucher du doigt ce que lama Jean-Guy nomme le «bonheur durable», ou, en langage bouddhiste, «l'éveil». La recette : vivre l'instant présent, ne pas trop projeter ni attentes et ni espoir chimérique sur l'avenir, puiser les ressources du bien-être en soi et ne pas l'attendre de l'extérieur. *«Bouddha jusque-là, il enfonce des portes ouvertes»*, tacle Jean Guy de Saint Périer avec bonhommie. Simpliste, le vieux sage ? Pas sûr. Les petites satisfactions parasites du quotidien ont la peau dure… même quand on est un lama. *«Lorsque mon maître spirituel donne un enseignement*, confie l'enseignant à l'assemblée, *nous sommes tous là, à espérer qu'il va nous regarder, dans un besoin de reconnaissance. Mais le maître spirituel est là pour nous aider à nous affranchir de tout cela. Résultat : généralement il ne regarde pas grand monde !»* Dans un ultime aveu, ironie du sort, il concède. *«Je ne peux pas m'empêcher d'attendre impatiemment… l'éveil !»* ■

Le stupa des bons souhaits.

L'émergence d'une communauté bouddhiste laïque

Pour certains, Dhagpo Kagyu Ling n'est qu'une simple étape pour approfondir la philosophie bouddhique avant d'intégrer le centre de retraite en Auvergne. Cependant, la durée de cette mise en condition a été allongée. «On s'est rendu compte qu'il fallait une meilleure préparation à la retraite. En effet, la culture occidentale judéo-chrétienne implique une compréhension des choses en décalage avec les fondements de la philosophie bouddhique.»

Lorsque les maîtres tibétains sont arrivés en France, ils ont fait traduire les textes. Ces traductions comportaient des imprécisions, car certains termes n'ont pas d'équivalents en français. «Par exemple, *nying-dje* signifie littéralement cœur-seigneur et définit la plus grande qualité de l'esprit. Les maîtres tibétains nous ont dit : *nying-dje*, c'est ce qui permet d'être sensible, de se sentir proche de la souffrance des autres et qui donne envie de les en sortir. On a traduit cette notion capitale par *compassion*, qui signifie *souffrir avec*. Cela n'a rien à voir : si vous souffrez avec quelqu'un qui souffre, vous ne pouvez pas l'aider ! *Nying-dje*, c'est une connaissance : en sachant que l'autre souffre pour rien, parce qu'il croit en une illusion, on a envie de le sortir de là.

Il a fallu quelques décennies pour que Jigmé Rinpoché décèle ces incompréhensions lorsque les premières générations de retraites sont sorties et qu'il les analyse au regard de sa propre compréhension de la culture française. Puis il a fait en sorte que les enseignements soient renforcés et que de nouveaux traducteurs soient formés. Les aspirants moines restent pendant plusieurs années au centre avant de partir en Auvergne. L'objectif étant que l'enseignement bouddhiste soit correctement transmis et compris, indépendamment de la présence de maîtres tibétains. «Il faudra sûrement des siècles», souligne Jean-Guy de Saint Périer. Pour consolider peu à peu cette communauté laïque, la petite équipe réfléchit à une charte du vivre ensemble. Quant à la journée type de la vingtaine de personnes impliquées quotidiennement, elle est rythmée par différents temps de vie en commun. À 8h30, ils se rejoignent pour étudier ensemble, méditer ou échanger sur des sujets de philosophie bouddhique. «Pendant les temps d'étude, chacun va préparer quelques pages d'un texte, et explique ce qu'il a compris ou non sur ce passage. Si certains points restent incompris, la question est remontée à l'enseignant.» Tous les bénévoles, même ceux qui viennent quelques jours ou quelques heures par semaine, peuvent assister à ce rendez-vous matinal, à condition de s'engager à y assister régulièrement. Chacun vaque ensuite à ses occupations : préparation des lits, accueil des stagiaires, maintenance du site… le fonctionnement du centre repose sur l'activité des bénévoles. L'équipe se rejoint vers 18 h pour un temps d'étude du tibétain ou de pratique du chi gong avant le repas de 19 h.

Je suis bien avec tout le monde

Comment appréhende-t-on la vie collective lorsque l'on en fait l'expérience à 90 ans passés ? Témoignages à l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Ehpad) de Bellevue à Lussac-les-Châteaux.

Par **Héloïse Morel** Photo **Eva Avril**

Arrivée à l'établissement de Bellevue à Lussac-les-Châteaux, positionné sur les hauteurs, entouré d'un parc arboré, je m'apprête à rencontrer une communauté particulière. Les personnes qui vivent ici n'ont pas choisi d'être ensemble, elles le sont car elles sont âgées et dépendantes. Soixante-sept lits sont disponibles et les résidents ont en moyenne 92 ans avec un écart allant de 74 ans à 104 ans. Comment se déroule la vie sociale lorsque l'on est en quelque sorte contraint à la vie collective ? Rencontre avec cinq résidents, principalement des femmes, les statistiques se vérifiant *in situ* ! Anne-Marie, 84 ans, Paulette, 91 ans, Émilienne, 91 ans, Lucienne, 104 ans et Gerardus, 86 ans. Pour Anne-Marie, aujourd'hui en fauteuil roulant, cela va faire un an qu'elle vit à Bellevue. *«Mes enfants voulaient que je reste à la maison mais j'ai demandé à venir ici. Cela fait vingt ans que je vivais seule. Ma fille me disait "Tu verras, il n'y a que des vieux !" mais moi aussi je suis vieille !»* Pour cette aide-soignante à la retraite, les règles et les horaires liés à la vie collective ne sont pas un problème. Quant à la vie sociale, malgré son handicap lié à ses récentes opérations à la jambe droite, Anne-Marie apprécie de voir du monde, de pouvoir participer à des activités mais surtout que l'on s'occupe d'elle, même si cela reste parfois difficile de demander. *«J'ai toujours tout fait toute seule, ce n'est pas évident de demander. Même pour jouer !»*

«Je suis ici depuis deux ans environ, à cause d'une maladie sournoise !», déclare Paulette, bien installée dans son fauteuil. Gérante d'une exploitation agricole désormais entre les mains de ses enfants et petits-enfants, elle livre de grands sourires. *«Tout le monde est agréable et on mange bien ! Et avec le parc, on se promène et on rencontre toujours du monde. Il y a aussi le moment du goûter à 16h, les enfants qui passent et parfois les jeux. Hier, je me suis retrouvée à jouer au loto, ce n'était pas prévu.»* Pour elle, cette vie ensemble n'est pas un problème, même si le repas du soir arrive un peu tôt à son goût, elle s'adapte et en profite pour livrer son ressenti concernant les personnes âgées souffrant de troubles cognitifs : *«Il y a des gens spéciaux quand même.»* Quant aux amies, Paulette en a quelques-unes avec qui elle joue et conclut notre entrevue ainsi : *«On est bien obligé et puis c'est mon tempérament !»*

SE FAIRE AUX CARACTÈRES

Émilienne est directe et répond dans un premier temps comme s'il s'agissait d'un questionnaire de satisfaction : *«Je suis contente d'être ici, c'est accueillant, sympathique, on fait attention à vous et je me sens en sécurité. Aussi, la nourriture est très bien ! Ma maison à Lussac était souvent inondée et j'étais seule. Ce sont mes enfants qui m'ont conseillé de venir ici.»* Sans regret donc, surtout pour le sentiment de sécurité après la peur des inondations et après avoir vécu vingt ans seule, après le décès de son mari. Le contact fait du bien, pour autant Émilienne préfère dîner au lit chaque soir plutôt que de rejoindre les convives attablés dans la salle à manger. *«Je ne marche pas, c'est trop compliqué pour moi.»* De la même manière, elle apprécie la compagnie des autres, tout en préférant ne pas aller aux ateliers ou jouer, de peur de rater une visite de ses enfants. *«Cela me faisait trop mal de penser que je ne pourrais pas les voir s'ils passent sans prévenir.»* Le paradoxe est constant, chacune des rencontres et des discussions en est marquée. Chacun trouve sym-

La photographe Eva Avril a débuté depuis environ un an une série de photographies où elle met en scène sa grand-mère, Édith, 97 ans, qui vit encore chez elle. Qu'il s'agisse de la faire poser ou de figer les objets de la maison, elle raconte sa grand-mère, son histoire et la vieillesse.

pathique de ne plus être seul et pourtant aucun ne m'a exprimé l'expérience d'une amitié forte. Anaëlle Faure, psychologue à la résidence, livre quelques clés d'explications. *«C'est difficile pour eux de voir le regard de l'autre et ce qu'il renvoie, physiquement et mentalement. Certains résidents m'expriment clairement cette peur de l'autre et de se voir comme lui. Pour autant, ils se surveillent entre eux !»* Pour Laurence Dubin, directrice de l'établissement, le lien est plus fort avec les professionnels auprès desquels les résidents se livrent davantage. *«Ils ressentent beaucoup de bienveillance de la part du personnel qui est très disponible et à l'écoute. Les enjeux ne sont pas les mêmes qu'avec leurs pairs. Puis lier des amitiés, c'est dans l'idée de projet, or ils ne sont pas dans cette démarche.»* Pour autant, de nouveaux résidents arrivent, âgés de 75 ans environ, ces derniers sont en demande de liens à l'intérieur et à l'extérieur et peuvent apporter une autre dynamique à l'établissement.

«C'EST LA VIE QUI VEUT ÇA»

La solitude est pesante, raconte Gerardus, résident depuis trois mois. Lui ne fait pas de cadeaux à la structure, *«ici, on paye très cher pour être emmerdé !»* Il ne tarit pas d'éloges, *«on s'emmerde, c'est comme une prison ! C'est difficile, surtout pour quelqu'un comme moi qui a besoin d'espace.»* Exploitant agricole de Lussac, Gerardus est connu dans le pays, il fait partie de ceux qui reçoivent le plus de visites, qu'il s'agisse de ses enfants ou d'amis et connaissances. Il est également le seul à avoir une voiture, ce qui lui permet de retourner chez lui. Le paradoxe est là, il dénigre la solitude mais aimerait retourner vivre chez lui. *«J'ai une grande maison, beaucoup de meubles, j'ai travaillé tout ma vie pour avoir quelque chose.»*

Cette maison lui manque, pour autant, il s'est approprié sa chambre, cadres, frigo, bouilloire, gâteaux… Ce Hollandais d'origine, à l'accent mêlé au patois de Lussac, a le sens de l'accueil. *«On n'a plus de discussions alors on devient curieux. Enfin, ce n'est pas que tu deviens curieux mais c'est que tu aimes savoir !» «Je suis assez obéissante pour mes 104 ans»*, me lance Lucienne, doyenne de l'établissement. Bavarde, elle ne tarit pas et on lui donnerait dix ans de moins. Aveugle, elle me presse la main, le genou, *«je ne vous vois pas mais je sais que vous êtes grande et je devine votre silhouette»*. Depuis 1992, Lucienne a fait le choix de quitter sa maison poitevine, située faubourg du Pont-Neuf à Poitiers, elle a d'abord été dans un foyer logement et ensuite à Bellevue, pour se rapprocher de son neveu qui s'occupe d'elle. Elle se force chaque jour à descendre prendre son repas, à écouter la radio afin de se tenir informée des nouvelles. *«À table, je suis bien avec tout le monde mais la plupart ne disent pas un mot ! À part pour demander du pain… Ils n'ont plus rien à dire de leur vie.»* Tout l'inverse de Lucienne qui me raconte en partie sa longue vie, heureuse : son travail aux PTT, les voyages, son mari, sa bande de copines, son quartier avec la coiffeuse, la patronne de restaurant… Je me lance : *«Pourquoi il semble difficile de créer des amitiés ici ?»* Elle me répond qu'en maison de retraite, c'est différent du foyer, *«j'avais des amis là-bas, puis ma voiture, je pouvais partir un mois dans les Pyrénées par exemple, les gens me rendaient visite. Ici, ce n'est pas la même chose, la vie est finie donc on attend.»* ■

Communautés émotionnelles

Gênes, juillet 2001. Des centaines de milliers de personnes se rassemblent à l'occasion du sommet du G8 en rêvant qu'un «autre monde est possible».

Ce «contre-sommet social», critique de l'ordre libéral globalisé, fera date dans l'imaginaire du mouvement «altermondialiste».

Par **Julien Bernard** Photo **Benjamin Caillaud**

Qu'est-ce qui fait exister les groupes sociaux ? En quoi un groupe social est bien un groupe et non pas une somme d'individus ? Qu'est-ce qui nous pousse à être avec d'autres «je», à interagir et coopérer, à identifier plus ou moins ces autres comme des alter ego, à constituer l'idée d'un «nous» ?

Cette question fondamentale des sciences sociales – celle du lien social – a reçu plusieurs types de réponses. Une réponse culturelle : le partage d'habitudes, de codes sociaux, de traditions, d'idées et de goûts communs permettraient de se comprendre et de coexister plus facilement. Une réponse statutaire : nous n'avons pas vraiment le choix, la famille ou le collectif de travail, par exemple, s'imposent à nous au point qu'il est souvent coûteux de s'en détacher. La réponse du contrat social : au fond, nous préférerions la sécurité qu'apporte le groupe à l'insécurité de notre liberté individuelle. La réponse utilitariste et combative : si l'on pense avoir des intérêts communs, et que l'on perçoit le collectif comme ressource, alors le resserrement des liens permet de faire face à d'autres groupes, identifiés comme rivaux, dans la lutte pour imposer une vision du bien, du vrai ou du juste – c'est la classe sociale «pour soi» selon Marx, le syndicat, l'association militante, ou les class actions de consommateurs.

DU PARTAGE DES SENTIMENTS. Il y aurait d'autres types de réponse. Mais l'une d'entre elles méritent, selon nous, un examen précis : celle qui met l'accent sur la dimension affective des comportements sociaux. Cette dimension est parfois difficile à cerner, car les émotions et sentiments sont fluctuants et peuvent être perçus comme irrationnels.

Il serait cependant vain de rejeter les ressorts affectifs de l'analyse sociale. Ils s'imbriquent en réalité dans les conduites en apparence plus rationnelles ou coutumières. La défense de son intérêt, par exemple, repose sur la peur de perdre quelque chose, ou sur l'imagination du plaisir d'obtenir un avantage… Le respect des traditions, quant à lui, n'est pas seulement un comportement rituel qu'on exécute en ignorant les raisons ancestrales qui les ont mises en place, il repose aussi sur la peur de la sanction sociale, à commencer par celle de déplaire à ses proches.

(Le grand sociologue Durkheim avait mis en évidence que l'absence d'expression des «bons» sentiments, c'est-à-dire ceux qui sont valorisés par le groupe, était perçue comme une offense, parce qu'elle signifie en somme : je ne partage pas les idées et sentiments qui sous-tendent vos comportements.)

ÉNERGIE ÉMOTIONNELLE. Les sentiments communs fondent les groupes sociaux. C'est par leur partage que se crée une solidarité «mécanique», fondée davantage sur le plan moral que sur celui de l'utilité. L'énergie émotionnelle qui se dégage des «bons moments» passés en commun cimente les groupes (les épreuves déplaisantes aussi, quand elles ne créent pas de dissensions). Mêmes joies et peines touchent les «tribus» des fans de vedettes, des supporters de football, des militants politiques ou des membres d'un groupe religieux. Sous l'influence ou non de leaders charismatiques, de manière plus ou moins forte selon les cas, vivent et meurent des communautés émotionnelles, qui structurent l'espace social.

À LA CONCURRENCE. Les émotions permettent de comprendre comment les sociétés sont structurées, mais aussi comment elles évoluent dans des dynamiques d'alliances et d'oppositions. Car les sentiments sont aussi ce qui nous divise. Les relations inter-groupes – les rapports sociaux – sont souvent marquées par une empreinte émotionnelle négative : mépris, méfiance, peur et haine parfois. Nos préjugés, fortement empreints d'affects, nous poussent souvent à ce que le sociologue Robert Merton a appelé des «transmutations morales», c'est-à-dire la tendance à voir dans les qualités des autres des supposés vices cachés. Plus simplement, l'opposition «nous» - «eux» peut reposer sur des visions du monde différentes, érigeant le constat de différences ou de désaccords en jugements moraux. Une véritable concurrence des sentiments. Qui évolue néanmoins en équilibre précaire, du fait de la relative labilité des attachements et des identifications. Car on s'arrange bien avec les frontières sociales. Robert Merton faisait remarquer que lorsque l'athlète noir américain Joe Frazier remporta la médaille d'or aux Jeux olympiques de Berlin en 1936, il fut considéré comme faisant partie de facto de la communauté nationale américaine triomphant de l'autre nazi, alors même que la société américaine de l'époque, fortement ségréguée, excluait par bien des aspects les noirs de la communauté des citoyens. Où s'arrêtent les communautés ? Question de focale et de circonstances…

Julien Bernard a publié chez Métailié *Croquemort. Une anthropologie des émotions*, 2009, et *La concurrence des sentiments*, 2017.

Décolonisation

Une exploration des colonies de vacances abandonnées de l'île d'Oléron. Quand la nature elle-même efface la promesse de «nature pour tous» faite par les hommes.

Photo **Benjamin Caillaud**

Depuis vingt ans, des colonies de vacances ferment dans l'île d'Oléron, concurrencées par des propositions d'hébergement et de loisirs plus conformes à la promotion de l'individualisme de masse.

Leurs sites sont abandonnés par les propriétaires tandis que les projets de reprise sont estimés peu viables ou trop contraignants. Quand ils sont outragés et pillés, ces lieux exposent aux regards pressés une esthétique de «déjà vu» de bâtiment public inoccupé : émail brisée et mur tagué. Une manière de faire venir une certaine culture de la ville une dernière fois jusqu'au bord de la mer. Pourtant, ce ne sont pas les hommes qui se chargent le mieux d'effacer toute trace de décennies de vie en collectivité mais la nature. Hier encore promise comme «pour tous» aux colons, la nature vient désormais digérer les vestiges des projets sociaux voulus par les municipalités, ministères, mutuelles ou associations.

La nature rattrape, ceinture, envahit, submerge et absorbe les dortoirs, restaurants, sanitaires et gymnases. Explorés dans un silence sépulcral, les volumes immenses des bâtiments et les multiples esplanades et placettes, permettent alors de mesurer l'ampleur des ambitions (dé)passées des séjours balnéaires partagés en collectivité.

Les anciennes colonies de La Giboire, près de Saint-Pierre-d'Oléron, et de Domino subissent autant les appétits contrariés des investisseurs que les outrages des squatteurs.

Près de la plage de Matha et du port de La Cotinière, la colonie des Tricoles, avec sa variété de bâtiments et d'infrastructures collectives dispersés sur 5 hectares, prend la forme d'une ancienne cité utopique oubliée.

Les vacances en colonie

En 1876, un pasteur suisse envoie des enfants à la montagne «afin de leur faire retrouver la santé du corps, et partant, celle de l'intelligence». Il invente les colonies de vacances.

Par **André Rauch**

À quoi bon des vacances ? L'histoire des vacances révèle un changement dans nos manières de penser : un enfant à l'école ou au lycée, sans activité de production et de ce fait ne «travaillant» pas, a-t-il besoin de repos ? Un ensemble d'arguments et de doctrines, fondés sur l'équivalence des vacances et de l'oisiveté a très longtemps justifié cette remarque de Bally (1816), extraite du *Guide des écoles élémentaires* : *«Donner des vacances à la fin de l'année est un abus révoltant.»* Sous la IIIe République les congés scolaires introduisant une pause dans le programme de l'année, leurs périodes ne doivent plus se disperser au gré des fêtes chrétiennes qui émaillent le calendrier. Les grandes vacances de l'été s'allongent. L'arrêté du 8 juin 1891 les prolonge du 1er août au 1er octobre. L'arrêté du 20 juillet 1912 confirme la concentration des vacances vers l'été : la rentrée se fait toujours le 1er octobre mais les vacances débutent les 13, 14 ou 15 juillet. Pour les enfants de la noblesse ou de la bourgeoisie urbaine, les vacances entrent dans le contexte d'une culture : la famille intègre les loisirs dans sa mission éducative. En revanche, pour les fils et les filles de paysans, d'ouvriers, de petits employés ou de commerçants, l'avènement des vacances relève d'une autre histoire.

André Rauch est un intellectuel atypique («L'histoire au corps à corps», entretien, *L'Actualité* n° 120). Il a travaillé sur le corps en éducation physique et l'hygiène du corps, l'histoire de la masculinité, l'amour contrarié, les vacances et le loisir.

Parmi ses nombreux ouvrages, citons *Vacances et pratiques corporelles. La naissance des morales du dépaysement*, PUF, 1988, *Vacances en France de 1830 à nos jours*, Hachette-Pluriel, 2001, *Paresse. Histoire d'un péché capital*, A. Colin, 2013.

Pour ces familles, en l'absence de garderie, les congés scolaires livrent les plus démunis à un environnement urbain inhospitalier. D'où le ton militant des rapports sur les œuvres des colonies de vacances : auparavant *«lorsque les lycées fermaient leurs portes, les familles partaient pour la campagne ou les bains de mer ; mais les enfants de la classe ouvrière qui fréquentaient les écoles communales, restaient désoeuvrés dans la grande ville et s'ébattaient sur les trottoirs brûlants auprès des ruisseaux de la rue»* [*Œuvre des trois semaines. Rapport pour l'année 1909*]. Dans un contexte de scolarisation générale, la colonie de vacances va découvrir une mission nouvelle.

LA MISSION DES ŒUVRES DE VACANCES

La première est entreprise en France par le Pasteur Lorriaux et son épouse qui fondent en 1881 à Levallois-Perret l'Œuvre des trois semaines : avec pour but *«de procurer un séjour de vacances de trois semaines au moins, à la campagne ou au bord de la mer, dans les immeubles aménagés à cet effet ou chez des particuliers»*. Dans cette mission d'hygiène et d'assistance, les colonies de vacances françaises vont invariablement se réclamer de l'œuvre d'un pasteur de Zurich, Wilhelm Bion, qui, en 1876 envoya 68 enfants de Zurich à la montagne pendant l'été, «afin de leur faire retrouver la santé du corps, et partant, celle de l'intelligence».
L'Œuvre des trois semaines pratique d'abord le placement familial à la campagne, sous le contrôle de pasteurs ou de personnes de confiance. En 1891, elle édifie une maison à Montjavoult dans l'Oise, la Clé des champs, pour les jeunes filles et, en 1896, une autre pour les garçons, la Sapinière. Lorsqu'un sanatorium est à vendre à Ver-sur-Mer, dans le Calvados, l'Œuvre l'acquiert et

Félix Braun / Fonds Caillaud

inaugure, le 20 juin 1894, la Brise de mer, etc. Ces missions de bienfaisance affichent la volonté de prendre en charge la santé des plus démunis pour leur enseigner le savoir-vivre. Sur les mêmes convictions, Mme de Pressensé, femme de pasteur, fonde en 1882 avec Louis d'Eichthal et Frank Puaux L'Œuvre de la chaussée du Maine qui introduit dans la communauté protestante les écoles du jeudi et du dimanche. L'Œuvre est reconnue d'utilité publique en 1890. En 1897, elle s'installe à Châtillon-sur-Loire et à Nogent-sur-Vernisson (Loiret) ; en 1898 à Onival-sur-Mer est créée la Maison bleue, transférée à Coutainville-Plage dans la Manche en 1901.
Les exemples dans les œuvres protestantes sont nombreux. Le pasteur Comte à Saint-Étienne crée en 1893 l'Œuvre des enfants à la montagne qui *«place»* les enfants chez des paysans des Cévennes. À Lyon, l'Œuvre protestante fondée en 1893 et que dirige le pasteur Puyroche envoie des enfants sur les hauts plateaux du Mezenc. Une première *«colonie scolaire»* est ouverte dans la Haute-Marne en août 1883 par Edmond Cottinet, philanthrope protestant, écrivain, administrateur de la caisse des écoles du IXe arrondissement de Paris. Il s'agit moins de voyager à l'aventure que de prévenir la maladie en renouant avec la nature : *«Nous désirons, proclame-t-il, enlever des écoliers étiolés au méphitisme ambiant de la grande ville, au confinement, à l'oisiveté, à l'ennui qui sévissent sur eux.»* Plus que l'aventure du départ et de l'éloignement figure ici le recours à des sentiments étroitement associés à la santé.

RIVAGES DE LA MANCHE ET DE L'ATLANTIQUE

Le mouvement comprend aussi une gravitation d'œuvres et d'associations. L'Œuvre des saines vacances, fondée à Paris le 17 juillet 1899 par M. de Lassuchette, accueille les garçons de 16 à 18 ans des patronages catholiques de Paris au chalet de Saint-Laurent-sur-Mer, près de Vierville-sur-Mer dans le Calvados ; les Œuvres de Saint-Vincent-de-Paul, les Œuvres israélites des séjours à la campagne, les Bonnes Vacances, le Nid des bois, l'Œuvre Grancher font partie de cette mouvance caritative qui pousse à prévenir le mal et à conjurer le malheur. D'autres sont portées par la réputation qu'elles se créent : le Hameau des écureuils à Capbreton, réputé pour ses hébergements disséminés dans une forêt de pins, la Colonie de vacances du petit séminaire de Poitiers à Brétignolles en Vendée doit son succès à la plage en bordure de l'océan, etc. Beaucoup doivent leur succès au renom de leur fondateur. À l'initiative du docteur Delvaille, médecin et philanthrope, la colonie bayonnaise, désignée *«colonie sanitaire»*, lors de sa fondation, est dirigée par un instituteur, dénommé Majesté, familier des conceptions d'Edmond Collinet ; il met d'emblée l'accent sur les effets bénéfiques du grand air. À Bordeaux, la première colonie est fondée par la Société de patronage du groupe scolaire d'Arlac et Solférino, sous l'impulsion de Davenne, instituteur.

LA DOCTRINE DES COLONIES

L'œuvre de vacances échange la santé contre le savoir-vivre : pour s'adresser à la conscience du pauvre, elle lui délivre cette part de bien-être nécessaire pour le rendre attentif à l'organisation humanitaire qui dispense une manne de bienfaits. On part du principe que les préliminaires de la vie bonne prédisposent à recevoir un message éducatif. Profiter d'une relation bienveillante et grâce à la satisfaction des besoins, créer des foyers de vie où la morale sera logée : *«Ni la confiance, ni la sympathie ne se décrètent ; elles s'insinuent doucement dans le cœur des enfants par toute*

une manière d'être, de parler, d'agir, de regarder.» [*Revue catholique d'éducation morale et sociale*, 1911] En s'occupant de la fraternité pour en faire la qualité morale de l'existence civique, la colonie rétablit ainsi les principes de la justice.

Ici, le rythme d'une journée importe autant que les occupations qui l'agrémentent : accueillis dans un foyer, nourris à heures régulières, occupés par un emploi du temps, les colons tirent un plein profit de ces semaines remplies par l'alternance des repas et des jeux, petits plaisirs quotidiens que complète un repos mesuré et surveillé : *«Le bien résultant de cette villégiature de trois semaines est surprenant : l'appétit revient comme par enchantement, les membres et les joues se remplissent, les toux opiniâtres disparaissent. Les enfants augmentent en moyenne de 1 kg et demi à 2 kg ; quelques uns gagnent jusqu'à 4 kg ; mais ce qui ne peut se peser, c'est la somme de joie amassée.»* [Eugène Plantet, «Les colonies de vacances pour les enfants chétifs et pauvres», *La Réforme sociale*, 1905] Soins du corps et codification des comportements se conjuguent.

Camps et colonies ne sont pas seulement appelés à restaurer la santé d'enfants que menacent la pauvreté, la famille ou la ville. Ils visent à discipliner le corps, en initiant les colons à des passions saines, en développant leur désir de se confier et de communiquer leurs joies et leurs peines : le directeur et les responsables de la colonie maîtrisent les activités qui remplissent le temps des vacances tout autant que la psychologie des jeunes qui s'y rendent : *«Quand ils rentrent après une vaste excursion qui leur a demandé beaucoup de peine et surexcité l'imagination par la multiplicité de ses surprises, les enfants, subitement conquis, se dépouillent de leur réserve, s'ouvrent davantage avec les directeurs, et se plient facilement à l'observation du règlement.»* [*Revue catholique d'éducation morale et sociale*, 1911] On aura compris qu'à la charnière du XIXe et du XXe siècle, le concept de vacances, si divers fût-il dans ses applications, peut devenir l'art de remplir un temps soustrait à la quotidienneté sociale.

CAMPS ET COLONIES DE VACANCES DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Après la Grande Guerre, camps et colonies se multiplient. La fréquentation change : en 1937, les comptes-rendus de la Chaussée du Maine laissent deviner l'évolution : *«À l'origine, notre Œuvre ne faisait partir que des enfants de familles ouvrières ou indigentes ; maintenant les enfants d'employés, d'artisans, de chômeurs et de personnes de situation modeste sont nombreux dans nos colonies, et nous sommes heureux de pouvoir les aider.»* La nature des organismes se différencie : dans les années 1930 se développent des colonies professionnelles, puis des organisations parascolaires. Elles n'accueillent pas d'enfants nécessiteux, puisque par principe les pères ont un emploi ; les caisses de compensation et les assurances sociales viennent en appoint des salaires insuffisants. Les effectifs s'accroissent, surtout dans les banlieues et les quartiers ouvriers : en 1936, 5000 colonies regroupent plus de 100000 enfants, venus pour la plupart des villes et des milieux populaires. Les formes caritatives des colonies d'avant-guerre se heurtent à la pénurie des bénévoles qui transparaît dans les comptes-rendus annuels : *«Nous avons eu l'immense privilège pendant bien des années, au début de notre œuvre, de trouver des collaborateurs qui ont adopté Les-Trois-Semaines comme leur Œuvre et ne lui ont marchandé ni leur temps, ni leurs forces, toujours prêts à aider dans tous les domaines, donnant leur cœur tout entier à la tâche.»* Le moment est venu pour l'État de s'engager à prendre en charge la démocratisation des loisirs en agissant sur les moyens accordés aux individus et aux groupes : subventions aux associations, formation des responsables, directeurs, intendants, moniteurs, infirmières, etc. Sous le gouvernement de Léon Blum, avec le soutien de Léo Lagrange et les efforts d'Henri Sellier, ministre de la Santé, avec le concours de Suzanne Lacore, une première législation sur les oeuvres de vacances paraît en mai 1937. Caisses d'associations familiales, municipalités, ministères, mutuelles, associations à but non lucratif sont habilités à organiser colonies et camps de vacances sous le contrôle des pouvoirs publics ou de leur délégation d'autorité. Parmi ces organismes figure la Ligue française de l'Enseignement, fondée en 1866 par Jean Macé, et qui crée officiellement le 14 décembre 1935 l'Ufoval (Union française des œuvres de

Félix Braun / Fonds Caillaud

vacances laïques) : un *«organisme intérieur destiné à organiser nationalement les colonies de vacances, à les fédérer, à étudier les questions qui s'y rapportent»*, placé sous la présidence de Mlle Géraud. Dès 1938, les Centres d'entraînement aux méthodes actives (Cemea) récemment créés forment des cadres (moniteurs, directeurs, économes) et publient revues et brochures en vue de développer le caractère éducatif des organisations de vacances. Ils jouent un rôle d'avant-garde dans le développement des pédagogies actives. L'idée directrice du mouvement est de prolonger l'action de l'école dans le domaine du loisir. Bientôt les colonies ou centres de vacances se distinguent selon l'âge des enfants que ces organismes accueillent : colonies maternelles (homes d'enfants), colonies ou centres de vacances proprement dits (6-12 ans) et centres d'adolescents (13-18 ans). Des règles de qualification plus strictes sont progressivement exigées de leurs personnels ; le diplôme d'État de directeur de colonies de vacances et celui de moniteur, créés en 1937. On fixe un nombre d'enfants par moniteur. L'âge des moniteurs, avant tout celui du directeur, est défini avec plus de rigueur. Par crainte des accidents, les précautions se multiplient, les baignades, notamment, sont réglementées.

Le directoire de Lille publie en 1926 une petite brochure avec les recommandations suivantes : *«Pour les bains, demander l'autorisation des parents. Avoir soin de ne pas manger juste avant. On*

Félix Braun / Fonds Caillaud

Félix Braun / Fonds Caillaud

MALAKOFF PRÈS DE ROYAN
En 1922, le photographe Félix Braun produit une collection de cartes postales promotionnelles de l'Enfant au grand air, une association philanthropique parisienne créée en 1914. Avec pour mission «la régénération de l'enfance par la vie en plein air et l'éducation physique», l'organisation ouvre une colonie permanente sur le site de Malakoff, près de Royan, après le premier conflit mondial et jusqu'en 1940. L'ancienne colonie sanitaire est aujourd'hui l'hôpital de Royan, à Vaux-sur-Mer. *B. C.*

ne doit pas se bousculer dans l'eau, ni s'attraper, ce qui est dangereux.» Le principe du jeûne de trois heures ou plus avant baignade donne à celle-ci un caractère rituel ; l'interdiction de se bousculer introduit le protocole de la cérémonie tout autant qu'il extrait le bain des jeux ordinaires. La baignade est courte, une dizaine de minutes, moins le plus souvent, après quoi les enfants s'essuient avec soin, surtout les oreilles et les pieds ; une fois rhabillés, ils marchent ou courent ; c'est le moment où le goûter est le meilleur : la baignade justifie les grosses tartines du *«quatre heures»*.

La promenade perd sa valeur hygiénique pour devenir un temps de vie collective : la marche en chantant, le défilé en rangs ordonnés pour traverser les villages, la visite commentée des sites historiques, la durée de la marche plus proche de la randonnée ou de l'ascension que d'une simple activité hygiénique. Le pique-nique à l'heure de midi fait culminer le contact avec la nature et les relations entre enfants et surveillants ou moniteurs. Pendant la sieste ou le soir avant coucher, on lit *Mon p'tit Trott* (1898) de l'Alsacien André Lichtenberger, *Sans famille* (1878) d'Hector Malo, *Tartarin dans les Alpes* (1885) d'Alphonse Daudet. L'éducation civique et morale restent de mise. Devant un feu de camp, les colonies laïques fêtent le 14 juillet, les catholiques le 15 août. La colonie compte aussi ses punitions : sanctions morales, comme le blâme privé ou public, dans le bureau du directeur ou affectueux comme *«la coulpe de l'oreiller»*, le soir au dortoir, tous feux éteints.

La nouveauté ne tient pas pour l'essentiel à l'introduction de ces loisirs, dont certains demeurent finalement bien traditionnels. Elle tient au choix de lieux plus attrayants, intégrant des apprentissages sportifs. C'est le cas des colonies qui se déroulent, par exemple, au Centre d'éducation nautique de Bouaffles ou de celles qui organisent des activités de plein air. Petit à petit, la colonie est attirée par ces apprentissages. Ils se font en ateliers, initient au volley et à d'autres jeux de ballons, à la voile ou au canoë-kayak, aux échasses, mais enseignent aussi la fabrication de cerfs-volants, le modelage, la poterie, la confection d'objets en plâtre, les danses ou le théâtre. Le dernier jour, lorsque toute la colo se retrouve pour la fête, ces savoir-faire remplissent le programme de l'après-midi et de la soirée, comme autant de rites d'une cérémonie mémorable. ■

En 1913, l'île d'Oléron est le terrain d'une expérience éducative dans la nature. Un programme associant exercices physiques, prières et veillées étoilées doit renforcer les valeurs morales, civiques et religieuses des jeunes garçons.

Par **Benjamin Caillaud**

Domino, modèle de camp en plein air

En 1913, le photographe et éditeur Fernand Braun publie des cartes postales montrant le *«camp de vacances des lycéens et étudiants protestants (chrétiens) de Domino»*, à la pointe nord-ouest de l'île d'Oléron. Cette diffusion est alors relayée par l'illustration de la plaquette souvenir et promotionnelle du campement. Cette mise en image d'une centaine de jeunes gens fait souvent croire aujourd'hui au début du camping en Oléron. Pourtant, l'objectif de cette réunion en plein air au cœur de l'été a peu à voir avec la simple occupation récréative de l'espace dunaire.

ALLÉGER LA CONTRAINTE SOCIALE

L'ambition de ce rassemblement est la formation intellectuelle, physique et spirituelle de jeunes élites urbaines chrétiennes grâce aux bienfaits du contact avec la nature. Ainsi, à la différence d'autres initiatives de camps de vacances à la même époque, le rassemblement de Domino n'est pas un but mais un moyen visant trois objectifs explicitement désignés par ses organisateurs : *«Vivre à la fois une vie physique saine et énergique, se former le caractère et s'élever l'âme*[1]*.»* L'initiative du camp s'inscrit dans un mouvement international d'origine anglo-saxonne touchant les milieux protestants. Des sections étudiantes issues des Unions chrétiennes de jeunes gens (UCJG) se développent tandis que le scoutisme est introduit en France. Alors qu'émerge un nouveau regard porté sur la jeunesse, entre enfance et âge adulte, le mouvement unioniste et la Fédération française des étudiants chrétiens (FFEC) s'interrogent sur la *«psychologie religieuse de l'adolescent»*. De modestes campements s'organisent alors dans le pays autour d'une poignée de participants, notamment aux Mathes, en Charente-Inférieure, entre 1908 et 1910. Délaissant des conditions d'accueil rudimentaires, le camp saintongeais quitte le continent et s'installe dans le village de Domino *«blotti contre les dunes recouvertes de pins avec ses minuscules maisons blanches et sa population de pêcheurs»*. Dès lors, le camp change d'envergure grâce à l'usage de tentes de toile chèrement acquises en Angleterre. Fondé à l'initiative directe de Charles Grauss, secrétaire général de la FFEC et secrétaire du comité national des UCJG, le rassemblement voit ses effectifs croître chaque année. Ils triplent entre 1911 et 1913 alors que 249 inscrits venus de France, d'Europe et d'au-delà des mers sont annoncés pour 1914. À Domino, les jeunes font *«l'expérience inoubliable d'une vie simple, saine et joyeuse, loin de la contrainte des lycées, loin de toutes les préoccupations de la vie ordinaire, en pleine nature, en pleine liberté»*. Cette situation s'exprime par la simplicité revendiquée des échanges entre les étudiants, et entre les jeunes et les adultes. Surtout, elle s'illustre par une certaine tolérance pour la tenue vestimentaire : *«Le costume du campeur est simple et pratique. Le seul arbitre des inélégances conduit la mode»* ; « *la suprême élégance, c'est le pyjama !»* Une image bien différente de la jeunesse républicaine et athlétique avec sa panoplie patriotique ou de la jeunesse scolaire en uniforme ou en blouse.

OLÉRON UTOPIE

La vie au camp semble s'organiser efficacement, sans contrainte et dans un ordre qui trouve sa propre logique. Si Domino est célèbre dans la France protestante, il l'est aussi dans tout le pays. Ainsi, d'abord, *«le camp de Domino est une école de vie pratique – ses hôtes, à tour de rôle, y manient la lourde hache à fendre le bois, aident à la cuisine, lavent la vaisselle, font le service de table»* sans oublier le balayage du camp et le nettoyage des tentes. Ensuite, le camp de Domino est *«une école d'entraînement physique – ses hôtes jouent au foot-ball avec une ardeur endiablée, organisent dans les dunes*

1. Toutes les citations en italiques sont extraites de trois brochures, publiées entre 1912 et 1914, faisant la promotion du camp et renouvelant chaque année son contenu.

Fernand Braun / fonds Caillaud

de mémorables rallye-papers, tirent vigoureusement la senne aux heures de pêche nocturne» sans que soit négligé le temps du bain de mer collectif en fin d'après-midi. Cependant, dans la permanence de ce *«gai chahut»*, c'est le silence qui règne au moment du culte donné en fin de matinée sur la dune qui marque le plus. Aussi, ce précieux moment *«inspire les causeries intimes des chauds après-midi et des soirs étoilés»* et, selon le témoignage des campeurs, *«on ne peut figurer l'impression profonde qui en reste»*. Après le culte et le déjeuner de midi et avant de se retrouver en fin de journée, *«chacun suivant son goût»* occupe librement son temps : promenade, sieste, lecture, causerie, correspondance, etc.

Si la dune est bien l'acteur majeur du camp, la nuit étoilée appuie son œuvre. Allongés en groupe sous la lune, *«on reprend les idées de la méditation du jour, on discute, on commente ; les cœurs s'ouvrent, les amitiés se scellent, les émotions, les enthousiasmes du matin se cristallisent, les résolutions mûrissent souvent en décisions capables d'orienter une vie»*. Allégement des codes sociaux, entraide, souci de l'harmonie du groupe, exercices physiques, relation puissante avec les éléments de la nature, autonomie, partage, solidarité et introspection : ce savant et subtil équilibre signe la réussite d'une singulière expérience éducative.

UNE ÎLE D'INNOVATIONS PÉDAGOGIQUES

Dune, forêt, plage et rochers restent le domaine épuré des campeurs. Aussi, malgré la proximité des tentes avec le village, le contact avec les autochtones n'est pas recherché. En effet, il s'agit de conserver un territoire qui s'imagine «sauvage» donc débarrassé de l'emprise de la société et de ses codes tandis que solidarité et intimité à l'intérieur du groupe – *«de la bande !»* –, restent privilégiées. Pourtant, les étudiants expriment leur sympathie pour les *«paysans de l'île qui sont tous [leurs] amis»*. Aussi, une journée de fête leur est ouverte dans l'amphithéâtre naturel formé par la dune où les campeurs disent des monologues, jouent des pièces de théâtre et divers instruments de musique, chantent ou proposent des démonstrations athlétiques. En 1913, la presse locale croit compter 600 participants tandis qu'elle reprend le mot «camping» pour qualifier l'enthousiasmante expérience de jeunesse en plein air. De l'aveu même de Charles Grauss, Domino doit être un modèle pour l'ensemble du mouvement de jeunesse protestant puisque c'est au bord de l'Atlantique que s'expérimente le mieux *«l'esprit du camp»*. Alors que le début du XXe siècle voit triompher en France et de manière très diffuse un modèle normatif d'école républicaine, le rassemblement de Domino porte une remise en cause des méthodes traditionnelles d'éducation. Vraisemblablement, cette initiative aura laissé une certaine empreinte sur la commune de Saint-Georges-d'Oléron dont le hameau de Domino dépend. En effet, c'est sur sa façade maritime que se crée en 1982 un lycée expérimental public. Le Centre expérimental pédagogique maritime en Oléron (Cepmo) sera «conçu originellement pour tester le croisement de l'enseignement général et technique et un mode de gestion d'établissement en dehors des normes administratives en vigueur». Il se revendique comme «un lieu d'expériences venant nourrir la réflexion de l'institution sur le système éducatif pouvant déboucher sur le transfert à une échelle plus grande de certaines de ses méthodes». Aujourd'hui encore, le Cepmo, désormais installé plus au sud de l'île, à Saint-Trojan-les-Bains, renouvelle cette mission. ■

Sous le soleil de Saint-Trojan

Dans les années 1900, la station balnéaire de Saint-Trojan doit son essor à l'économie des bains de mer et à la création d'un sanatorium. Pourtant, la nature du séjour est sensiblement différente que l'on soit villégiateur ou enfant malade.

Par **Benjamin Caillaud**

Entre 1904 et 1914, le photographe Fernand Braun publie de très nombreuses cartes postales montrant Saint-Trojan. Ce village du sud de l'île d'Oléron est alors en plein essor balnéaire. L'importance des vues produites pour les touristes à cette période fait parfois écran à l'évocation de la réalité sociale et économique locale. En effet, quand la population reste occupée par l'agriculture et la pêche, les plages de Saint-Trojan sont fréquentées chaque saison par seulement deux petits milliers de villégiateurs. À la veille de la Première Guerre mondiale, la commune est pourtant la seule station balnéaire organisée d'Oléron. La cité dispose des atouts naturels prisés par les étrangers mais aussi des infrastructures nécessaires pour les accueillir : petite plage sur mer calme et grande plage face à l'océan, forêt de pins, ensoleillement, ligne ferroviaire et liaison continentale, villas, hôtels, restaurants.

L'HÉLIOTHÉRAPIE

Le corps médical saisissant lui aussi les avantages de cette douceur climatique, l'Œuvre des hôpitaux marins pour enfants se laisse convaincre d'ouvrir un sanatorium en 1896. Son édification participe à dynamiser l'économie balnéaire par la construction d'un embarcadère qui, approvisionnant d'abord le chantier, offre ensuite une jonction régulière par bateau sans la contrainte des marées. Par ailleurs, cette jetée offre aux touristes un apprécié «point de vue» sur le pertuis. L'inauguration du centre par le président de la République fait profiter la future «Saint-Trojan-les-Bains» d'une opportune audience nationale bien que le chef de l'État ne prenne pas le temps de visiter le bourg. Devenant un sujet de cartes postales, l'activité du sanatorium participe aujourd'hui d'une certaine confusion dans la construction du souvenir de l'essor balnéaire à Saint-Trojan. Bien qu'elles concourent solidairement de l'entrée du village dans la modernité, l'économie des bains de mer et l'ambition thérapeutique ont chacune leur logique de développement. Jusqu'en 1940, le sanatorium va ainsi accueillir des enfants âgés de 4 à 14 ans souffrant de rachitisme, d'anémie et de diverses affections osseuses ou articulaires. Le traitement consiste en cure d'air et de mer, suralimentation et exposition au soleil. Le centre dispose de 200 lits tout en mobilisant une cinquantaine d'adultes. Les enfants sont choisis à Paris, l'Assistance publique et les services sociaux de différents ministères fournissant l'essentiel des malades. C'est également à la capitale que les infirmières sont engagées. Souvent sans formation, les jeunes recrues apprennent sur place puis consacrent tout leur temps à l'œuvre.

CORPS SOUFFRANTS, CORPS CONTRAINTS

L'établissement s'organise autour d'une douzaine de pavillons dont celui de la direction, des cuisines, de l'infirmerie, des bébés, des filles, des garçons et d'un bâtiment d'isolement. Chaque édifice reste isolé des autres, permettant ainsi au «bon air» pur et au soleil de circuler. Un verger, un jardin et des châteaux d'eau sont censés pourvoir aux besoins de la communauté. Sur les clichés Braun, le moment du bain de mer est généralement suggéré par la présence de touristes sur la plage ou par des têtes dépassant des flots. Pour photographier le bain de mer des jeunes malades juste en face du sanatorium, le cadrage est frontal. Fernand Braun

Fernand Braun / fonds Caillaud

Au moment du bain, le cordage sert à protéger les enfants et à délimiter l'espace réservé au sanatorium. Il marque aussi une séparation avec les autres usagers de la plage.

saisit alors la vigoureuse entrée dans les flots puis, en gros plan, les corps immergés. Ce cadrage inhabituel pour l'opérateur souligne l'enjeu thérapeutique de l'immersion. Au premier plan, le cordage rassure les plus jeunes et rappelle l'époque du bain à la corde des premiers touristes fréquentant les rivages européens. Quant aux adolescents, ils semblent à l'étroit dans cet espace protégé, réservé et, de fait, séparé du reste des baigneurs. En outre, à Saint-Trojan comme ailleurs sur les plages de France, certains villégiateurs ne se contentent plus d'être de simples baigneurs : ils nagent.

UN DÉCOR DE «CLOISONNEMENTS OUVERTS»

Une certaine culture du cloisonnement lié à l'impératif médical rythme la vie au sanatorium ; un séjour qui dure généralement plusieurs mois. Le site de l'établissement lui-même est ceinturé de dunes plantées de pins. Bien qu'hébergés en bord de mer, les enfants ont surtout «vue sur palissade» et, dans la cour, sable et cailloux sont des occupations courantes. Aussi, la sortie à la plage au pied du sanatorium reste un moment apprécié et mémorable. Les images de l'intérieur des pavillons illustrent le souci d'air pur, de lumière et de propreté voulu par les médecins ainsi que l'attestent la clarté des dortoirs et leur volume. L'enjeu du sérieux hygiénique est tel que la blanchisserie est pour elle-même un sujet de carte postale. Pourtant, ces clichés trahissent aussi l'aspect spartiate des conditions d'hébergement. L'alignement régulier des lits métalliques est à peine rompu par les vêtements posés sur une simple chaise au pied des étroites couches. Dès leur arrivée, avant de revêtir une blouse, les garçons sont rasés et il est fréquent qu'ils le restent jusqu'à la fin de leur séjour. Quant aux filles, l'isolement de leur corps reste une préoccupation majeure. Éloignées des garçons, elles sont aussi astucieusement protégées du regard des curieux au moment des bains de soleil au milieu des champs. Dans cette culture de l'autosuffisance et de l'isolement en pleine lumière, l'absence prolongée de véritable instruction scolaire est sans doute le plus préjudiciable. Preuve de l'importance prise par le sanatorium, les guides pour touristes encouragent sa visite. Sans contact réel avec les enfants, nombre d'étrangers se plaisent alors à raconter sur cartes postales l'historique du site ou le descriptif fonctionnel du centre. Après la Grande Guerre, profitant d'installations aéronavales américaines gigantesques devenues sans usage, le site devient un préventorium permettant aux enfants de vivre en plein air en dépit du mauvais temps. Détruit lors du second conflit mondial, le site héberge depuis 1953 un centre héliomarin qui accueille aujourd'hui des jeunes polyhandicapés ou présentant des troubles du spectre autistique. Si le sanatorium participe à l'essor économique de Saint-Trojan et à son désenclavement à la Belle Époque, il ouvre aussi un siècle d'histoire thérapeutique dans l'île Oléron. Une histoire marquée par de considérables progrès quant à la prise en charge du bien-être psychologique et éducatif des pensionnaires. ■

Par **Pierre D'Ovidio** Photos **Claude Pauquet**

Dialogues avec Prévert

Titre bien séduisant pour un projet impliquant des élèves d'une école primaire et un photographe. Un projet qui débouche sur une exposition qui a débuté dans différents lieux de Châtellerault depuis le 15 juin.

Le tout mené par Claude Pauquet qui a rendu visibles, ô combien !, ces dialogues avec le poète/prétexte, des dialogues imaginés collectivement par les différentes parties prenantes de cette action.

À l'origine – car il faut rendre à César son dû ! – il y a eu Gildas Le Reste, directeur du centre d'art contemporain du Grand Châtellerault. Celui-ci a mandaté Claude Pauquet pour une mission photographique avec le groupe scolaire Jacques-Prévert en définissant la mission dans les termes suivants :

«L'enfant est au centre d'un dispositif photographique que le photographe choisit, suite à différents échanges sur le sujet de l'urbanisme et de son quotidien. Le sujet du cliché se porte sur un constat, une critique de l'environnement, mais également sur une posture, parfois amusante, qui dialogue avec le lieu.»

DERRIÈRE LES GRILLAGES

Formulé autrement, il s'agissait de mettre en lumière, de *«révéler»* (les mots ont leur propre mémoire) la découverte du territoire de l'école par les enfants en les mettant en scène dans leur espace urbain. Un espace urbain qu'ils vivent au quotidien sans forcément s'en approprier toutes les dimensions, imaginaires comprises… ce qui est bien évidemment très naturel.

Les scénarii sont fondés sur une lecture humoristique ou pittoresque, voire surréaliste de l'environnement, sachant que l'école a été choisie en fonction de critères plaçant le quartier dans le genre réputé *«sensible»* de Châtellerault.

L'aspect de l'école Jacques-Prévert a tout pour confirmer la justesse de cette réputation : une pelouse d'une cinquantaine de mètres de large et d'une centaine de long précède les bâtiments. Une étendue verte et dense, sans pelade ni trous visibles, ce qui tendrait à prouver qu'elle n'est pas souvent foulée par ses bénéficiaires naturels. Ni par d'éventuels promeneurs distraits – ou malfaisants – et autres promeneurs de chiens en quête de soulagement. Il faut aussi considérer qu'un grillage d'une belle hauteur en interdit l'accès à tout quidam étranger à l'institution scolaire.

Bref, Jacques-Prévert n'ouvre ni facilement, ni très largement les bras !

ÉTRANGE AMBIANCE

Heureusement, la fantaisie qu'on reconnaît au poète retrouve ses droits avec les propositions d'images. Ainsi, Isaac va se faire porte-manteau pour ses camarades en juxtaposant sur ses épaules leurs pelures. De cette expérience amusante, Isaac écrit, puisque la règle du jeu veut que chacun s'exprime sur son ressenti de la proposition de photographie qu'il a mise en scène ou à laquelle il

a participé : *«Il y avait les manteaux de tout le monde parce qu'ils avaient chaud, j'étais le porte-manteau, je me sentais bien.»* Isaac se sentait-il particulièrement bien car dissimulé, invisible aux yeux des spectateurs… Camélia pose à côté d'une voiture brûlée (toujours cette histoire de quartier *«chaud»* qui colle à la peau du coin) à la suite dont on ne sait quelles péripéties, rodéo sauvage ou autres… Camélia, fille d'un policier municipal, ne se sent pas rassurée, elle dit avoir *«super peur !»* et ajoute : *«C'est bizarre comme ambiance !»* On peut sans doute avancer sans grand risque d'erreur que le choix du cadre n'est pas de son fait.

Oriana, quant à elle, s'est, ou a été, mise en scène au milieu d'une rue. Trois éléments frappent le spectateur : le sentiment de solitude que cette jeune fille semble ressentir, ses nattes et son pantalon rose… le tout dans un désordre de description.

ABANDON FLASH

Elle écrit au stylo rouge, comme pour souligner la force de son propos : *«J'ai ressenti que mes parents m'avaient abandonnée au milieu de la route et qu'ils m'avaient dit de pas bouger et moi j'étais triste et perdue.»* Elle ajoute, assez mystérieusement : *«Quand Claude a fini ma photo, ce n'était plus pareil, comme si tout recommençait !»* Claude attribue ce *«recommencement»* aux multiples éclairs des flashs (30 à 40 éclats) lors de la prise qui entraînent un sentiment d'irréalité chez le sujet qui retrouve ensuite un quotidien alors terriblement «recommencé».

Une valise. Une valise comme accessoire. C'est Yanis qui s'y colle. Dans la valise, bien sûr. À l'origine, un fait divers : un migrant essayant de faire franchir une frontière à son enfant enfermé, caché et donc protégé dans une valise. Yanis, petit de taille va jouer le rôle. Il écrira à ce propos : *«Les parents mettent leurs enfants dans les valises pour qu'ils vivent mieux en France.»* Moins à l'étroit, en tout cas…

Et d'autres : Shadé qui tient des canettes de bière entre les mains : *«Après la photo, j'avais les mains sales et collantes.»* Et d'autres encore, Rodrigue et l'arbre, Maydine faisant le poirier, et d'autres toujours...

Tous différents. Dans leur posture et leur ressenti et, constate Claude, *«ils se montrent contents de me revoir d'un coup sur l'autre».*

Ainsi, les écoliers du projet ont suivi cette école buissonnière que Jacques Prévert aimait tant. Lui, ce libertaire, cet amoureux des libertés et des mots. ■

Expositions Claude Pauquet, Erró (estampes), Guillaume Querré (aquarelles) au centre d'art de Grand Châtellerault jusqu'au 29 juillet. Certaines photos sont présentées sur les grilles de l'école Jacques-Prévert tout l'été.

L'économiste Gilles Caire revient sur l'histoire des coopératives et des mutuelles, et explique les raisons de cette spécificité régionale.

Entretien **Émilie Gianre / La Navette** Photo **Sébastien Laval**

Territoire estampillé coopératif

En Nouvelle-Aquitaine, le territoire est marqué par les coopératives et les mutuelles qui ont contribué à l'amélioration des conditions de vie de la population depuis le XIXe siècle jusqu'à nos jours. Rencontre avec Gilles Caire, maître de conférences de sciences économiques à la faculté de droit de l'université de Poitiers.

L'Actualité. – Quelle est l'origine du statut coopératif ?

Gilles Caire. – Certains acteurs, agriculteurs, artisans, consommateurs ou ouvriers, soumis à une domination, ont voulu se regrouper pour s'émanciper. Ce fut une appropriation collective du rôle et des revenus auparavant dévolus au marchand. On considère généralement que l'ensemble des règles de l'organisation coopérative furent mises en œuvre pour la première fois en 1844 par des artisans anglais de Rochdale, près de Manchester. Aujourd'hui encore les coopératives du monde entier observent les sept principes coopératifs, repris de l'expérience rochdalienne et énoncés dans la déclaration de l'Alliance coopérative internationale. En France, ils ont inspiré la rédaction de l'article 1 de la loi de 1947[1], modifiée par la loi du 31 juillet 2014 relative à l'économie sociale et solidaire (ESS)[2]. Les sept principes sont :

- L'adhésion volontaire et ouverte à tous ;
- Le pouvoir démocratique exercé par les membres (un homme = une voix) ;
- La participation économique des membres (en parts sociales) ;
- L'autonomie et indépendance (par rapport aux pouvoirs publics, politiques ou religieux) ;
- L'éducation, la formation et l'information. On est dans l'émancipation par l'éducation, avec des actions de sensibilisation pour informer des intérêts d'un tel système ;
- La coopération entre les coopératives. C'est une question de solidarité que l'on retrouve chez Charles Gide avec son idée de «république coopérative».
- L'engagement envers la communauté. La coopérative étant membre d'un territoire, elle participe à son rayonnement et défend les intérêts de l'endroit où elle est implantée.

Au milieu du XIXe siècle, entre l'ère industrielle et les débuts du capitalisme, l'outil coopératif comme projet économique et politique va s'affirmer, en proposant une autre vision de l'entreprise. Il existe quatre grands types de coopérative : les coopératives de consommation (qui débutent en Angleterre avec les pionniers de Rochdale), les coopératives bancaires (en Allemagne), les coopératives de production et les coopératives agricoles (en France avec les regroupements de bijoutiers par exemple). J'aime bien citer Charles Gide, grand théoricien des coopératives de consommation en France, qui avait l'habitude de dire : *«Chacun pour tous, tous pour chacun.»* Le «chacun» sous-entend que le coopérateur ne perd pas son individualité, qu'il est reconnu pour sa personnalité et qu'il garde son indépendance. Coop.fr le formule autrement avec *«Un pour tous, tous pour un»* mais je préfère la citation de Gide, plus appropriée à mon sens pour définir la coopérative.

Comment ce statut s'est-il développé dans la région ?

L'ancienne région Poitou-Charentes était en tête des régions françaises en termes de proportion d'emplois coopératifs et mutualistes dans les secteurs agricole (coopératives, CUMA) et financier (banques et assurances). Cette région a quatre particularités :

- Une façade maritime : au cours du XIXe siècle, les

1. Loi n° 47-1775 du 10 septembre 1947.
2. Loi n° 2014-856 du 31 juillet 2014 - art. 24.
3. Données 2012/ CRES Poitou-Charentes.
4. *Panorama des entreprises coopératives*, 2018.

marins-pêcheurs de Charente-Maritime s'organisent pour lutter contre la précarité et les risques liés à leur métier en fondant des sociétés d'assistance. Entre les deux guerres, se développent les coopératives de vente directe de poissons, les coopératives qui servent à l'achat de matériel (filets, fournitures, etc.). Ils fonderont également une banque : le Crédit maritime.

■ Une importante coopérative de consommateurs : Coop Atlantique, qui fut le résultat de la fusion de deux autres coopératives (une basée à Limoges et l'autre à Saintes). Peu à peu la coopérative d'origine va s'étendre de Bayonne à Nantes. Aujourd'hui, Coop Atlantique est la plus grosse coopérative de France et le premier employeur privé en Poitou-Charentes. Elle est connue sous les enseignes Super U et Hyper U.

■ Un environnement solidaire fort qui donna naissance à de nombreuses mutuelles. Dès 1934, la MAIF (Mutuelle d'assurance des instituteurs de France), suivie de la MAAF (Mutuelle d'assurance des artisans de France) et de la MACIF (Mutuelle d'assurance des commerçants et industriels de France et ses filiales) se créeront à Niort. Puis la ville accueillera les sièges de la SMACL (Société mutuelle d'assurance des collectivités locales), d'Inter mutuelles assistance, de Groupama Centre Atlantique et de la SMIP (Société de secours mutuels interprofessionnels).

■ Une région fortement agricole où les coopératives occupent une place importante : elles se sont développées dans le secteur de la panification à la fin du XIXe siècle, avant de prendre un essor considérable dans le secteur laitier au moment de la crise du phylloxéra. La laiterie coopérative de Chaillé s'est constituée avec des agriculteurs de Charente-Maritime. La coopérative laitière de Surgères en est aussi un exemple. Dans le Sud-Ouest, ce sont plutôt des coopératives autour du maïs, dans le Limousin, des coopératives de transformation dans le secteur agroalimentaire.

Quelle est l'évolution actuelle des coopératives ?

Le tissu coopératif reste prédominant : 30 emplois sur 1 000 en Poitou-Charentes se situent au sein de coopératives (13 au niveau national) et 17 pour 1 000 au sein de mutuelles (contre 5,3 au niveau national)[3]. Les secteurs d'activités se sont diversifiés notamment dans l'informatique et la communication. Les coopératives de consommateurs reviennent au goût du jour (une devrait ouvrir prochainement à Bordeaux). La transformation d'entreprises en Scop est en progression. Des jeunes se tournent vers la coopérative d'activité et d'emploi (CAE). Et deux domaines sont particulièrement en développement : les Scic et les tiers-lieux (300 en Nouvelle-Aquitaine). Du reste, l'intérêt pour les coopératives est croissant depuis la crise de 2008. Au niveau national, il y a 27,5 millions de français sociétaires d'une coopérative[4], soit un Français sur trois.

Comment s'organise la formation dans notre région ?

Plusieurs formations universitaires existent comme le master Administration économique et sociale à Poitiers, deux masters à Bordeaux et un à Limoges. La coopérative jeunesse service (CJS) venue du Québec est un bel exemple de sensibilisation : quinze jeunes de 16 à 18 ans créent leur propre coopérative de travail afin d'offrir des services au sein de leur quartier tout au long de l'été. En France, la première expérience s'est déroulée à Châtellerault en 2010. Et une autre devrait avoir lieu cette année. Côté formation continue, on a le master professionnel Droit et développement de l'ESS à Poitiers, l'executive master Stratégies, territoires et projets innovants dans l'ESS à Science Po Bordeaux et le master de responsable ESS au CNAM Limousin. Les unions régionales des Scop proposent de la formation en interne pour leurs entreprises adhérentes. Et les coopératives agricoles, comme Coop de France, ont un ensemble d'actions de formation. ■

Gilles Caire, maître de conférences de sciences économiques à la faculté de droit de l'université de Poitiers.

Ouvrage collectif, *Utopies en Limousin. De Boussac à Tarnac, histoires d'autres possibles*, Les ardents éditeurs, 2014.

Inventaire du patrimoine de la Région Poitou-Charentes, *Les mouvements coopératifs et mutualistes de Poitou-Charentes*, 2012, consultable sur http://decouverte.inventaire.poitou-charentes.fr/mouvements-cooperatifs/

Marie-Pierre Baudry, *L'union régionale des Scop Poitou-Charentes, 50 ans en mouvement !*, Urscop, 2015.

Coop.fr, *Les coopératives, un succès français ! Panorama des entreprises coopératives*, édition 2018, consultable sur www.entreprises.coop/

Fromagerie du Pays Mothais

Retrouver l'âme de la coopérative

Dans le paysage des murets en pierre sèche caractéristique du sud des Deux-Sèvres, des éleveuses, des anciens de la coopérative de Bougon et des consommateurs ont créé une société coopérative d'intérêt collectif pour faire renaître le fameux chèvre-boîte et d'autres fromages du pays mothais. Rencontre avec Dominique Guérin, éleveuse et présidente de la SCIC, et Jean-Marc Mazin, responsable de la production.

Par **Lison Gevers** Photos **Eva Avril**

Le Poitou est une terre d'accueil pour les caprins. Autrefois, toutes les femmes avaient des chèvres dans les villages et faisaient du fromage qu'elles allaient vendre sur le marché. On vivait surtout de la vigne dans la région mais suite au phylloxéra, une maladie ravageuse pour le raisin, les gens ont connu de grandes difficultés pour se nourrir. C'est ainsi que l'idée de créer une coopérative dédiée au fromage de chèvre est née. Un moyen de survivre, qui, dorénavant, représente une partie du patrimoine gastronomique de la région.

S'inspirant des beurreries coopératives avec du lait de vache mises en place dans le Poitou à partir de 1870, le pasteur Eynard crée en 1906 la première fromagerie coopérative traitant le lait de chèvre dans le village de Bougon, dans les Deux-Sèvres. Elle devient la première fromagerie à fabriquer du chèvre-boîte en 1907.

Dominique Guérin, éleveuse et présidente de la SCIC de la fromagerie du Pays Mothais.

En 2012, la coopérative connaît des difficultés économiques et évolue. Elle se rapproche du groupe privé Bongrain et se restructure. Une association voit le jour pour maintenir la marque et la fabrication du fromage au sein de la laiterie de Bougon. Cependant, elle est fermée en 2014, considérée comme trop petite.

Le projet de créer une nouvelle coopérative est né à la suite de cette fermeture. Les éleveurs de la région, les salariés qui travaillaient sur le site et les consommateurs, qui étaient très attachés au Bougon, ne souhaitaient pas abandonner leur fromage local. *«Nous avons demandé à racheter la fromagerie de Bougon, ce qui nous a été refusé. Nous avons donc créé une société coopérative d'intérêt collectif avec une partie des fromagers de Bougon, des agriculteurs et des consommateurs. Trois catégories d'associés ont été formées et la SCIC Fromagerie du Pays Mothais a vu le jour. Nous travaillons ensemble et nous sommes complémentaires»*, témoigne Dominique Guérin. L'initiative est née d'un désir de circuit court des éleveurs. *«Notre lait était collecté tous les trois jours et nous ne savions pas précisément où il était acheminé. Dans ces structures qui deviennent de plus en plus grandes, nous perdons l'âme de la coopérative. Désormais, nous avons un suivi de notre produit du début à la fin, jusqu'à l'animation dans les magasins pour le faire connaître»*, poursuit-elle.

ÉLEVEUR À PLEIN TEMPS

La fromagerie fait le choix de travailler en «bleu blanc cœur», c'est-à-dire qu'elle s'engage à mieux nourrir les animaux pour mieux nourrir les humains, avec un équilibre oméga 3 et oméga 6. Elle décide aussi de travailler avec le cahier des charges du chabichou du Poitou. *«Nous avons une autonomie alimentaire importante. La production doit être locale, notamment en ce qui concerne les fourrages et les céréales que nous donnons aux animaux»*, précise Dominique Guérin. Pour le moment, elle est la seule à pâturer, mais elle explique qu'il est difficile pour un éleveur de sortir ses chèvres s'il doit traverser un village. *«Ce n'est plus comme autrefois, les gens apprécient de voir des chèvres mais moins lorsqu'elles mangent les fleurs.»*

Même si le projet a débuté en 2014, avec les aléas, la construction n'a commencé que fin juillet 2017 et les premiers essais dans la fromagerie ont été réalisés mi-mars 2018. La commercialisation a commencé en mai car il faut un délai entre les premières fabrications et les premières ventes.

Pour avoir du lait, il faut au moins une mise bas pour déclencher la lactation. En moyenne, une chèvre a des chevreaux une fois par an. La routine de l'éleveur est la suivante : *«Les animaux sont alimentés au moins deux fois par jour, trois fois en hiver. Les concentrés de céréales sont répartis entre trois et quatre repas*

Jean-Marc Mazin, responsable de la production de la fromagerie.

par jour. On trait les chèvres deux fois par jour. Nous arrêtons de les traire environ deux mois avant la mise bas pour qu'il y ait un repos de la mamelle et pour que les petits grossissent de façon correcte dans le ventre. Ensuite, il y a dix mois de lactation. Nous sommes plusieurs à avoir des mises bas à l'automne pour avoir du lait à Noël mais il faut savoir que les chèvres, dans leur cycle normal, mettent bas au printemps. Cependant, les laiteries souhaitent du lait l'hiver car nous consommons plus de fromage durant cette saison. Nous ne pouvons pas perdre les marchés d'hiver qui représentent une part importante de nos recettes. Une partie des éleveurs vont donc avoir des mises bas à l'automne et une autre partie durant l'été.» Dominique Guérin a toujours connu l'élevage et la polyculture avec ses parents puis avec son mari. Après avoir travaillé à l'extérieur, elle est revenue sur l'exploitation et a suivi une formation agricole pour s'installer. Comme pour tous les métiers de ce type, il faut être passionné. Les heures de travail ne se comptent pas car les animaux demandent un travail quotidien.

LA FABRIQUE DU FROMAGE

«Nous avons repris les caractéristiques techniques de la fabrication du chèvre-boîte d'autrefois», explique Jean-Marc Mazin. Tous les matins, le lait est livré en camion citerne et il est moulé à l'usine quelques heures après, 24 h/24. Il est collecté chez les agriculteurs qui sont à 75 % ou 80 % autosuffisants pour nourrir leurs animaux. Nous retrouvons trois types de fromage : le chèvre-boîte qui est le cœur de la fabrication, le mi-chèvre (lait de chèvre et de vache) et le vache avec un éleveur de Brûlain, proche de Niort. Le fromage fabriqué sur place a une pâte molle (le caillage dure entre six et dix minutes), qui se distingue du fromage à pâte lactique (quinze heures de caillage). *«Les températures sont différentes aussi, ce qui donne des résultats complètement différents»*, poursuit Jean-Marc Mazin. D'après le responsable de production, les règles de fabrication du fromage sont assez simples : le chèvre-boîte est un fromage plus fragile, sensible aux bactéries donc il faut être prudent, travailler correctement, proprement et de façon précise.

L'alimentation de la chèvre est primordiale. Par exemple, *«un fromage a un goût très différent s'il est fabriqué au printemps ou en hiver. Autrefois, lorsque les chèvres mangeaient du chou ou des betteraves, nous pouvions le deviner à l'odeur dans la laiterie,* précise Jean-Marc Mazin. *La chèvre retransmet en quelque sorte le terroir. Ce sont tous ces détails qui se ressentent dans le goût du fromage.»* ■

Pays des murets

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

Quand j'entends que le chèvre-boîte est de retour, d'abord je crois à une plaisanterie. De quel faune parle-t-on, de quel satyre ou dieu à pied de chèvre, de quel diable boiteux ? M'annonce-t-on que les tumulus de Bougon ont repris du service, que la ganipote existe et qu'il n'est pas nécessaire d'aller à Ardin pour la rencontrer, cette ganipote ou galipote, ni même au supermarché ? Qu'elle a quitté les pierres où elle avait son terrier, ses gentils habits pour vous sauter au cou, s'y accrocher avec force et baver tout ce qu'elle peut, ce qui est bien dans ses manières, et sa façon de vous accueillir au pays des murets ?

L'histoire est connue. Connue comme le loup blanc dont elle n'est, cette ganipote ou galipote, qu'un avatar. Qu'il n'est pas nécessaire de galoper, car elle vient à vous. Déguisée en agneau, pour mieux vous rendre chèvre, ou en petit gâteau. Ici, car là-bas, au Canada, ce sont d'autres fantômes que l'on court sous ce nom.

Inutile de chercher une betterave pour l'évider, un muret pour la poser, la ganipote aujourd'hui préfère les citrouilles et elle ne craint plus la lumière. Elle a besoin, comme tout le monde, de publicité. Comme n'importe quel produit. Comme ces trois fromages que commercialise, depuis peu, la fromagerie coopérative du Pays mothais à La Mothe-Saint-Héray. Trois fromages qui sont le fameux *chèvre boite* (quelqu'un a écrit ça sur l'ardoise, Pan ou le diable pour me faire parler), le mi-chèvre et le vache. Trois comme dans les contes. Et ce n'est pas un conte. Le voyage recommence pour ce fromage créé en 1906 par le pasteur Eynard à Bougon. Pour ce fromage *pasteurisé*. Qui redevient un vrai chèvre, au lait cru entier, comme on l'aime.

Les producteurs s'engagent à suivre le cahier des charges Bleu Blanc Cœur, à mieux nourrir les animaux pour mieux nourrir les hommes, à préférer le lin, l'herbe, la luzerne, le foin, le lupin, naturellement riches en oméga 3 et produits sur le terroir, ce qu'impose aussi le cahier des charges chabichou AOP.

Il y aura donc, à côté des trois fromages, des chabichous du Poitou, des mothais sur feuille, des faisselles. Grâce à la SCIC (la société civile d'intérêt collectif) qui conduit cette renaissance.

Moi qui en étais resté à la fermeture de la laiterie de Bougon, en 2014, à son rachat par le groupe Bongrain, je suis heureux de saluer ces fromages du Pays des murets, de les accompagner avec ce petit texte, de faire un bout de chemin avec eux.

Et je remercie celui qui m'a lancé sur cette piste que je croyais fausse, au début. Ce que je prenais pour une mise en boîte se révèle une heureuse découverte, une fête pour les papilles.

Les chroniques de Denis Montebello sont réunies par Le temps qu'il fait, son éditeur installé à Bazas. Dernier volume paru, en 2014 : *Aller au menu*.

La spiruline
pour vivre autrement

Cellettes, en Charente, destine le domaine communal d'Échoisy à des activités écologiques et alternatives. À côté d'une ferme pédagogique et d'un maraîchage en permaculture, Séverine Poulain, infirmière, se reconvertit dans la production paysanne de spiruline. Par aspiration à un autre mode de vie.

Par **Astrid Deroost** Photos **Alberto Bocos**

Du blanc hôpital au vert spiruline… Séverine Poulain, 47 ans, aime à varier les couleurs de l'existence. Infirmière toujours en exercice, à 60 %, en pédopsychiatrie à Chasseneuil-sur-Bonnieure, la Charentaise s'est imaginé une (seconde) reconversion progressive et originale.

Une maturation, dit-elle, plutôt qu'un déclic, qui a laissé place à l'enthousiasme d'agir. À Cellettes, dans un site remarquable, Séverine Poulain s'adonne à la production paysanne de spiruline (en brindilles), aliment réputé pour son exceptionnelle richesse en protéines, vitamines, minéraux… *«J'ai démarré en 2016 après un an de formation, j'ai fait un brevet professionnel*

de responsable d'exploitation aquacole. Depuis plusieurs années, je réfléchissais à un autre mode vie. J'avais envie de créer quelque chose et je connaissais la spiruline puisque je la consommais, explique la quadragénaire, depuis conquise par tous les aspects du micro-organisme. *D'un point de vue écologique, c'est quelque chose de passionnant, la spiruline permet de produire beaucoup de protéines sur très peu d'espace et avec très peu d'eau.»*

PARTAGE ET BIEN-ÊTRE

Avant de lancer son activité, Séverine Poulain a suivi le jeu de piste-création d'entreprise, trouvé la banque écoutante, décroché des aides régionales et européennes. Elle a aussi élu le domaine d'Échoisy, voisin de son domicile, pour installer les serres et les bassins où se multiplient les cyanobactéries (bactéries réalisant la photosynthèse). La mairie de Cellettes, détentrice de ce territoire vaste de 42 ha où les terres cultivables coudoient un impressionnant bâti (fours à chaux, moulin, clocheton, logis…), loue en effet des parcelles à qui s'inscrit dans son projet vertueux : *«L'idée est de faire revivre ce lieu avec des activités qui lui correspondent, en lien avec la nature, qui mettent en valeur le patrimoine,* explique Sandrine Girard, conseillère municipale, *et de faire en sorte que tout le monde y ait accès.»*
Séverine Poulain a ainsi rejoint Maxime Gaborit et Nelson Martin, maraîchers en permaculture, Julien Simiot et Arthur Bourdeau, créateurs d'une ferme pédagogique et, avec des bénévoles, d'activités rassembleuses. Pour l'été, un restaurant cuisine du monde ouvre au moulin… Ensemble, les hôtes d'Échoisy forment une communauté de valeurs basée sur l'estime des êtres et de l'environnement, sur la solidarité, l'échange, la quête de sens…
«Je vais travailler plus et gagner beaucoup moins. Ici, la motivation est d'être bien dans ce qu'on fait. On est nombreux à avoir ce genre d'aspirations, confie la nouvelle exploitante. *Je suis vraiment heureuse d'être sur ce site magnifique, entourée de gens magnifiques qui ont des projets dont je me sens proche. Je suis là où je voulais être.»*
La ferme de spiruline (500 m^2) sera à la fin de l'été dotée d'un cinquième bassin et normalement dimensionnée pour produire 250 kilos de brindilles par an. Un objectif qui décuplera le temps de travail… Il faut, au quotidien, nourrir le délicat filament, le surveiller (il meurt ou vit mais ne tolère aucun traitement), suivre

l'évolution des spires au microscope, nettoyer les bassins et le récolter (du printemps à l'automne, une fois par semaine). Dans son labo, Séverine Poulain se charge également du filtrage des spirulines (taille de 30 microns), de la transformation en fins spaghettis, du séchage, du conditionnement et de la vente qui se fait en partie sur les marchés : *«C'est un aliment extraordinaire pour la santé et je suis agréablement surprise par son image. Tout le monde s'intéresse à ses qualités nutritionnelles, pas seulement les sportifs.»*

VISITEURS SOUS LA SERRE

Au domaine, Séverine Poulain accueille des visiteurs, ses pairs adhérents de la Fédération des spiruliniers de France (qui a notamment pour but de défendre une production paysanne de qualité et solidaire), des touristes…

«Les gens aiment connaître les personnes qui produisent et j'ai grand plaisir à les recevoir mais sur rendez-vous, une fois par semaine. C'est vrai que tout le temps que je ne passe pas à l'hôpital, je le passe ici», plaisante l'aquacultrice, en première ligne pour apprécier chaque jour, en salade, en jus ou nature, les vertus énergisantes de sa production. ■

La spiruline (3, 5 milliards d'années) est un filament microscopique qui grandit jusqu'à se scinder en deux spires qui vont grandir, se scinder à leur tour et ainsi de suite jusqu'à donner des milliards et des milliards de spires. Pour accomplir sa photosynthèse, la spiruline a besoin de chaleur, de lumière, d'eau et, comme la plupart des végétaux, de carbone, d'azote, de phosphore, de fer… (source Fédération des spiruliniers de France, http://www.spiruliniersdefrance.fr).

Grand Projet des Villes Rive Droite

La ligne verte

Sur la rive droite de la métropole bordelaise, les villes de Bassens, Lormont, Cenon et Floirac ont choisi de gérer collectivement et écologiquement le parc des Coteaux, cette immense coulée verte de près de 400 hectares regroupant la dizaine de parcs publics présents sur leur territoire. Les jardiniers municipaux des quatre communes concernées sont en première ligne dans cette démarche. Reportage.

Par **Aline Chambras**

Dans les pentes boisées du parc Palmer, l'un des onze parcs qui forment le parc des Coteaux[1], une dizaine de jardiniers et les responsables des espaces verts de Lormont, Bassens, Cenon et Floirac observent les chênes, les charmes et les sous-bois qui les entourent. Réunis pour une formation de terrain, comme c'est le cas quatre fois par an, dans le cadre de la démarche de coopération impulsée par les quatre communes qui les emploient, ils bûchent aujourd'hui sur la manière de concilier sécurité et gestion écologique des arbres et des prairies. Né en 2015, cet atypique plan de gestion intercommunale porte un nom : la Sagesse des jardiniers, en référence aux réflexions de Gilles Clément. *«En 2011, dix ans après la création politique du parc des Coteaux, on s'est rendu compte que cela n'avait pas débouché sur une mise en commun des pratiques de terrain, c'est pourquoi nous avons décidé de mettre sur pied un plan de gestion qui accorde toute leur place aux jardiniers, afin de valoriser leur savoir-faire et de tisser un lien entre eux»*, explique Benjamin Chambelland, le chargé de mission responsable du volet nature du parc des Coteaux. Anne, jardinière municipale à Cenon, participe pour la première fois à cette démarche de mutualisation. Pour elle, qui ne connaît que les parcs où elle effectue des travaux d'entretien, c'est *«l'occasion de s'ouvrir l'esprit, de regarder comment font les autres ailleurs»*.

ARBRES DEVENUS NICHES

La tête penchée vers les cimes, la discussion est lancée, il est question de *«régénération»*, *«coupe»*, *«broyage»* et *«ganivelle»*. *«C'est dur de faire pousser un arbre, les grands ne laissent pas grandir les petits»*, souffle

Marie-Paule, jardinière-cheffe d'équipe à Cenon. D'où la nécessité parfois de faire de la place aux jeunes pousses. Mais couper des arbres posent des questions auxquelles on ne songe pas forcément. Julien Briton, le responsable des espaces verts à la mairie de Cenon, rappelle l'histoire des troncs morts retrouvés jetés en contrebas sur la piste cyclable : *«On a eu de la chance qu'elle soit fermée.»* Quant aux troncs découpés sur place en petites sections, ils peuvent faire l'objet de chapardage. D'où le parti pris de laisser des troncs débités très grossièrement afin d'éviter tout accident et de s'assurer qu'ils servent tout de même de niche écologique...

DU GAZON À LA PRAIRIE

Sous la houlette de Benjamin Chambelland, la petite troupe reprend sa marche, direction cette fois une zone de prairie : ici, ils planchent sur la problématique de la fauche. *«À force, on a réussi à faire accepter l'idée de la fauche tardive à nos élus, mais il y a toujours des couacs,* explique Arnaud, jardinier au domaine de la Burthe, *quand il y a une manifestation par exemple, comme un concert ou autres, nous devons couper ras.»* À Palmer, depuis l'incendie d'un scooter dans le parc, les élus ont imposé que certaines zones, dites *«bandes de propreté»* soient tondues régulièrement. Il n'empêche, comme le rappelle Benjamin Chambelland, *«le chemin parcouru est impressionnant».* Il suffit de regarder la hauteur des herbes à flanc de coteau. *«Aujourd'hui nous avons 60 hectares laissés en prairie»*, précise Emmanuel Nagoua, chargé de projet à la direction des services techniques et de l'urbanisme de Lormont.

Tanguy, jardinier à Bassens depuis mai (après plusieurs années passées au jardin botanique de Bordeaux), reconnaît que ce genre de journée-rencontre est un vrai plus : *«Ici tout le monde se tutoie, tout le monde s'écoute et on apprend ensemble à travailler dans le même esprit, à avoir la même ligne verte, c'est important.»* ■

1. Le parc des Coteaux a été créé en 2003 dans le cadre du grand projet des villes rive droite qui regroupe les communes de Bassens, Cenon, Floirac et Lormont, afin de mutualiser la valorisation de ce patrimoine naturel commun. Le parc des Coteaux est constitué des parcs Séguinaud, Beauval, Panoramis et Rozin (Bassens), de l'Ermitage, Carriet et des Iris (Lormont), Palmer et du Cypressat (Cenon), du Castel et de la Burthe (Floirac).

Gestion collective pour parc atypique

Benjamin Chambelland est paysagiste, doctorant en géographie humaine à l'université Bordeaux Montaigne. Il est responsable du volet nature de la démarche intercommunale parc des Coteaux, baptisée la Sagesse des jardiniers.

L'Actualité. – Pourquoi avoir choisi cette référence à Gilles Clément, auteur du livre *La Sagesse du jardinier* en 2004 ?

Benjamin Chambelland. – Gilles Clément fait partie des précurseurs de la gestion écologique du jardin. Avec lui, on passe d'une vision horticole, où l'homme doit maîtriser la nature, à une approche qui laisse la nature reprendre ses droits. Cette philosophie sous-tend tout notre travail dans le parc des Coteaux.

Cette approche écologique est-elle toujours bien acceptée ?

Du côté des jardiniers, on a pu observer certaines réticences pour des raisons très pragmatiques : arrêter les pesticides peut induire une pénibilité au travail puisqu'au lieu de diffuser des produits, il faut gratter le sol, souvent en plein soleil. Du côté des élus, il y a la problématique de l'esthétique : avec la fauche tardive, on entend parfois des remarques du type «mais en fait, ce parc n'est pas entretenu». Et du côté des usagers, on a constaté que laisser des espaces avec des herbes hautes ravivait la peur du serpent. C'est donc tout l'intérêt de notre démarche : travailler sur ces blocages pour réussir à concilier gestion écologique, usages quotidiens et entretien de terrain, et cela à l'échelle des quatre communes.

C'est donc bien la création de ce lieu protéiforme, le parc des Coteaux, qui a permis la mise en place d'une démarche intercommunale atypique ?

Oui, le parc des Coteaux c'est notre support, c'est ce qui nous donne notre légitimité. D'autant que réunir les parcs de la rive droite sous cette entité «parc des Coteaux» a beaucoup de sens : même si tous les parcs sont très différents, notamment dans leurs usages, ils ont plus ou moins la même histoire, les mêmes sols, la même orientation et surtout la même géographie, celle des Coteaux. Ces parcs sont nés au XVIIe siècle, quand de riches Bordelais ont investi ces coteaux pour y implanter de vastes demeures, avec des zones cultivées et des parcs paysagers. Il s'agissait pour eux d'avoir les plus belles vues sur Bordeaux et d'être vus. Aujourd'hui, le parc des Coteaux est une véritable niche de biodiversité dans la métropole bordelaise. Il faut la soigner.

Aline Chambras

Benjamin Chambelland, paysagiste et doctorant en géographie humaine.

À l'instar des monastères, les compagnies de théâtre ont également une longue histoire de la communauté. Ces collectifs continuent de prôner leur indépendance.

Par **Françoise Salardaine**

Collectifs d'acteurs

Dans le domaine artistique, le collectif s'est imposé dès l'Antiquité. On note chez les Grecs la présence d'unités de production dans un espace – le ἐργαστήριον – qui devient chez les Latins l'*opificina* (lieu où travaille l'*opifex*, l'artisan). Au XIVe siècle apparaît l'astelier, (là où l'on travaille le bois) centre de production et de sociabilisation et rouage essentiel de l'économie médiévale. Le XVIe siècle conforte le collectif en lui associant – sur le modèle humaniste – une dimension d'enseignement qui s'exprime par l'usage du terme *scuela*. Ces groupements d'artistes ont su évoluer au fil des siècles en s'adaptant aux contextes sociaux, politiques et économiques.

En France, née à la fin du Moyen Âge d'une convergence de modèles – religieux et laïque –, la troupe a emprunté ses statuts juridiques aux Italiens de la *Commedia dell'arte* (Padou, 1545). Elle a eu recours à la protection de la noblesse et de la monarchie telle la troupe de Molière (1665) qui, néanmoins, esquisse un fonctionnement en économie mixte entre mécénat public, patronage privé et entrepreneuriat naissant. Au XIXe siècle et jusqu'au milieu du XXe siècle, certains artistes – Leopold Soulerjitski, Jacques Copeau, Judith Malina & Julien Beck et Ariane Mnouchkine – vont porter les utopies artistiques et politiques en se constituant en communautés parallèlement à la mise en œuvre pratique et immédiate de sociétés socialistes à petite échelle. Elles vouent un culte à la nature, aux paysans et à l'acte collectif dans l'art. Sur le modèle du monastère, de la secte ou du phalanstère, la vie peut être totalement commune, isolée du monde extérieur, et l'on observe parfois l'effacement de la visée esthétique face au plaisir de se rencontrer et de créer ensemble. Ainsi, l'objectif de Leopold Soulerjitski est de créer «une communauté théâtrale, gérée par tous ses membres, animée par les objectifs élevés d'un théâtre temple […] qui pourrait, l'été, se reposer en liberté sur une terre choisie et exploitée par le groupe».

Françoise Salardaine a soutenu sa thèse de doctorat à l'université de Poitiers en 2017 (dir. Pascale Drouet) : Le collectif d'acteurs dans le théâtre contemporain : la redéfinition socio-économique d'une profession face au pari de nouvelles esthétiques.

COLLECTIVEMENT À CONTRE-COURANT

À l'aube du XXe siècle se développe en France le mouvement du théâtre populaire envisagé par Romain Rolland, dont certaines des expérimentations se font dans le cadre de communautés artistiques quasiment autofinancées et vivant dans une extrême précarité financière telle celle de Jacques Copeau. Avec Julian Beck et Judith Malina, le geste et le propos théâtral s'inscrivent dans les luttes sociales des années soixante et s'opposent au théâtre américain avant tout commercial et de divertissement. En créant le Living Theatre, ils rejoignent le mouvement du Off-Broadway qui regroupe plusieurs petits théâtres tournés vers un théâtre d'art délaissant le texte au profit de l'improvisation, la performance et le happening. Leurs spectacles sont porteurs des idées anarchistes et pacifistes de la jeunesse américaine qui s'insurge contre la société et la guerre du Vietnam. Ils marquent aussi le théâtre français et Ariane Mnouchkine qui crée le Théâtre du Soleil en 1964, une société coopérative ouvrière de production. C'est à la fois un théâtre de résistance – qui réussit à faire travailler aujourd'hui une centaine de personnes quand, partout ailleurs, on licencie – et avant-gardiste prônant un langage scénique porté par l'art de l'acteur et la prise de conscience de la dimension politique du théâtre et de sa fonction dans

Simon Gosselin

Le collectif In Vitro présente *Mélancolie(s)* une création et adaptation des œuvres de Tchekhov *Trois sœurs* et *Ivanov*. Mise en scène par Julie Deliquet. In Vitro est associé à la Coursive, scène nationale de La Rochelle à partir de la saison 2018-2019.

la société. Simultanément, sous le nom d'Aktie Tomaat de jeunes acteurs néerlandais manifestent contre l'institution théâtrale en lui préférant le fonctionnement en collectif : aux deux relations duelles – auteur-metteur en scène et metteur en scène acteurs – il substitue une entité formée par la réunion des acteurs et techniciens et adhère à une nouvelle méthodologie du travail basée sur le training corporel et l'improvisation libre. Alors que les baby-boomers ont bénéficié d'une situation de plein emploi, et de ce fait se sont attachés à un cadre professionnel prévisible, la génération X a dû renoncer au confort du plan de carrière et développer le sens de la compétition, l'audace et le chacun pour soi. Pourtant, le collectif d'acteurs se multiplie en France, à contre-courant d'un état d'esprit général, se reconnaissant par ses spécificités de fonctionnement en tant que groupe social attaché à des valeurs d'équité en prônant l'absence de hiérarchie : même lorsque le collectif d'acteurs admet la présence d'un metteur en scène, celui-ci n'est pas porteur d'un projet personnel mais se veut à l'écoute du groupe, recueillant ses propositions. Souvent ses interventions ne sont admises que dans le cadre de la création, et les décisions concernant le groupe sont généralement prises collégialement. Cet état de fait génère une égalité de la rémunération (entre les différents corps de métier inhérents à une troupe, et entre femmes et hommes). De plus, en ne s'attachant plus à la vie communautaire, ils agissent sur l'élasticité de la structure du groupe. La dissociation travail/vie personnelle et l'effritement de la notion de permanence évitent le sentiment d'enfermement… Pour s'adapter à l'économie de marché, ils privilégient le fonctionnement du fab lab, admettent la pluriactivité de l'acteur, s'approprient la communication du e-commerce, et adhèrent au principe de la production soutenue.

ELLE DISSÈQUE LA FAMILLE

Cette souplesse organisationnelle explique son attractivité auprès des jeunes artistes de la génération Y, soucieux de conserver leur liberté. Ils savent aussi tirer partie de l'instantanéité du monde numérique pour s'informer, échanger, collaborer et se mobiliser, et sont très actifs sur les réseaux sociaux. Connectés en permanence, ils ont une large ouverture sur le monde, sont porteurs de valeurs écologiques ; plus dans l'être que dans l'avoir, ils attachent de l'importance à l'humain comme en témoignent leurs engagements perceptibles dans le choix des thèmes développés dans leurs créations. Certains sont originaires de la Nouvelle-Aquitaine telle la deux-sèvrienne Julie Deliquet. Avec le collectif In Vitro, elle s'interroge sur l'héritage de Mai 68 ce qui lui vaut d'être remarquée par Éric Ruff. Il lui confie les acteurs du Français avec qui elle dissèque la famille en revisitant *Oncle Vania* de Tchekhov. Sorti du conservatoire de Bordeaux, le collectif OS'O associe librement Shakespeare à Dette, 5000 ans d'histoire de Graeber. Cette création, Timon/Titus, est lauréate du prix du jury et du prix du public du festival Impatience 2015. ■

Tous les **designers** ont des rêves

Rencontre avec Alexander von Vegesack dans son domaine de Boisbuchet, à Lessac en Charente, creuset international pour de jeunes designers.

Entretien **Astrid Deroost** Photos **Alberto Bocos**

Collectionneur, commissaire d'expositions, fondateur et directeur (de 1987 à 2011) du Vitra Design Museum[1] (Weil-am-Rhein), Alexander von Vegesack, citoyen allemand né en 1945, est une référence internationale en matière de design. Au début des années 1990, il ouvre à Lessac en Charente des workshops inédits, depuis lors animés par des professionnels aussi mondialement renommés que les frères Campana (Brésil) ou Jaime Hayon (Espagne) pour le design, que Shigeru Ban (Japon) ou Simón Vélez (Colombie) pour l'architecture.

Chaque été, dans un domaine qui héberge un château du XIXe siècle et des constructions expérimentales, une communauté cosmopolite, réunissant étudiants et tuteurs, se forme pour explorer l'art de créer. Selon l'éthique locale qui prône une harmonie permanente avec la nature. Rencontre avec le maître des lieux qu'une lointaine expérience de vie communautaire dédiée au théâtre a convaincu de l'infaillibilité de l'échange.

1. Le Vitra Design Museum est l'un des plus importants musées de design au monde. Il se consacre à l'étude des évolutions historiques et contemporaines du design, en lien avec l'architecture, l'art et la culture quotidienne.

L'Actualité. – Comment les workshops internationaux de Boisbuchet ont-ils vu le jour ?

Alexander von Vegesack. – J'ai acheté le domaine de Boisbuchet en 1987, le site était alors occupé par des squatters. Puis en 1989, au cours de la même semaine de novembre, il y a eu l'ouverture du Vitra Design Museum, le départ des squatters ici, et la chute du mur de Berlin… L'idée de ces workshops résulte d'une longue histoire. De 1970 à 1973, j'ai vécu en communauté à Hambourg, dans une ancienne et magnifique usine de 1860. Nous faisions du théâtre, des films, beaucoup d'activités artistiques à un niveau international. Des troupes venaient de New York, de Tokyo, vivaient avec nous et ensemble nous inventions des choses nouvelles. Nous faisions des échanges d'artistes avec des théâtres d'Amsterdam, de Londres, de Paris comme le Théâtre du Soleil. Nous avions créé une discothèque pour financer notre *Fucktory*.

Quel est le lien avec votre intérêt pour le design ?

J'ai arrêté l'école vers 14 ans, j'estimais que cela ne m'apportait pas grand-chose, j'avais beaucoup de projets dans la tête. J'ai travaillé dans plusieurs domaines puis j'ai très tôt commencé à collectionner des objets que je trouvais fascinants et que j'achetais, pour la plupart, dans les marchés aux puces. Pour meubler la *Fucktory* et son théâtre, nous avions besoin de sièges. J'ai trouvé des chaises Thonet, pas chères, et j'ai déve-

De gauche à droite et de haut en bas,

1. Zig Zag Chair, Gerrit Thomas Rietveld / Spine Chair, André Dubreuil / N° 14, de Michael Thonet and sons / Roodblauwe Stoel, Gerrit Thomas Rietveld / Maladitesta, Ettore Sottsass / Panton-Chair, Verner Panton / Armchair 41 Paimio, Alvar Aalto

2. Organic Armchair, Charles Eames and Eero Saarinen / LCM, Charles and Ray Eames / Tulip Chair N° 151, Eero Saarinen / Chaise longue à réglage, Le Corbusier, Pierre Jeanneret, Charlotte Perriand / B35, Marcel Breuer / B64 Cesca, Marcel Breuer / RAR, Charles and Ray Eames

3. Butaca Chair, Luis Barragán / No 670 (sitzmaschine), Josef Hoffmann / Roodblauwe stoel, Gerrit Thomas Rietveld / B3 Wassily, Marcel Breuer / How High the Moon, Shiro Kuramata / Panton-Chair, Verner Panton / N° 422 Diamond Chair, Harry Bertoia / Mezzadro, Achille and Pier Giacomo Castiglione

4. Aluminum Chair, Charles and Ray Eames / 3-benet Skalstol, Hans J.Wegner / Greene Street Chair, Gaetano Pesce / Zig Zag Chair, Gerrit Thomas Rietveld / Butterfy, Sori Yanagi / DCW, Charles and Ray Eames / MR 90 Barcelona Chair, Ludwig Mies van der Rohe / Consumer's Rest, Stiletto / Louis 20, Philippe Starck.

loppé un intérêt pour ces objets en bois courbé. C'est tellement intelligent de courber le bois, de proposer une solution simple, bon marché, très solide, avec peu de matériaux. Je suis allé voir les anciens sites de production Thonet en Allemagne, en Tchécoslovaquie, en Pologne et avec ma propre collection, j'ai organisé mes premières expositions en 1975 à Hambourg, à Munich, sur le thème de l'évolution du design industriel, en 1978 au Centre Georges-Pompidou… qui est aujourd'hui un partenaire de Boisbuchet.

Votre collection a aussi intéressé les Américains…

Je suis ensuite allé en Andalousie pour monter une activité touristique équestre pour l'entreprise Domecq. J'y ai trouvé des meubles très bon marché, et beaucoup, car l'Espagne a été l'un des premiers pays à importer des chaises en bois courbé. Après, je suis allé en France, dans les Landes, pour organiser des promenades en charrettes et j'ai bien gagné ma vie. C'était aussi comme une grande communauté avec les échassiers, les musiciens, les familles… L'hiver, je restaurais ma collection essentiellement composée de bois courbé et grâce à un article paru dans *Elle, Décoration*, j'ai été invité à faire des expositions à New York et à Chicago. Les grands magasins Neiman Marcus (l'équivalent plus luxueux des Galeries Lafayette), qui vendaient des chaises en bois courbé, m'ont demandé d'organiser une exposition pour leur 75e anniversaire et pendant deux ans, je suis allé à Houston, Dallas, Los Angeles, San Francisco… J'ai rencontré le réalisateur Billy Wilder, grâce à lui, j'ai connu la designer Ray Eames[2] et avec elle j'ai organisé une exposition itinérante pour une dizaine de grands musées américains. C'était l'une des premières grandes manifestations consacrées au design.

Qu'est-ce qui a motivé votre démarche en direction des plus jeunes ?

Je suis revenu des États-Unis et j'ai acheté Boisbuchet en 1987. Malgré une éducation scolaire limitée, sans

2. Le couple américain Charles (1907-1978) et Ray Kaiser Eames (1912-1988), designers de légende, est connu pour avoir introduit l'utilisation du contre-plaqué dans le mobilier d'intérieur avec notamment le modèle de chaise ECW comme Eames Chair Wood.

avoir étudié l'art, ni une autre discipline nécessaire à un conservateur, je suis parvenu à faire des grandes expositions, à monter une collection qui a été exposée à Beaubourg, Orsay… J'ai donc voulu, dans le domaine du design, donner aux jeunes la possibilité d'acquérir une expérience des matériaux, de travailler sur des originaux, leur permettre de créer de façon très libre, en faisant preuve de beaucoup d'imagination, pour qu'ils puissent ensuite, grâce à cela, gagner leur vie, concevoir d'autres produits pour l'industrie.

Et pourquoi loin du climat urbain ?

J'ai longtemps vécu dans des villes comme Hambourg ou Düsseldorf et j'ai toujours aimé aller à la campagne. C'est un lieu stimulant où je me sens à l'aise. En Allemagne, trouver un site aussi grand que Boisbuchet, qui offre autant de possibilités, avec des bâtiments, du terrain, un étang, la rivière… aurait été impossible à financer. Pour l'acheter, j'ai vendu une partie de ma collection à l'État autrichien et à la ville de Vienne.

La mise en commun des savoirs, la vie en collectivité… Est-ce ce qui fait l'esprit Boisbuchet ?

Ici, les participants peuvent travailler avec des gens d'âges divers qui viennent de toutes les cultures du monde, et avec une grande diversité de matériaux. Il y a énormément de points de vue sur un même sujet. Toutes les conditions sont réunies pour que les personnes puissent réfléchir, échanger, affiner leurs idées. Il y a trois workshops sur des thèmes différents en même temps et le soir, des conférences rassemblent tout le monde. Imaginer la même chose en ville signifierait que les gens rentrent chez eux le soir, et recommencent à presque zéro le lendemain. Ici, ils sont tout le temps ensemble, il n'y a pas de discothèque ou de cinéma, ils peuvent vraiment se concentrer sur leur projet. Tous partagent le même intérêt pour la création et ils tombent amoureux aussi… parce qu'aller à la campagne, vivre en groupe, partager des chambres, ce sont des filtres très forts.

Les intervenants, designers ou architectes, partagent cette vision des choses ?

Oui, ils ne viennent pas pour gagner de l'argent (ils reçoivent 1 000 euros pour une intervention d'une semaine et ils paient leur voyage). Ils viennent parce qu'ils estiment important de soutenir les jeunes et de transmettre une partie de leur savoir. Tous les designers ont des rêves mais dans une entreprise, pour des raisons de coût ou de temps, tous n'ont pas la chance de réaliser leur projet. Ici c'est possible, ce n'est pas la perfection qui compte mais le fait de s'initier au processus de création d'un objet ou d'un produit, c'est une expérience importante.

Il y a également une communauté de valeurs liées au respect de l'environnement…

Le projet initial se composait d'une SARL culture et agriculture et de l'association Cireca (Centre international de recherche et d'éducation culturelle et agricole) et je rêvais de développer une activité agricole, avec des chevaux, de cultiver un peu à la façon des Amish, pour nourrir tout le monde sur place, pour éventuellement vendre des produits. Mais cela ne s'est pas fait…
Dès le début, les workshops se sont orientés vers l'utilisation de matériaux naturels : argile, verre, bois… Il y a dans l'industrie un intérêt grandissant pour les plantes et les animaux qui inspirent l'innovation technologique. La nature est devenue une ressource, une solution pour l'avenir.

Boisbuchet est-il un prolongement de votre communauté hambourgeoise ?

La famille, c'est la communauté naturelle. De plus en plus dans les grandes villes, les gens vivent seuls et je trouve cela triste. Tout au long de ma vie, j'ai apprécié d'avoir des amis que je respecte et qui me donnent leur point de vue sur ce que je crée. Cela permet de s'améliorer.
Ici à Boisbuchet, et près de cinquante ans après mon expérience communautaire, je pense pouvoir aider les jeunes, leur donner des conseils et peut-être apprennent-ils quelque chose. Il y a un échange. On mange tous ensemble, soixante personnes se retrouvent autour de la table trois fois par jour (les jeunes participent aux tâches ménagères, certains viennent nous aider pendant six semaines contre un workshop gratuit). J'ai la curiosité de parler avec presque tout le monde. J'apprends énormément et je me sens toujours capable de discuter de sujets très actuels avec en plus, dans la tête, la souplesse et la liberté que me donne l'expérience. ■

L'ÉTÉ AU DOMAINE
Du 1er juin au 16 septembre, le domaine de Boisbuchet invite le grand public à visiter le parc architectural, l'exposition *Le genre du design* (à partir du 8 juillet) et à participer à toute une série d'événements.
Nouveauté : les Vendredis étoilés proposent de dîner et de partager, avec les créateurs, la dernière soirée de chaque workshop.
Depuis les premiers workshops en 1995, Boisbuchet a reçu quelque 380 tuteurs, designers et architectes, 11 000 participants-étudiants. L'édition 2018 accueille 34 intervenants d'une douzaine de nationalités sur le thème Questions de fait.
Le Café sur la Vienne ouvre de 9h à 18h, le samedi et le dimanche pour des happy hours de 18h à 21h. Le dimanche midi, International brunch en terrasse (sur réservation).
www.boisbuchet.org
Domaine de Boisbuchet, 16500 Lessac, 05 45 89 67 00

C'est maintenant que ça commence !

Le Marquis réunit quelque vingt-cinq membres. Plus de vingt-cinq ans après ce qui fut, à Angoulême, la première expérience d'atelier de bande dessinée, la petite communauté artistique garde sa ferveur pour le collectif.

Par **Astrid Deroost** Photos **Alberto Bocos**

«*Seul dans mon coin, j'aurais fait de la bande dessinée mais je n'aurais pas grandi de la même manière, je dois tout aux gens que j'ai rencontrés.*» Entre solennité et malice, Jean-Luc Loyer, qui vient de publier *Cintrée* chez Futuropolis, évoque l'épopée collective à laquelle il participe depuis 1992. Depuis la création, à Angoulême, du premier atelier d'artistes de bande dessinée.

À cette époque, le Festival international de la BD a dix-huit ans et le désormais quinquagénaire appartient à une informelle mais prometteuse communauté graphique. Ses semblables et amis ont pour noms Mazan, Turf, Ayroles, Masbou, Dethan, Ferrier… Signatures maintenant fameuses. Tous (ou presque) ont fréquenté l'École européenne supérieure de l'image (option BD), plantée en bord de Charente. Et beaucoup ont, à l'issue de leur cursus, l'intention sérieuse de s'adonner au 9e art, de préférence en chœur. L'idée vient naturellement d'investir, à une petite dizaine, un espace commun où chacun pourrait à sa guise dessiner, scénariser, imaginer des histoires en solo ou à plusieurs mains.

«La réussite de l'École, c'est de nous avoir donné envie de continuer ensemble, plaisante Jean-Luc Loyer. *On a trouvé un lieu à côté de chez moi. Pour les frais, on mettait les sous dans une caisse en carton !»* Nul besoin de dessin : l'atelier Monster Club tient dans une pièce unique piteusement chauffée. La cohabitation est heureusement bourrée de promesses humaines et artistiques. Certains comme Mazan avec *L'hiver d'un monde* ont déjà séduit la maison Delcourt, d'autres cogitent, comme ils disent, sur les projets du siècle. Démarches d'éditeurs, façons de faire, de voir,

Jean-Luc Loyer et Antoine Ozanam.

coups de pouce, collaborations… tout se donne et s'échange. Au bout de quelques mois pourtant, le projet s'essouffle faute d'argent mais redémarre peu après sous le titre de Second. Certains auteurs ont, entre-temps, rejoint des aînés au sein d'une autre (nouvelle) structure baptisée le Brol. À la fin des années 1990, les deux entités s'assemblent pour le meilleur. Les artistes s'installent dans un immeuble biscornu mais vaste et donnent vie à l'Atelier Sanzot. Clin d'œil tintinesque à la première vocation bouchère de l'endroit qui, en matière de création, devient une référence.

«Pas mal de gens voulaient travailler avec nous. C'est évident qu'il manquait quelque chose pour les auteurs. Nous, à ce moment-là, nous souhaitions nous lancer complètement dans la bande dessinée, arrêter le dessin animé», poursuit l'auteur en référence aux intermittences effectuées dans les studios voisins.

Dès lors le lieu ne désemplit guère, les talents s'illustrent en dizaines – aujourd'hui en centaines – d'ouvrages publiés nationalement, empruntant à tous les genres de la bande dessinée : historique, humoristique, aventure, jeunesse, autobiographique…

À Angoulême, l'initiative met au jour le peu de soutien accordé aux auteurs de bande dessinée dont l'art participe de la renommée mondiale de la ville. La Maison des auteurs, lieu de résidences d'artistes porté par le Syndicat mixte du pôle image (SMPI) Magelis, ouvre en 2002. Toutefois les pionniers du collectif ont besoin de long terme et préfèrent, moyennant un coup de pouce du même SMPI, louer de nouveaux locaux pour leur association. Le Sanzot se mue en l'actuel Atelier du Marquis. Quelque vingt-cinq femmes et hommes y œuvrent chaque jour dont les résidents de l'unique Esat (Établissements ou services d'aide par le travail) Image-arts graphiques de France. Il y a aussi des gens de passage, des étudiants en quête de rêve et d'infos.

Chaque auteur, toujours, se consacre à ses projets personnels et peut s'associer à l'activité générée par les compétences de la communauté artistique : travaux de commandes (visuels, affiches, albums), interventions en milieu scolaire, conception d'objets dérivés, expositions, publications collectives…

«Être ici, pour moi qui écris, ce n'est pas juste avoir une table, détaille le scénariste Antoine Ozanam, membre de l'atelier depuis quatre ans. *C'est faire des choses ensemble, on lance des idées et on parvient à les réaliser. Je trouve ça magnifique.»* Des plus jeunes s'arriment à l'aventure… Lucile Ahrweiller, illustratrice jeunesse, et Étienne Oburie, qui planche sur un album policier, y trouvent *«ce qui n'a pas de prix»* : un cadre de travail (remède à la solitude), l'entraide, les conseils avisés qui font progresser… *«J'aime la notion de groupe*, confie Jean-Luc Loyer. *Il y a une émulation et un petit côté famille, rassurant, chaleureux. On se fait confiance, on s'aide, même financièrement, si l'un d'entre nous est au creux de la vague. Depuis plus de vingt ans, on a perdu quelques illusions mais on a tous gardé un truc : le plaisir de raconter, d'inventer des histoires. C'est maintenant que ça commence !»* ■

L'Atelier du Marquis accueille des scénaristes, dessinateurs, coloristes, lettreurs, illustrateurs mais également une traductrice, un storyboarder de dessin animé… Membres actuels : Jean-Luc Loyer, Isabelle Dethan, Marine Blandin, Muriel Sevestre, Lucile Ahrweiller, Fawzi Baghdadli, Antoine Ozanam, Étienne Oburie, Julien Maffre, Virginie Soumagnac, Nicolas Bastide, Armelle Baillon-Dubourg, Sylvain Almeida, Youness Benchaieb, Karamba Dramé, Hubert de Turlé, Claire Fouquet. Membres d'honneur : Mazan, Gérard Balinziala. Membres de l'Esat IAG : Frédéric Coulaud, Clémence Leclerc, Erika Gonnord, Guillaume Perfetti, Sébastien Peters.

Depuis le 1er janvier 2008, la Maison des auteurs compose l'un des départements de la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image (Angoulême). Il existe aujourd'hui à Angoulême une vingtaine de collectifs d'auteurs de bande dessinée. Certains comme l'Atelier du Gratin ont un fonctionnement proche de celui du Marquis, d'autres se consacrent à l'édition… On estime à deux cents le nombre d'auteurs vivant dans la ville de l'image (chiffres Magelis).

De gauche à droite, Étienne Oburie, Julien Maffre, Lucile Ahrweiller, Frédéric Coulaud.

Par **Astrid Deroost**

ENJMIN

La ville terrain de jeu pour tous

Enjmin

Angoulême. Au pied du vaisseau Mœbius, un gros téléphone rouge sonne le passant et promet, à l'audacieux qui décroche, une rencontre imminente avec un auteur de bande dessinée. Devant le musée du 9e art, des promeneurs équipés de perches à selfies foulent un tapis couleur Mondrian et participent, via l'installation interactive, d'une partition musicale.

Sur une île à fleur de Charente, plantée d'un puissant dispositif sonore et d'images inspirées de la sorcellerie, les concurrents se livrent à l'aube à une inquiétante enquête liée à l'histoire du lieu… Ce sont là quelques séquences déjà vécues.

Depuis 2012, les très imaginatifs élèves de l'École nationale du jeu et des médias interactifs numériques (Enjmin) et de l'École européenne supérieure de l'image (Ései) se livrent ensemble à un exercice annuel qui consiste à «explorer ce qui se joue aujourd'hui dans l'espace public urbain, en concevant et en expérimentant un parcours ludique et artistique». «Nous avons eu, avec une partie des professeurs de l'Ései qui travaillent dans les arts numériques, l'envie de monter un atelier commun, souligne Cécile Le Prado, responsable pédagogique de la spécialité Conception sonore à l'Enjmin, pour expliquer l'émergence du séminaire Jouabilité dans la ville. C'est un travail collaboratif entre des étudiants qui ont des approches différentes.»

CHASSE AU TRÉSOR. Début octobre, ils seront près d'une centaine, répartis en équipes mixtes, à plancher sur le sujet… en s'inspirant, le plus souvent, de jeux physiques anciens, style jeu de piste ou chasse au trésor. Le public – muni de bonnes chaussures, d'un plan et d'un portable – sera encore convié à intégrer la communauté éphémère et ludique, en testant les parcours juste conçus. Le tout sera suivi d'un débriefing.

Selon l'enseignante, l'épreuve présente l'intérêt pluriel de pousser les étudiants en jeu vidéo, trop coutumiers de l'écran, à investir l'espace d'Angoulême, et de faire travailler tout le monde sur un temps court, dans un contexte situé. Chaque scénario de jeu devant être lié à l'histoire de la cité, à la population, au patrimoine, aux musées, aux usages... et satisfaire de strictes contraintes temporelles et géographiques (avec déplacement).

À grands traits, si le séminaire commence un mardi, avec l'intervention de conférenciers comme le créateur de Pokemon Go ou un architecte, les jeux doivent être prêts (fabrication des accessoires comprise) le jeudi, et proposés à l'essai le vendredi.

«Les étudiants de master 2 (Jeux et médias interactifs numériques) sont très avancés, précise Cécile Le Prado, en référence aux dispositifs techniques complexes (et invisibles) mis en œuvre pour chaque réalisation. Ils présentent en fin d'études, un projet de pré-production (de jeu vidéo).»

À l'heure où les cités se visitent smartphones en main au gré d'applications diverses, l'expérience Jouabilité dans la ville est un atout supplémentaire pour les futurs professionnels qui abordent ainsi le jeu lié à la connaissance et à la valorisation d'un territoire. «Des étudiants d'ailleurs viennent suivre le séminaire et j'invite des sociétés qui développent des logiciels de réalité augmentée dans la ville, détaille l'enseignante en soulignant l'intérêt suscité par les travaux d'élèves. Ici, nous avons un vrai potentiel de création.»

Jouabilité dans la ville, édition 2018 du 9 au 13 octobre. Le public est convié à jouer et à tester les jeux créés les vendredi et samedi. Contact : cecile.leprado@free.fr.

L'École nationale du jeu et des médias interactifs numériques du Conservatoire national des arts et métiers est la seule école publique française de ce type. Les élèves se voient, pour 95 % d'entre eux, proposer un emploi dans l'industrie du jeu vidéo à l'issue de leur cursus. L'établissement collabore avec les laboratoires Cedric du Cnam, le L3i de l'université de La Rochelle, le CeRCA et Xlim de l'université de Poitiers.

Raoul Hausmann après Ibiza

Après le Point du Jour à Cherbourg et le musée du Jeu de Paume, c'est au musée de Rochechouart qu'est présentée une exposition consacrée au travail photographique du dadaïste Raoul Hausmann.

Par **Daniel Clauzier**

Fondateur du club Dada de Berlin en 1918, Hausmann est connu surtout pour sa *Tête mécanique* (ou *L'esprit de notre temps*), merveilleux assemblage d'éléments de machine et de d'objets trouvés sur une tête de mannequin. Il est aussi l'auteur d'une œuvre photographique considérable mais rarement montrée. Couvrant la période des années 1920 à la fin des années 1930, l'exposition met en avant son utilisation audacieuse de l'image photographique par le biais de ses collages, ses photomontages (dont il est un des inventeurs) et aussi des techniques propres à la photographie expérimentale des années 1920 : superpositions, compositions diagonales, vues plongeantes. Obsédé par la lumière et sa transcription par la chimie photographique, il explore également le potentiel des ombres en passant la lumière d'une lampe au travers de la vannerie d'un panier ou des jours stelliformes dans l'assise d'une chaise de bistrot. Ces images étonnantes jouent de la frontière avec l'abstraction.

Dans les années 1930, il réalise d'innombrables clichés de sa compagne, Vera Broïdo, empreints de sensualité. Souvent photographiées de dos, avec des cadrages serrés, les courbes et textures du corps féminin répondent aux dunes et aux rochers des plages de la mer Baltique dans une communion de formes.

DE L'EXPÉRIMENTATION À L'ETHNOGRAPHIE

Une section est aussi consacrée à son travail à Ibiza, où l'artiste germanique s'exile en 1933-1936 avec Hedwig, son épouse, et Vera. Loin des lieux de villégiature, Haussmann est attiré par les villages traditionnels. Son travail y prend un aspect plus documentaire et ethnographique au travers des portraits, des scènes de la vie quotidienne, des natures mortes. Ses images de l'architecture vernaculaire, de simples volumes blancs et utilitaires totalement hors temps, suggèrent que les idées véhiculées par l'esprit du Bauhaus, faisant l'éloge du fonctionnalisme moderniste, ne sont finalement pas si

Page de gauche, Raoul Hausmann, *Ca'n Nadal de Baix, Sant Josep*, 1936, 29,8 x 39,8 cm, ci-dessus, *Nu au bord de la mer du Nord (Vera Broïdo vu de dos)*, 1927, 8,7 x 11,7 cm, Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne - Château de Rochechouart.

László, son ami décédé, lui offre un nouvel appareil photo, ce qui l'incite à reprendre cette activité, en prenant la ville comme sujet. Vers 1952, il rejoint le club amateur des photographes limousins[1], dont le président d'honneur est le photographe humaniste Izis. Hausmann y prend à cœur son rôle de professeur, mais se heurte aux conceptions très classiques et au manque d'ouverture d'esprit de la plupart des membres de l'institution qu'il quitte en 1957. Le fonds, conservé par le musée départemental d'art contemporain de Rochechouart, montre un ensemble disparate mais varié des images de cette période de sa vie. En effet, une grande partie des tirages sont aujourd'hui dispersés, et outre les collections numérisées de Rochechouart et les articles en ligne, notamment le travail du site Geoculture, il faut dépouiller les catalogues de vente aux enchères pour en retrouver d'autres tirages, actuellement peu recherchés, qui complètent la vision d'ensemble.

Hausmann déambule dans son quartier, sans jamais trop s'éloigner de chez lui, quand il ne prend pas simplement les vues par la fenêtre de son appartement du 80 rue Aristide-Briand. Dans les rues autour de la gare

Ci-dessus, Raoul Hausmann, sans titre, 1931, 39,5 x 35 cm, à droite, *La poursuite*, 1954, 18,2 x 24 cm, *Trois Chaises*, 1934, 18 x 23,8 cm. Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne - Château de Rochechouart.

nouvelles. Son travail photographique à Ibiza s'accompagnait d'écriture et de dessins d'études. En effet, le lieu le fascine. Comme l'écrit Cécile Bargues dans le catalogue de l'exposition, l'artiste y a rencontré *«un monde qu'il jugea parfait, un univers capable de fonctionner de façon autonome, une mesure de l'harmonie»*.

D'IBIZA À PEYRAT-LE-CHÂTEAU PUIS LIMOGES

L'exposition, qui s'arrête en 1936, ne traite pas de la période d'après-guerre. En effet, après son départ d'Ibiza, puis des courts séjours en Suisse, en Tchécoslovaquie et à Paris, l'artiste s'est installé en 1939 à Peyrat-le-Château puis de manière définitive à Limoges, où, avec son épouse et sa nouvelle compagne, Marthe Prévot, il a mené une vie tranquille, modeste et quasiment solitaire jusqu'à sa mort en 1971. Il n'a jamais, en revanche, cessé son activité créatrice.

À Limoges, Haussmann l'étranger excentrique s'intègre mal. En 1946, Sibyl Moholy-Nagy, la compagne de

«Je veux photographier des gros plans, de l'herbe, une blette, la texture d'un cheveux, du sable, de l'eau... mais pas de grands trucs apprêtés, ce n'est pas de la photographie moderne...»

1. Delphine Jaunasse, *Raoul Hausmann : l'isolement d'un dadaïste en Limousin*, Presses universitaires de Limoges, 2002.

Raoul Hausmann, *Limoges*, 1955, 30,4 x 40 cm. Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne - Château de Rochechouart.

des Bénédictins, quartier alors neuf, il cadre le paysage toujours selon l'esthétique de la Nouvelle Vision d'avant-guerre. Comment ne pas voir dans ces clichés une manière de s'approprier un paysage inconnu, voire hostile, pour le plier à un langage familier ? Ainsi une vue penchée de la tour de Saint-Michel-des-Lions semble vouloir imiter les diagonales d'une vue industrielle à la Rodchenko. Le photographe s'attarde sur les câbles du chemin de fer et les superpose dans des expositions multiples qui rappellent son travail sur la façade de Notre-Dame-de-Paris dans les années 1930. Quelques vues plongeantes rappellent sa célèbre photo d'un tramway berlinois. Les lignes à haute tension et des gros plans sur le béton du pont du chemin de fer sont des réminiscences des expérimentations dans l'esprit du Bauhaus, et le photographe cherche à rendre fantastique la banalité des immeubles limousins dans les reflets d'un capot de voiture. Y planent les fantômes d'Umbo, de Kertesz, mais surtout de Moholy-Nagy.

D'autres images du Limoges des années 1950 témoignent d'une approche plus documentaire de la photographie, mais la passion et l'amour des gens qui animaient les images d'Ibiza paraissent bien loin. Une photo de 1954, prise à la volée dans la rue, juxtapose une promeneuse et un cycliste rendu flou par la vitesse. Il l'intitule avec humour *Poursuite*. Hausmann fait aussi des photos amusantes et anecdotiques de baigneurs pris à leur insu au bord de la Vienne, à «Limoges-plage», mais elles n'ont pas la force des images de photographes humanistes de la même période.

QUESTIONNER LE ROMANTISME

Son exploration de la photographie n'est pas pour autant exempte de recherches nouvelles, par lesquelles il tente de transformer le réel ordinaire via la prise de vue, la technique ou le montage.

Des sorties en forêt sont l'occasion de photographies de nus de Marthe Prévot. Ces mêmes promenades

Ci-dessus, Raoul Hausmann, photogramme, 1953, 28,3 x 37,7 cm. Collection Musée Sainte Croix, Poitiers.

bucoliques lui font découvrir le château médiéval de Chalusset à dix kilomètres de Limoges, et lui inspirent, dès 1947, poèmes et photographies remarquables. Alors que, tel que le remarque Cécile Bargues, Hausmann ne s'était jusqu'alors jamais emparé du sujet typiquement allemand (et un peu stéréotypé) de la forêt romantique[2], l'artiste profite de sa découverte de la pellicule infra-rouge pour en réaliser des vues fantastiques. Émergeant de la forêt, le château prend des airs mystérieux et la végétation qui l'entoure est transformée par le blanc irréel qui résulte du procédé.

PYREX EN LUMIÈRE

C'est surtout dans ses travaux qui mêlent avec poésie textes, image et collage que celui qu'on surnommait le Dadasophe reste le plus fidèle à lui-même. Il continue son travail de photomontage, souvent en reprenant les clichés des années 1920 qu'il découpe pour mieux les faire renaître. Dans ces travaux surgit le souvenir de son ancienne complicité avec Raoul Ubac.

Il renoue aussi avec ses expérimentations d'avant-guerre, avec des essais de photogrammes à mi-chemin entre les rayogrammes de Man Ray et les collages de Kurt Schwitters. Des objets sont posés sur la feuille de papier sensible qui est exposée ensuite à la lumière et fixée, créant formes opaques, ombres et reflets dans des compositions rappelant l'abstraction, mais dont l'association libre d'objets banals du quotidien se rattache aux collages dadaïstes. Ainsi, des emballages de gâteaux achetés à la pâtisserie du coin aux motifs imprimés deviennent un jeu de superpositions translucides. Dans un grand photogramme conservé au musée Sainte-Croix de Poitiers, l'artiste imprime

2. Cécile Bargues, «Un exercice de contemplation», dans *Raoul Hausmann, photographies 1927-1936*, Le Point du Jour, Jeu de Paume, Musée départemental d'art contemporain de Rochechouart, 2018.

Raoul Hausmann, *Château de Chalusset*, 1947, 17,5 x 28,8 cm. Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne - Château de Rochechouart.

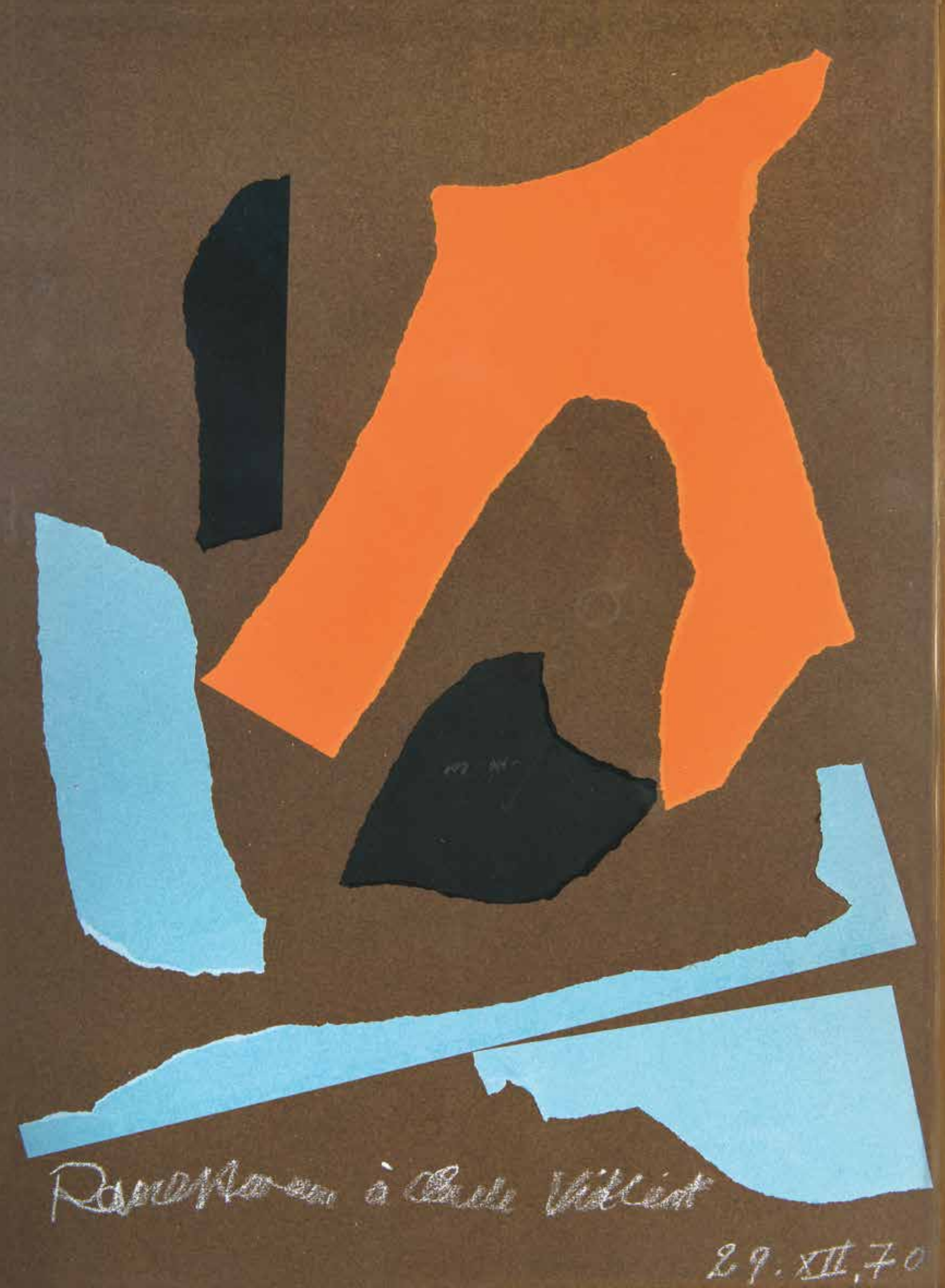
l'ombre et les reflets de verres en Pyrex qui se métamorphosent en autant d'inflorescences fantomatiques. L'idée d'un art total, regroupant l'image photographique et le texte poétique, trouve une passerelle avec la technique qu'il invente et nomme les «photopictogrammes» : l'artiste recouvre des feuilles de papier photographique avec de la sciure dans laquelle il trace ensuite des lettres et textes avec les doigts, formant des signes, jeux de lignes, textes, figures.

OVIDE CHEZ LES SCYTHES

C'est une période paradoxale de la vie de l'artiste qui, bien que montré dans des expositions internationales comme un de piliers du dadaïsme (mais jamais pour son travail en photographie), est relativement ignoré du monde de l'art, installé loin des États-Unis où se sont réfugiés la plupart des maîtres de l'avant-garde. Tel Ovide exilé chez les Scythes, Hausmann le dadasophe s'est isolé dans un monde où son génie est devenu invisible. Tentant, en vain, d'obtenir la nationalisation française en 1959, le rapport policier mentionne qu'il a *«une vie plutôt discrète […] certains talents pour la peinture et la photographie […] quoi qu'il en soit l'intéressé n'a pas obtenu de distinctions honorifiques dans le domaine artistique»*[3]. ■

Exposition de Raoul Hausmann «Nous ne sommes pas des photographes» au musée de Rochechouart, du 6 juillet au 16 décembre. En même temps, exposition de Mathieu Kleyebe Abonnenc «Le Palais du paon».

3. Enquête citée par Cécile Bargues, *op. cit.*


Rauschenberg à Claude Villiers
29. XII. 70

Hausmann & Viallat à Limoges

Un LIMOGEAGE qui enGAGE LE MOI

Récit de la rencontre à Limoges en 1968-1970 de Claude Viallat, alors jeune peintre enseignant à l'École nationale d'arts décoratifs, et Raoul Hausmann, dadaïste de la première heure, qui vivait dans une cité HLM près de la cathédrale.

Par **Jean-Jacques Salgon**

Tout a commencé par des reproductions de Matisse et de Picasso prélevées sur des exemplaires de la revue *Arts* et punaisées par un étudiant sur le mur blanc d'une salle de l'École nationale d'arts décoratifs de Nice. Pierre Oliver en est le directeur et Claude Viallat l'un des professeurs. Parmi les onze étudiants du jeune professeur Viallat, il y a Serge Maccaferri. C'est lui qui a punaisé Matisse et Picasso sur le mur immaculé de la salle blanche. Mais à l'École nationale d'arts décoratifs de Nice, en 1967, on ne plaisante pas avec l'immaculé. Les étudiants sont encore soumis à l'appel, portent la blouse et doivent filer doux. Monsieur Oliver convoque les onze étudiants de la classe indûment décorée pour leur signifier leur exclusion. Claude Viallat intervient auprès du directeur pour tâcher d'arranger les choses et disculper ses élèves : c'est lui qui leur a suggéré de punaiser ces satanées reproductions. Finalement, après excuses présentées à monsieur Oliver par l'étudiant punaiseur, les onze sont réintégrés et neuf d'entre eux vont d'ailleurs réussir leur concours à la fin de l'année.

LIMOGÉ DE NICE, RECRUTÉ À LIMOGES

Mais il en fallait plus pour calmer les aigreurs de monsieur Oliver. Ce Claude Viallat qui n'est même pas encore titulaire de son poste a de drôles d'idées, il fait punaiser des images sur les murs, fréquente une bande de gribouilleurs au Laboratoire 32 de la rue Tonduti-de-l'Escarène, on l'a vu avec Ben, Arman, César ou Martial Raysse, et quelle idée que de vouloir apprendre la peinture à des étudiants qui sont là pour apprendre à dessiner ! En juin 1967 la sanction tombe : Claude Viallat est viré de l'École d'arts décoratifs de Nice avec interdiction d'enseigner la peinture.

Après l'échec d'une candidature à Nancy, une opportunité se présente pour lui à l'École nationale d'arts décoratifs de Limoges. Son directeur, Jean-Jacques Prolongeau connaît Henriette, l'épouse de Claude, laquelle a été son élève à l'école des Beaux-Arts de Perpignan. Il accueille favorablement la demande et Viallat est recruté, mais toujours avec interdiction d'enseigner la peinture. C'est ainsi que, limogé de l'école de Nice, Claude Viallat se retrouve à Limoges. Nous sommes à l'automne de 1967.

LES COURS DU "CAGIBI"

Au bout d'un an, un collègue nommé Louis Bec lui propose de venir discrètement avec ses élèves pour leur enseigner la peinture dans un réduit de son atelier. Cette nouvelle activité n'est pas si clandestine que ça et le directeur, qui a pourtant la vue perçante, n'est pas trop regardant. Viallat enseigne donc la peinture – pardon, le dessin – à un groupe de sept étudiants. L'année suivante, les cours du «cagibi» sont officialisés et Claude Viallat va animer un atelier de peinture jusqu'à son départ de Limoges, en 1972.

Dans le courant de 1968, Viallat rend visite à son ami Joan Rabascall qui vit à Paris. Ils se sont connus à l'occasion de l'exposition collective «Impact 1» qui s'est tenue au musée de Céret, au cours de l'été 1966 et qui rassemblait une flopée de jeunes artistes de Paris, de Nice et de Barcelone. À l'instar de Serge Maccaferri, Rabascall

Raoul Hausmann, collage, 1970. Coll. Claude Viallat.

Pierre Schwartz

est un punaiseur. Ce n'est pas une reproduction de Matisse qu'il a punaisée au mur de son atelier mais l'affiche d'une exposition qui s'est tenue à l'automne 1967 au Moderna Museet de Stockholm. Sur cette affiche est reproduite la photographie d'une drôle de tête en bois coiffée d'une timbale télescopique en fer blanc, avec, cloué sur son front, un carton blanc portant le numéro 22, un bout de mètre-ruban et vers l'oreille gauche, un mécanisme d'appareil photo en bronze et une règle graduée. C'est un collage en 3D.

D comme Dada, D comme Destruction, D comme Dégénéré. Viallat est fasciné. Il découvre au bas de l'affiche ce nom de Raoul Hausmann qu'il ne connaît pas. Dans le même temps, Rabascall lui apprend que cet artiste allemand de génie, ce dadaïste de la première heure, est établi depuis la fin de la guerre à Limoges.

Cette non-connaissance de Viallat concernant Hausmann est symbolique de l'oubli dans lequel cet artiste est tombé depuis son départ de Berlin en 1933 et dont on peut dire qu'il l'a lui même en partie entretenu. En 1968, il vient tout juste de refaire surface grâce à l'exposition «Cinquantenaire de Dada» au Kunsthaus de Zurich (en 1966) et surtout grâce à cette grande rétrospective au musée d'art moderne de Stockholm.

Avant de retrouver Viallat et Hausmann à Limoges, revenons un peu sur cette drôle de tête mécanique (*Mechanischer Kopf*). Pour la réaliser Hausmann est parti d'une «marotte», forme en bois utilisée par les chapeliers ou les coiffeurs pour présenter chapeaux ou postiches. Il l'a polie et cirée puis il a fixé divers objets tout autour de son crâne. Selon les dernières recherches, l'œuvre, souvent datée de 1919, daterait plutôt de 1920-1921.

Pierre Schwartz

Raoul Hausmann, collage, 1970. Coll. Claude Viallat.

En 1922, Hausmann qui vit encore à Berlin se sépare de sa première femme Elfriede et de sa maîtresse, l'artiste Hannah Höch, avec qui il a beaucoup collaboré. C'est Hannah qui conserve la tête. Un an après, Hausmann épouse Hedwig Mankiewitz qui restera à ses côtés jusqu'à sa mort en 1971. En comparant des photos parues dans la revue *Mecano 2* en 1922 et *Cahier d'Art* en 1932, on peut s'apercevoir que la tête a subi quelques modifications, vraisemblablement de la main d'Hannah pilotée à distance par Hausmann. L'arrivée de Hitler au pouvoir en 1933 contraint le futur «artiste dégénéré» à quitter l'Allemagne. Pendant la guerre, beaucoup d'œuvres de Raoul Hausmann vont disparaître, soit jetées au feu par les nazis, soit détruites sous les bombardements. Mais la tête sera sauvée par Hannah qui l'enterrera dans une boîte en fer avec d'autres objets et documents, dans son jardin à Heiligensee, dans la banlieue de Berlin. Elle est venue s'installer là pour se faire oublier des nazis. Elle déterre la tête en 1945, au départ des Soviétiques, pour finir par la restituer à Raoul en 1966. C'est alors que Hausmann rebaptise l'œuvre *L'Esprit de notre Temps* (*Der Geist unserer Zeit*) pour la présenter à l'exposition de Stockholm. Sur une photo prise à Limoges à la même époque par Marthe Prévost, on voit un Raoul Hausmann plutôt renfrogné qui serre la tête contre sa poitrine. Il doit être pourtant bien content de l'avoir récupérée. La tête fait à présent partie des collections du Centre Pompidou. L'esprit de notre temps, c'est donc selon Hausmann celui d'un homme sans caractère dont le cerveau fonctionne mécaniquement, piloté par des forces extérieures et la loi des grands nombres, un frère jumeau de *L'Homme sans qualités* de Musil en quelque sorte. Cette œuvre novatrice témoigne donc de ce rapport nouveau qui lie l'homme moderne à un monde peuplé de machines, celui des «aéroplanes» et des «dactylographes» chers à Apollinaire.

Remarquons que c'est l'image de cette «tête mécanique» qui a présidé à la rencontre hasardeuse d'Hausmann et de Viallat, non sur une table de dissection, mais dans l'atelier parisien de Joan Rabascall.

De retour à Limoges, Viallat finit par localiser le lieu de résidence d'Hausmann : il s'agit d'une cité en forme de barre HLM sise au 6 de la rue Neuve Saint-Étienne. Depuis 1958, Hausmann habite là, dans un modeste trois pièces, avec sa femme Hedwig et sa nouvelle compagne Marthe qu'il a rencontrée en 1939, lors de sa planque à Peyrat-le-Château. Notons que Raoul et Hedwig doivent apprécier les charmes du ménage à trois, puisqu'ils l'ont déjà expérimenté vers 1930 à Berlin, lors de la liaison de Raoul avec Véra Broïdo.

RÉVEILLER LA VILLE

Cette sainte trinité vit dans un relatif dénuement. Hausmann qui a intenté un procès au Reich pour sévices subis a fini par obtenir une maigre pension. Il y a aussi l'isolement intellectuel dans cette petite ville de province que Hausmann compense par une abondante correspondance («Il vivait par correspondance» dit joliment Cécile Bargues dans le catalogue de l'exposition du musée du Jeu de Paume[1]). L'arrivée du jeune Viallat, qui est au fait de tous les nouveaux courants artistiques et picturaux, doit être une bouffée d'air frais pour le vieux dadasophe. Durant

les quelques années où il séjourne à Limoges, Viallat fréquente régulièrement l'appartement-atelier d'Hausmann. Leurs échanges sont amicaux, l'«ajusteur de l'impossible», le collagiste et le photomonteur, donne des conseils avisés au futur émule de Supports/Surfaces. Celui qui appelle toujours de ses vœux la venue d'«un état primordial nouveau» rejoint le jeune artiste qui vient de déclarer que «le véritable objet de la peinture, c'est la peinture elle-même». Quelque chose qui est de l'ordre de l'expérimentation les rapproche. Viallat observe avec émotion l'artiste devenu presque aveugle en train de caresser du bout des doigts des morceaux de carton ou de papier pour réaliser ses collages tactiles. On aimerait pouvoir mettre un jour la main sur l'enregistrement que fit Georges-Emmanuel Clancier de leurs échanges.

Songeant à cette époque, Claude Viallat se souvient que son arrivée à Limoges fit quelques vagues dans une ville un peu endormie, comme l'étaient souvent alors ces préfectures engoncées dans leur terroir, ces villes provinciales dont Barthes disait apprécier l'état de «légère déshérence»: «On me trouvait trop spontané, trop bruyant, trop bavard.» Se souvenant des expositions de rue qu'il y organisait avec ses amis du groupe Textuction (Jean Mazeaufroid, Georges Badin, Gérard Duchêne, Gervais Jassaud et Michel Vachey), son œil se met à pétiller et c'est un Viallat enfantin et malicieux, comme un gamin qui viendrait de commettre une farce, qui rajoute : «Je crois que je suis encore un peu connu là-bas, j'ai secoué la torpeur de cette ville que mai 68 n'était pas parvenue à réveiller.» Puis, revoyant à nouveau son ami, Viallat poursuit : «Hausmann se promenait chaque jour dans la ville comme un dandy, au bras de ses deux compagnes ou bien s'appuyant sur sa canne, toujours élégant et cravaté, mais c'est nous qui fîmes scandale en 1971, quand nous exposâmes au Centre culturel une sérigraphie de la coopérative des Malassis montrant le portrait de Gabrielle Russier. Est-ce le maire d'alors, Longequeue, ou bien le directeur du centre qui la fit recouvrir d'un voile ?»

Pierre Schwartz

Raoul Hausmann, dessin, 1966. Coll. Claude Viallat.

De son amitié avec Raoul Hausmann et des moments passés en sa compagnie dans le HLM de Limoges, Claude Viallat conserve aujourd'hui une série d'œuvres de l'artiste, dessins, collages, sculpture, dont certaines lui sont dédicacées. Parmi les œuvres graphiques, il y en a une, encre de chine et pastel, intitulée *Les quatre cocottes* qui date de 1953 : Dans quatre cocottes grossièrement dessinées on reconnaît les têtes de Breton, Éluard, Péret et Tzara. Ce dessin est directement inspiré par une carte postale photographique datant de 1922 où chacun de ces quatre personnages a apposé sa signature sur son propre visage. Cette photo est pratiquement contemporaine de la fameuse soirée du 6 juillet 1923 organisée au Théâtre Michel par Tristan Tzara et que Breton et ses amis torpillèrent.

FIDÈLE À DADA

En faisant ainsi mijoter ces quatre têtes dans des marmites, Hausmann aurait-il choisi d'infliger le supplice d'une cuisson à petit feu à ceux qui selon lui ont trahi le dadaïsme pour s'enrôler dans le surréalisme ou, pire, dans le «Bretonisme» comme il le dit en 1962 dans une lettre à Georges Hugnet ? C'est bien possible tant il est vrai que Hausmann, lui, restera jusqu'à son dernier souffle fidèle à l'esprit de Dada. Aujourd'hui les œuvres d'Hausmann et de Viallat sont dans les grands musées du monde. Si vous souhaitez en acquérir une (de l'un ou de l'autre) il vous faudra investir une somme assez conséquente. Mais sachez que pour 620 euros mensuels, vous pouvez louer à Limoges l'appartement où les deux artistes avaient coutume de se retrouver. Pour cela, il vous suffit de vous rendre sur le site Le Bon Coin et de répondre à l'annonce : *En location meublée : idéal pour un couple ou une colocation. Situé dans un quartier historique et calme, à deux pas de la place Jourdan et de tous commerces, dans une résidence sécurisée, ce grand appartement a été la dernière demeure de Marthe Prévot et de Raoul Hausmann auquel la ville de Limoges a rendu hommage en gravant dans le sol en lettres de bronze, à l'entrée de la résidence, son poème "Legimos".* […] *Ce vaste T2 Bis de 57 m² très clair et bien isolé dispose de quatre grandes fenêtres exposées plein sud avec vue imprenable sur la cathédrale.* […] *Généreusement meublé et équipé, ce logement convivial situé en rez-de-chaussée surélevé ne compte pas de vis-à-vis et jouit d'un jardinet collectif sous les fenêtres. Les charges incluent le chauffage collectif, l'eau, la jouissance de toutes les parties communes et les taxes. Libre de suite. Coup de cœur assuré.* ■

1. *Raoul Hausmann, Un regard en mouvement*, Musée du Jeu de Paume, Paris, du 6 février au 20 mai 2018.

Henri Lefebvre, sociologue et philosophe qui a théorisé le changement social par la critique de la vie quotidienne, a été mis à l'honneur lors de journées d'étude à l'École nationale supérieure d'art de Limoges, en avril 2018.

Par **Sophie Weiler / La Navette**

Henri Lefebvre
Subvertir la vie quotidienne

Dans les années 1920, Lefebvre est proche des surréalistes mais s'en sépare dans les années 1940 notamment à travers *Critique de la vie quotidienne*. Tout au long de l'entre-deux guerres, une sorte de front révolutionnaire au sein de la culture émerge et s'agrège autour de nombreux débats politico-artistiques au sujet de notions telles que celles de beauté ou de révolte. Cette période historique correspond selon Lefebvre à une phase spécifique du capitalisme : essoufflement de la vague révolutionnaire ouverte par la révolution russe de 1917 et une forme de stabilisation et de reconfiguration du capitalisme moderne. Lefebvre fait alors partie du groupe *Philosophies* qui se rapproche de groupes surréalistes belges et français et de la revue communiste *Clarté*. De cette rencontre naîtra par exemple un tract historique intitulé «La révolution d'abord et toujours» qui condamne l'entreprise coloniale de la France au Maroc. C'est ensuite au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans un contexte d'euphorie et où le Parti communiste est auréolé de son rôle au sein de la Résistance qu'apparaît au sein du champ intellectuel une offensive contre le surréalisme. Considérant sa relative absence dans la Résistance, l'inactualité du surréalisme est posée. *Critique de la vie quotidienne* participe de cette offensive et suscite un grand intérêt au sein des avant-gardes artistiques, particulièrement sa proposition de réinterpréter le marxisme et le surréalisme au prisme de la vie quotidienne.

UN ART QUI DEVIENDRAIT ART DE VIVRE

Critique de la vie quotidienne invite à redéfinir la place et le rôle des œuvres artistiques au regard d'un quotidien transformé et révolutionné. Contre le surréalisme, Lefebvre rejette toute critique qui cherche ailleurs que dans la vie quotidienne, ou dans des activités prétendument supérieures, sa solution. L'impasse du surréalisme tient d'après lui, au fait qu'il a mené une formidable attaque contre le quotidien afin de le dénoncer et de le discréditer au nom du merveilleux. Le surréalisme – comme la philosophie et la littérature – converge, selon lui, vers le refus et le mépris de la vie de tous les jours en y opposant l'extraordinaire et les activités nobles et supérieures. Une telle conception passe selon Lefebvre à côté du caractère situé du quotidien qui émerge dans la réalité capitaliste. Le temps cyclique qui imbriquait le temps quotidien dans un tout organique lié au rythme des saisons et des communautés a largement volé en éclats en étant subordonné à la reproduction marchande et à la division du travail de la société capitaliste. Mais les activités dites supérieures ne se sont pourtant séparées qu'en apparence des pratiques de la vie quotidienne, affirme Lefebvre. En revanche, les idéologies qui se placent au-dessus de la vie au nom de la pureté de l'art et de la poésie ou du sérieux de la politique et de la philosophie rejettent le quotidien car

Né à Hagetmau dans les Landes, en Nouvelle-Aquitaine, Henri Lefebvre est un sociologue et philosophe français. Proche un temps du surréalisme et figure clé du marxisme, ses ouvrages les plus connus sont *Critique de la vie quotidienne* (1947), *La Proclamation de la Commune* (1965), *Le droit à la ville* (1968), *Du rural à l'urbain* (1970) ou *La production de l'espace* (1974). Il inspirera l'Internationale situationniste (Guy Debord, Raoul Vaneigem) sur la subversion de la vie quotidienne, la pensée du milieu urbain ou la conception de la révolution comme une fête, avant de privilégier la recherche sociologique. Enseignant à Nanterre, il sera l'une des sources intellectuelles de mai 68. Il est mort en 1991 à Navarrenx.

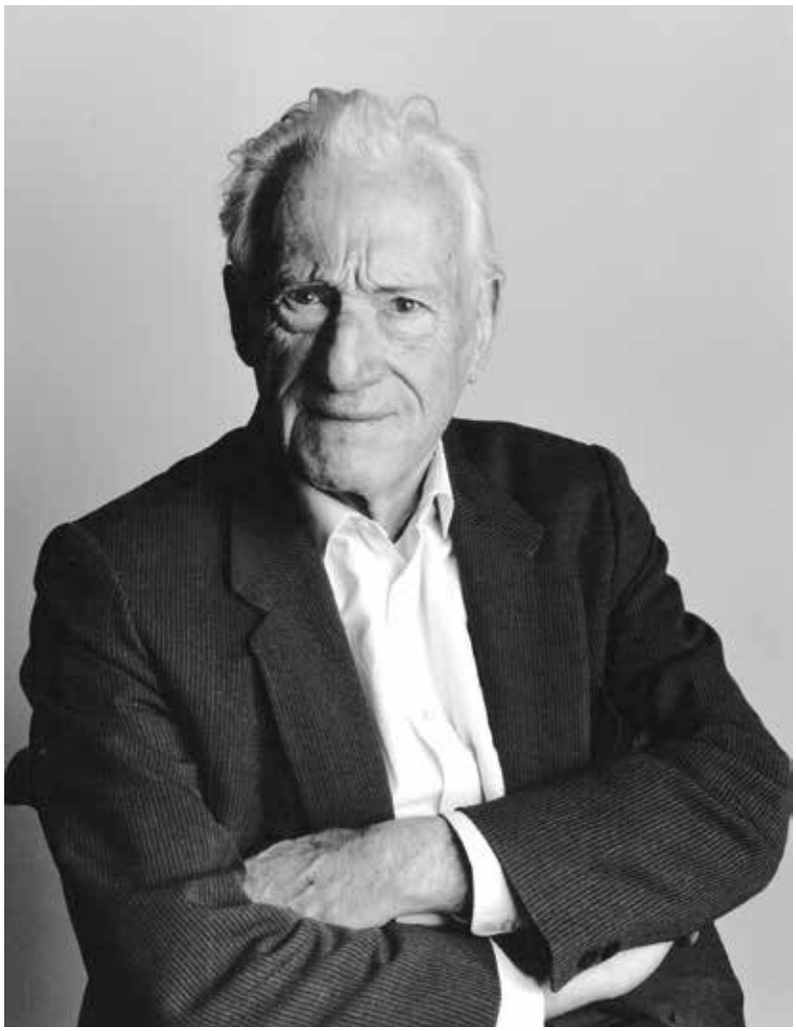
elles sont incapables de le changer. L'enjeu est donc de replacer l'art au cœur de la vie et de transformer la vie à partir des pratiques quotidiennes dont l'art fait partie ; un art qui deviendrait art de vivre. Pour ce faire, l'art doit se perdre et se retrouver dans la vie en dépassant la séparation entre vie et art et en récupérant les puissances spirituelles qui y sont contenues. Ce qui doit faire œuvre, c'est la vie elle-même, mais changée. Lefebvre s'oppose donc à l'institution de l'art où l'esthétique – le «style» – s'autonomise et se sépare de l'œuvre. Si dans les sociétés anciennes les œuvres d'art ne sont pas des œuvres d'art séparées de la vie, mais bien une façon de vivre ou un «style de vie», dans le capitalisme, l'expression artistique est stockée sous forme de marchandise. Lefebvre entreprend donc de dépasser la scission du style et de l'œuvre, de l'exceptionnel et du quotidien. Enfin, la révolution ne peut ni être l'œuvre d'une organisation révolutionnaire sur le modèle traditionnel, ni d'un mouvement culturel d'avant-garde. Au contraire, elle marquera la fin de ces expressions spécialisées et le recours à une «praxis totale» où théorie et pratique ne font qu'un.

PAS DE RÉVOLUTION SANS FÊTE

À la séparation spatiale de l'art avec la vie correspond un clivage temporel : la fête. Fondée sur l'opposition quotidien/fête, travail/loisir, jeux/sérieux, etc., la fête est aujourd'hui en rupture avec la vie. Or, pour transformer le quotidien, il faut également dépasser la séparation de la culture avec le politique et repenser la fête en lien avec la révolution. Par le passé, la fête tranche sur la vie quotidienne, mais elle ne s'en sépare pas : au moment de la fête, la vie quotidienne devient plus intense et s'en distingue par l'explosion des forces lentement accumulées dans et par cette vie quotidienne elle-même. Pour Lefebvre, le plus bel exemple en est la Commune de Paris (1871) qui fut la plus grande fête du siècle et des temps modernes : une fête populaire dont le style propre fut la fête elle-même. La Commune a fait coïncider l'histoire et la vie de tous les jours en faisant disparaître la lutte quotidienne pour le pain et le travail, en faisant sauter les barrages entre la rue et les maisons, la vie privée et sociale. Mai 68 a été pour Lefebvre la réalisation de la critique de la vie quotidienne qui fut, un court moment, conquise et occupée, libérée et renversée.

«TRANSFORMER LE MONDE» DE MARX

Lefebvre veut donc reconnaître au quotidien son potentiel de transformation : sa double dimension contradictoire de platitude et de profondeur, de banalité et de drame, d'aliénation et de désaliénation. Le quotidien devient le lieu où se mêlent la médiocrité et l'émerveillement, le réenchantement et le désenchantement, la réification et l'émancipation. Le concept marxiste



Jean-Robert Franco

d'aliénation est central dans sa relecture de Marx. Ce concept renvoie à une dynamique qui rend les productions sociales étrangères aux êtres humains qui les ont pourtant créées, et les investit d'un pouvoir de transformer les êtres et leurs relations en un rapport entre des choses. *Critique de la vie quotidienne* implique la fin de l'aliénation – à laquelle elle contribuera, car c'est bien dans la vie quotidienne que se vérifient et se confirment les changements qui s'opèrent dans le monde. Lefebvre reprend à son compte le mot d'ordre surréaliste de «transformer le monde» de Marx et le «changer la vie» de Rimbaud, mais en précisant que c'est la vie de tous les jours, dans son ordinaire et sa familiarité qui doit changer. Transformer le monde pour Marx, c'était aussi transformer la vie quotidienne, et tant que celle-ci n'aura pas radicalement changé, le monde n'aura pas changé. Ce n'est pas la prise du pouvoir, l'occupation de l'État ou le changement de mode de production qui définissent la révolution mais bien la prise et la reprise de la vie quotidienne sous un autre mode. Enfin, la vie quotidienne réconcilie pratique et théorie puisqu'elle met en jeu l'ensemble des activités humaines – ou la totalité du réel. ■

Henri Lefebvre
Ils ont crucifié le soleil !

À l'image du soleil crucifié qu'Henri Lefebvre voyait, enfant, dans la campagne pyrénéenne, le penseur a vécu dans une position antidogmatique, comme un romantique révolutionnaire.

Par **Sophie Weiler / La Navette**

L'image du soleil crucifié se retrouve dans plusieurs ouvrages de Lefebvre et révèle différentes facettes de son œuvre. Dans *Les temps modernes* (1957), Lefebvre évoque sa jeunesse dans les campagnes du Sud-ouest de la France, entre l'Occitanie et le Pays basque. On y trouve le récit d'un épisode de sa vie qu'il considère comme fondateur de sa démarche intellectuelle, philosophique et même existentielle. Une de ces croix se dressait sur un socle de pierre à Angous (Pyrénées-Atlantiques) dans la campagne pyrénéenne. D'après les prêtres de la région, le cercle représente la couronne d'épine du Christ. Effectivement, sur certaines croix, on retrouve les instruments de la passion (les clous, la lance du soldat romain et la couronne d'épines). La croix d'Angous portait, elle, un disque garni de longues pointes métalliques rayonnantes. Encore jeune homme, ce jour-là, Henri Lefebvre était assis sur le socle de la croix et une idée l'a saisi, une intuition déchirante : *«Ils ont crucifié le soleil !»*

IMAGE D'UNE RÉVOLTE

L'image du soleil crucifié est pour Lefebvre une image-concept : une image qui fait médiation entre l'homme et le monde, entre le sensible et l'abstrait, entre l'émotionnel et le refoulement de l'émotion. Il représente en premier lieu sa propre condition de révolté contre le christianisme. *«Le soleil cloué sur la croix du supplice, c'était la jeunesse, la mienne, c'était la vitalité accablée par la morale et la religion.»* Élevé dans une religiosité étroite et oppressante, il avait eu une enfance écrasée par la bigoterie, les secrets, le dégoût du sexe et du corps. Il s'est depuis juré d'extirper les clous mortels, de délivrer le principe solaire et de briser la croix de mort. Sa révolte est une révolte du corps, de l'amour, du désir contre la morale de l'époque. Il commença à écrire un procès de la chrétienté et à lire Nietzsche. Enfin, c'est aussi une révolte intellectuelle qui trouve des aboutissements politiques : en 1985, six ans avant sa mort, il revient sur le soleil crucifié en mettant en lumière sa révocation du CRNS dans les années 1950 car il avait attaqué la sociologie et l'idéologie américaines, et son exclusion du Parti communiste en raison de sa critique antistalinienne. Lefebvre prit donc le soleil crucifié comme symbole d'un destin : son destin est né dans cette condition d'exclus, hors des clergés, scientifiques ou politiques, et dans une position antidogmatique.

DIEU SOLEIL

Le soleil crucifié est également un symbole dialectique : les villageois pyrénéens avaient cloué le soleil sur la croix au lieu du fils de Dieu et, ce faisant, ils reconnaissaient leur crime en mettant le soleil à sa vraie place : celle de leur Dieu. De ce paradoxe naît chez Lefebvre une curiosité envers ses ancêtres. Il étudie alors son pays, en le parcourant de la plaine aux alpages, en conversant avec les paysans et les bergers, en consultant les texte d'érudits locaux et les archives. Cette région avait toujours alimenté des hérésies allant de l'arianisme des Wisigoths aux hérésies cathares et au protestantisme. Ces communautés semi-nomades seraient à l'origine d'un culte solaire originaire et païen. Dans les années 1940, il étudiera ces sociétés

traditionnelles depuis la préhistoire jusqu'à la période moderne et soutiendra une thèse en 1954, thèse intitulée *Les communautés paysannes pyrénéennes* et publiée il y a trois ans aux éditions Cercle historique l'Arribère.

S'APPUYER SUR LE PASSÉ

À travers l'étude de ces sociétés traditionnelles, Lefebvre découvre un autre type d'existence sociale que celle que propose la société moderne où le collectif est éclaté en individus pourvus de fonctions. Il découvre une société où la propriété collective est plus forte que la propriété individuelle, une organisation collective du travail et une forme de démocratie directe. À travers le passé se pose ainsi la question centrale du marxisme : la question du commun et de la mise en commun. Si Lefebvre y voit la préfiguration d'une communauté pré-communiste, il en perçoit également les limites, notamment à travers les fortes hiérarchies. Il qualifiera ces communautés de «fossiles sociologiques» auxquels il est possible de se référer pour penser une nouvelle mise en forme de la vie, contre le manque de style cohérent des temps présents. En effet, le style ne peut se confondre avec l'utilitaire et le fonctionnel qui sont des attributs de la modernité. Les «fossiles sociologiques» sont également pour lui des «noyaux affectifs ravageurs» dans le sens où cette ancienne culture est clandestine, souterraine, propre à la partie féminine et faite de transmission orale. La disparition de cette culture est pour Lefebvre un appauvrissement extraordinaire qui laisse place au caractère sec, froid et programmé de la modernité. Et s'il déteste l'État et la bourgeoisie, c'est aussi au nom de ces souvenirs de formes de vie archaïques où l'homme ne se sépare pas du monde. Lefebvre est, en ce sens, un romantique révolutionnaire : il veut déplacer des formes de culture passées vers un possible futur. ■

Stèle d'Hosta (Basse Navarre), 1658. Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, n° 21.21.1.

Penser et agir au présent

Organisées par François Coadou, philosophe, historien et critique d'art, et enseignant à l'École nationale supérieure d'art de Limoges, les journées d'étude des 16 et 17 avril 2018 ont mis en lumière l'actualité de la pensée d'Henri Lefebvre (1901-1991) aujourd'hui encore largement méconnue. Si son œuvre est singulière, riche et protéiforme, ces deux demi-journées en ont déplié quelques aspects essentiels : son rapport au surréalisme et plus généralement à l'art ; sa position critique à l'égard de la modernité ; sa volonté de transformer la vie quotidienne ; son rapport à l'urbanisme.
«Prise dans sa globalité, l'œuvre de Henri Lefebvre a été peu étudiée», note François Coadou. Si, depuis quelques années, il est apprécié dans le monde anglo-saxon, «cela reste sans équivalent en France – l'étude la plus complète étant celle de Rémi Hess : *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle (1984).* Cette méconnaissance est due à plusieurs facteurs, dont son appartenance au marxisme, même si ce fut un marxisme non-orthodoxe. De ce fait, Lefebvre pâtit d'un certain discrédit. À la différence d'un nombre de penseurs contestataires de l'ordre dominant (Deleuze, Foucault…), il n'appartient pas à la mouvance dite structuraliste ou post-structuraliste qui a exercé une grande influence et bénéficie d'un prestige à l'université comme dans la gauche. Enfin, la forme et le style déconcertant de l'œuvre sont aussi un obstacle à sa réception.»
Ce dossier a été réalisé à partir des interventions de Frédéric Thomas, chercheur au Centre tricontinental (Cetri) : «À l'épreuve de la vie quotidienne, un art de vivre» ; Patrick Marcolini, maître de conférences en esthétique à l'université Paul-Valéry-Montpellier 3 et membre du laboratoire Rirra 21 : «Le soleil crucifié. Poétique et politique d'une image-concept» ; Claire Revol, maîtresse de conférence à l'Institut d'urbanisme et de géographie alpine et membre du laboratoire Pacte : «Métaphilosophie et poétique urbaine chez Henri Lefebvre» ; Grégory Busquet, maître de conférences en sociologie et en études urbaines à l'université Paris Nanterre, chercheur à Lavue (UMR CNRS) : «Espace politique et droit à la ville».

Photo de Claude Pauquet issue de la série «Nacion Rotonda : la terre des ronds-points», réalisée en Espagne après l'éclatement de la bulle immobilière.

Droit à la ville

Dans les années 1960, Lefebvre se penche sur les problèmes de l'urbanisme et du territoire et pense la ville comme le cœur de l'insurrection esthétique contre le quotidien. L'urbanisme ne prend pas en compte les besoins sociaux des hommes, et les équipements commerciaux et culturels mis en place ne permettent pas l'élaboration d'un style de vie. Il s'agit selon lui de se réapproprier l'espace et le temps à partir du corps, de ses rythmes et du cosmos. Aussi, Lefebvre considère les villes historiques (Venise, Rome, Athènes) comme des fossiles sociologiques dont on peut également s'inspirer pour transformer l'espace et la vie modernes. Il formule notamment la nécessité de l'affirmation d'un nouveau droit, un droit à la vie urbaine, à une qualité de vie urbaine : *Le Droit à la ville* (1968).

DÉBRIS. Dans *La Production de l'espace* (1974), il relève l'importance de l'espace – qui est toujours politique, et la nécessité de se le réapproprier. Si le capitalisme et la société de consommation ont éventré la ville tout en lui donnant les aspects de la puissance, des «débris» de ce qui fut grand et beau dans le passé demeurent et sont porteurs de changement. Selon lui, une «méthode des résidus» consisterait en le fait d'organiser la révolte en détectant et en rassemblant ces «résidus». Enfin, Lefebvre inspire encore aujourd'hui certaines luttes sociales puisqu'on observe en effet la réémergence de cette question du rapport entre changement urbain et changement social au sein de nombreux mouvements sociaux. **S. Weiler**

Critique de la modernité

L'œuvre de Lefebvre pose également la question de la technologie. On y trouve une critique par anticipation de l'informatique, des réseaux sociaux, etc., ainsi que les prémisses d'une écologie marxiste. Dans sa critique de la cybernétique, Lefebvre dénonce une forme d'ontologisation de la machine comme modèle de l'être vivant. Dans Position : contre les technocrates (1967), il décrit le projet de la cybernétique comme gestion planifiée du social opposée à la vie à travers une efficacité optimale et une autorégulation des systèmes. Il élabore le concept de cybernanthrope où l'obsession de la communication, l'émission et la réception d'informations sans questionner le contenu, l'évaluation et les normes sont au cœur de la vie de l'homme. Le cybernanthrope gère sa vie, sa famille et son corps comme une entreprise dans une volonté purement instrumentale. Il n'a pas d'amis mais des contacts, pas d'idéaux mais un programme, il déplore la faiblesse humaine et aspire à fonctionner et à n'être qu'une fonction. Enfin, en mettant en scène le soleil, l'image-concept du soleil crucifié permettait une participation de l'homme à l'univers. Or, l'homme se pose aujourd'hui au-dessus de la nature et la pénètre en s'arrogeant un pouvoir sur elle. Face à cela, Lefebvre propose de substituer le concept de développement à celui de croissance. Contrairement à la croissance qui est chiffrable, le concept de développement est exclusivement qualitatif. Synonyme d'enrichissement et de complexification des rapports sociaux, il permet de penser la question du commun, du partage et du rapport étroit avec la nature – questions centrales dans les mouvements d'émancipation. **S. W.**

Inspiration, art, brut

Les figures dansantes, novembre 2017.

Floriane Musseau est artiste plasticienne, elle propose des ateliers de création notamment en gravure. Elle travaille depuis deux ans avec un groupe de travailleurs de l'Esat (Établissement et service d'aide par le travail) résidant au foyer de Bellejouanne et Chilvert à Poitiers et depuis un an avec des résidents du foyer de vie de Mauroc à Saint-Benoît. Sorties d'ateliers.

Floriane n'a pas de formation pour intervenir auprès de personnes en situation de handicap, elle n'est pas art-thérapeute. «D'ailleurs, lorsque je rencontre les personnes, je ne connais pas leur handicap. Je ne suis pas là pour les évaluer, les juger, ce qui laisse une grande liberté.» L'artiste ne fait pas la différence, la première fois où elle est arrivée à l'Esat, elle n'a pas su distinguer les personnes en situation de handicap des éducateurs. «On ne différencie pas… Et dans mon travail, je fonctionne comme avec n'importe quel groupe. Sauf que je les vois deux heures par semaine pendant un an, les liens sont donc différents, ils viennent aussi pour parler et rire.»

À la différence des écoles dans lesquelles Floriane intervient, ici les groupes vivent constamment ensemble. «Ils mangent ensemble, ils se connaissent depuis longtemps, ils sont toujours en grand nombre. J'apprécie donc de les faire travailler en petit groupe de trois, quatre personnes et cette façon de fonctionner les met à l'aise. C'est comme si cela faisait quarante ans qu'ils étaient en colocation…»

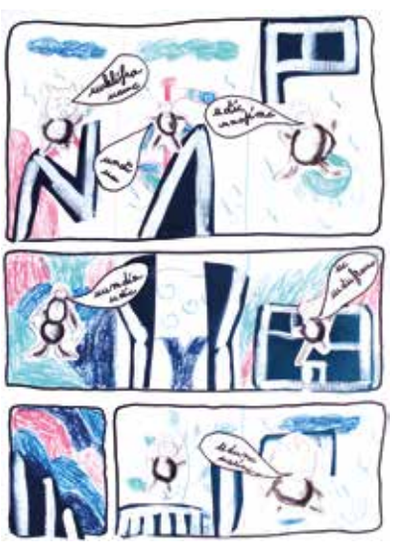
Par **Héloïse Morel**

Les objets poilus, janvier 2018.

HYBRIDES EN PAGAILLE. Inspirés par des œuvres d'art brut proposées par Floriane, les artistes en herbe créent chaque mois des œuvres à partir de nouveau thème et de nouvelles techniques qui se superposent. Ainsi, on retrouve des animaux à l'inspiration Bill Traylor, des personnages tout en bleu tels ceux d'Ernst Kolb, des objets et leurs représentations emmaillotées dans des laines de diverses couleurs telle l'œuvre de Judith Scott… Tout ceci mêlé avec quelques noms du Gond Art, d'origine indienne, dont Teju Behan, Ganesh Jogi… Animaux hybrides, objets poilus et laineux, végétation foisonnante, bande-dessinées dans lesquelles on croit reconnaître des éléments de poésie sonore, le résultat est étonnant.

Spécialiste de la gravure, Floriane les a initiés à cette technique complexe, à l'aide d'un crayon pour creuser du polystyrène. «Cette méthode ne convient pas à tous et certains ne supportaient pas le bruit produit. Ils ont créé autrement !»

L'ensemble des productions artistiques donne lieu à une exposition dans laquelle les œuvres des deux groupes sont réunies. «Ils se connaissent entre eux, j'ai hâte de voir leurs réactions lorsqu'ils découvriront le travail des uns et autres. En tant qu'artiste, j'ai des attentes lorsque je travaille avec un groupe comme avec des scolaires, là c'était différent. Je leur proposais de s'imprégner d'un style, d'une technique et l'essentiel étant qu'ils se fassent plaisir et que le résultat soit satisfaisant pour eux. Dans ces ateliers, l'important c'est l'humain !»



La BD énigmatique, février 2018.

Exposition «Arts plastiques», salle capitulaire de Saint Benoît, du 11 au 18 juillet 2018.
Horaires d'ouverture : 13, 16, 17 juillet de 16h à 19h. Samedi 14 et dimanche 15 juillet de 10h à 19h.

GILLES CLÉMENT

Le Grand B.A.L. masqué
ou le risque de vivre

Le Jardin en mouvement, *Une écologie humaniste*, *Le jardin planétaire*, *Éloge des vagabondes*, *Thomas et le Voyageur*, *Traité succinct de l'art involontaire*, *Nuages, Où en est l'herbe…* Beaucoup de livres poussent dans le jardin de Gilles Clément. *Le Grand B.A.L.*, nouvel opus publié chez Actes Sud, est un roman jubilatoire et une fresque satirique où le génie de la vie l'emporte sur la stérilisante financiarisation du vivant. Une analyse de la Nef des fous version contemporaine. Entretien dans son jardin, à la Vallée dans la Creuse.

Entretien **Dominique Truco**

L'Actualité. – Le Grand B.A.L. est un roman d'anticipation. Une écriture à laquelle vous ne vous êtes jamais livré. Pourquoi cette envie de vous projeter dans le futur ?

Gilles Clément. – J'ai l'impression d'avoir beaucoup publié mais peu écrit. Beaucoup de mes ouvrages sont des commandes donc trop orientés par le commanditaire. Pour moi, ce n'est pas une écriture.

Bien sûr, mon premier livre *Le jardin en mouvement* relève de ma seule volonté, mais avec un objectif vraiment déterminé. Je l'ai écrit pour les étudiants.

La Dernière Pierre, mon premier roman, *Thomas et le Voyageur*, mon second roman-essai et *Le Grand B.A.L.* relèvent chacun de ma seule décision. Tout comme de petites nouvelles écrites dans les années 1983-1984 à l'époque où j'étais à Bali, avec du temps devant moi, des idées de personnages et des envies d'écrire. Certaines de ces nouvelles, jamais éditées, sont dans une position d'anticipation.

Dans *Une brève histoire du jardin* (2011), le 9e chapitre est une nouvelle, ce que demandait l'éditeur, Jean-Claude Béhar, à tous les auteurs de cette collection. Il m'avait dit : «Vous devriez faire un roman.» J'en avais justement très envie. C'est à son intention que j'ai commencé *Le Grand B.A.L.*

Quelle est donc la nature de cette écriture ?

Dans l'écriture d'un roman on s'immerge dans les personnages. Dans *Le Grand B.A.L*, je me suis mis à la place de tous mes personnages, ou à distance, pour les observer et les décrire. Zéphirine, Dyeu, Rimade, Gaby, Géolie, Djizeuss, Maricé, Devill-Cross, Dr Placébeau ont des caractères particuliers. J'ai voulu donner une âme aux humains qui sont là plus ou moins mythologisés. Malgré l'exagération des caractères ils conservent une humanité. C'est la seule piste pour moi de l'espoir. J'espère qu'il n'y aura pas une totale deshumanisation. À travers ces différents profils, j'avais envie de restituer une ambiance générale d'une situation dans un temps futur que chacun d'eux reflète. Avec eux, j'ai voulu positionner de façon assez complète un problème énorme : celui de la disparition des êtres indépendants, non dépendants de l'humanité.

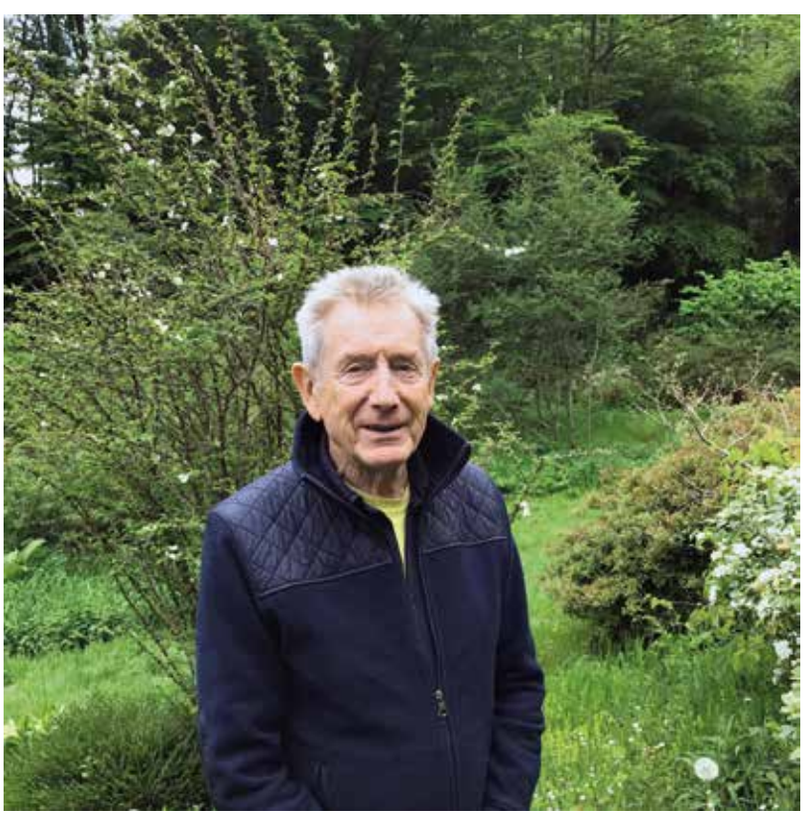
Nous sommes au seuil du XXIIIe siècle, dans une nature modifiée, après le «Ramadan furieux» et la «Guerre des nuages», gouvernés par un consortium international, par des MES (ministère de la sélection darwinienne), MAP (ministère de l'accélération du processus), Mesubi (ministère des évolutions subites) environnés de Clan (centres de loisirs alternatifs de nature) et de CLOS (camps de loisirs obligatoires surveillés). Dans quel espace ce roman nous conduit-il ?

Le Grand B.A.L. nous projette dans un espace fini soumis à une régie de la planète qui semble maitrisée avec une incroyable précision, avec des animaux pucés, des OGM partout, et une Organisation mondiale de la communication de première nécessité. En fait, c'est un mensonge.

C'est une manipulation qui est destinée à la robotisation de l'être humain… Ce n'est presque pas possible d'en arriver là, du moins je l'espère. Pour traiter un sujet si lourd, j'ai choisi la dérision qui met à distance.

La Guerre des nuages est une guerre technologique d'ensemencements chimiques des nuages. Elle a fait disparaître 80 % des espèces animales et un tiers de l'espèce humaine ! Une conséquence du Ramadan furieux qui est une énorme guerre planétaire dispersée. La religion est un outil principal manipulant les outils secondaires que sont les humains soumis à ces religions. Et ça explose.

Quels sont les fondement de ce système que vous décrivez où banques et biodiversité ont partie liée, où l'on a l'impression qu'il n'y a plus de



J.-L. T.

Gilles Clément dans son «jardin en mouvement», dans la Creuse.

Entretien **Dominique Truco**

KARINE BONNEVAL

Entre l'humain et la plante

communication humaine mais un plan de gestion qui régente les formes de vie ?
C'est la caricature envisageable de l'ultra libéralisme mondialisé dans lequel nous sommes. B.A.L. signifie banque, assurance, laboratoire. Ils privatisent le bien commun. C'est la marchandisation totale de la nature, du vivant.
Alors, comment fait-on pour arriver à vivre et à exister en ayant la totalité de la loi contre soi ? C'est tout à fait possible… Il faut prendre le risque de vivre.

«Prendre le risque de vivre», c'est ce que font trois de vos personnages, Zéphirine et les deux êtres qui s'aiment Gaby et Géolie, fonctionnaires déchus. Ils sont fantasques, libres, rebelles, courageux et font poétiquement trembler le système Cap Can I ?
Zéphirine est le plus petit mammifère du monde et la dernière représentante du monde naturel non manipulé, ce qui fait d'elle une héroïne planétaire. Cette musaraigne corse, devenue un bio-indicteur pucé par le laboratoire Adidou-Koréa, s'échappe de CAP Can I, disparaît des radars et soulève la défaillance technologique du suivi. Tsunamail médiatique. Il faut la retrouver.
Gaby et Géolie, tout deux démissionnaires du MES, sont deux esprits libres.
Gabriel Privédel, dit Gaby est un *samiote* – terme que j'ai appris en Russie. C'est quelqu'un qui vole tout seul. Il vole et il voit. Gaby est un visionnaire.
Géolie est gréviste. Entre deux manifs de Femen, elle soigne les décalés de l'air. Elle entraîne Gaby, à l'écart du paysage du mensonge, dans les tréfonds de la Terre, là où se découvre la lumière et la vérité. Là où s'est réfugiée la vie.

Un nouveau colloque de Cerisy est organisé autour de l'œuvre de Gilles Clément, du 1er au 8 août, sous le titre «Jardins en politique», dirigé par Patrick Moquay et Vincent Piveteau de l'École nationale supérieure du paysage de Versailles Marseille.

Le Grand B.A.L. de Gilles Clément, Actes Sud, 368 p., 21,80 €.

Karine Bonneval

Karine Bonneval conduit une recherche artistique en prise directe avec le vivant et en dialogue avec des scientifiques européens. Invitée par la ville de Poitiers à la galerie Louise-Michel, elle explique sa démarche.

L'Actualité. – Par quel chemin le végétal est-il entré dans votre travail artistique ? Karine Bonneval. – À La Rochelle, ma grand-mère avait deux jardins : un jardin d'agrément et un potager. Enfant, outre la mer et les voyages, mon univers quotidien était cette nature ordonnée. Ensuite, j'ai aimé les serres, les microcosmes tropicaux et cherché à comprendre l'origine de ce goût pour les mondes clos et composés de vivant végétal.
En 2000, c'est le choc. Un voyage en Guyane me conduit dans la forêt primaire. Je me suis sentie entrer dans la profondeur d'un organisme vivant, sombre, bruissant, odorant. Tout était dense, profond, riche. Là, j'ai saisi ce que l'humanité partageait avec le vivant végétal : une totale interconnexion. Nous sommes au monde ensemble. Ensuite j'ai lu *Les Lances du crépuscule* et *Par-delà nature et culture* de Philippe Descola. Il y explique très bien que la partition nature-culture est une une construction occidentale anthropocentrique pour dominer le reste du vivant végétal et animal. Ce que ne s'autorisent pas les Achuars en forêt amazonienne qui savent parfaitement qu'ils font partie de ce grand tout complexe et sans hiérarchie.

À Poitiers, le projet de Karine Bonneval pour la galerie Louise-Michel associe l'école Marcel-Pagnol, l'école de l'ADN Nouvelle-Aquitaine, l'EMF, le CREN Poitou-Charentes, les espaces verts et une architecte paysagiste spécialiste en plante germée. Du 11 juillet au 30 septembre.

À partir de là j'ai commencé à travailler sur et avec le vivant au-delà de son instrumentalisation utilitaire...

Vous développez de nombreux échanges et expériences avec des chercheurs européens. Comment travaillez-vous ensemble ?
Mon rapprochement avec les scientifiques prend naissance en 2014 à la création de la Diagonale Paris-Saclay par l'université Paris-Sud pour développer des dialogues sciences et société notamment entre artistes et scientifiques. Je souhaitais rencontrer des biologistes travaillant sur le terrain.
Par chance, mon projet de recherche «entre l'humain et la plante» a immédiatement intéressé Claire Damesin, écophysiologiste des arbres. Elle a commencé par me dire : «Les arbres qui nous entourent, ils respirent avec nous.»
Une année à observer Claire Damesin sur le terrain, en équipe avec ses étudiants et collègues et à élaborer mon projet, m'a appris très finement cette interaction arbres-humains. C'est ainsi que nous avons eu l'idée de détourner une caméra thermique à objectif refroidi utilisée en industrie pour littéralement «voir un tronc d'arbre respirer».
Notre film *Dendromité* (en intimité avec l'arbre) cherche à faire dialoguer le mode respiratoire des arbres et des êtres humains, et montre nos échanges invisibles mais constants avec ces végétaux. Mon projet précédent consistait à enregistrer le son de mes mains sur des écorces de sujets remarquables dans Berlin. De là j'ai imaginé une rencontre des microorganismes qui vivent sur notre peau et ceux des écorces, tout aussi invisibles, dans une boîte de Pétri.
Les collaborations avec des scientifiques s'étendent depuis 2016 avec le laboratoire Matthias Rillig à Berlin, spécialiste des sols et des Fungi, et Fanny Ribak, éthologue bioacousticienne à Paris-Sud. Mes intuitions et leurs compétences nous ont permis de mettre en place les outils pour écouter les sons de la terre. C'est la vie des invertébrés que nous avons entendue. Ces invertébrés sont des indicateurs de la bonne santé d'un sol.
J'apporte parfois aux chercheurs de nouveaux questionnements qui échappent à leur méthodologie habituelle ! L'exposition «L'âme des écorces» présentée cette été à la galerie Louise-Michel est nourrie de ces expériences avec ces chercheurs.

LA BELLE AVENTURE

Libres lecteurs, libres lectrices

Dans une démarche d'indépendance et d'appartenance à ses lectrices et lecteurs, la librairie La belle aventure se lance dans la coopérative. Présentée publiquement le samedi 9 juin 2018 en compagnie du journaliste Edwy Plenel, cofondateur de Mediapart, et de Sabine Wespieser, éditrice, environ cent soixante personnes étaient mobilisées pour en savoir davantage et prendre part à l'entreprise.

Par **Héloïse Morel**

La librairie projette de devenir une SCIC, société coopérative d'intérêt collectif. Outre le nouveau modèle économique que cela implique – les lecteurs volontaires peuvent s'engager pour une ou plusieurs parts à 100 euros – l'objectif est également celui du partage et de la création. Pour créer cette structure, 150 000 euros doivent être réunis. Tout est à inventer : ateliers, performances, lectures, publications… Ce projet a comme objectif premier de pérenniser la présence des deux libraires – celle jeunesse et celle adultes – mais également d'impulser des démarches collectives afin que la librairie soit laboratoire d'expériences d'écriture et lecture.

Pour accompagner ce lancement le projet *Inside Out* du photographe JR a permis de réaliser une fresque de portraits des lectrices et lecteurs volontaires, le livre de leur choix en main, les affiches ont été visibles sur le parvis de l'Espace Mendès France. L'artiste Jacques Villeglé a apporté sa participation en mettant en vente à la librairie, en alphabet socio-politique, une citation de l'écrivain Alberto Manguel. Une partie de la vente permettrait de financer le projet de coopérative et d'indépendance pour la librairie, lieu d'intercession entre l'imagination et la création. Toute cette entreprise s'inscrivant également dans une démarche de transmission de la librairie, de sa fondatrice Christine Drugmant vers ses lectrices et lecteurs, relais réel et symbolique !

http://libreslecteurs.fr

LE CARRELET / BLEU AUTOUR

Par fleuves et océan

Le Carrelet, maison d'édition créée récemment dans la Vienne, s'associe aux éditions Bleu autour. Ensemble ils publient deux récits de voyages. Recueil à la fois d'extraits de journaux intimes et reportages publiés, *Loti en Amérique* (208 p, 17 €), retrace différents voyages «bouillonnants de curiosité et d'enthousiasme» de Pierre Loti. Panorama d'un «état de sauvagerie idéal» dans le Sud et d'un «barbare d'Orient» dans le Nord, ce recueil est illustré de dessins et photographies de l'auteur.

Du Havre à Monaco par fleuves et canaux (248 p, 18 €) nous fait découvrir le récit inédit de l'écrivain-voyageur finlandais Göran Schildt. Réchappé de la guerre, il veut découvrir le monde. Il raconte sa traversée fluviale et, à chaque nouvelle étape, nous offre une immersion dans les villes françaises durant l'été 1948. Il est traduit par Christine Ribardière et Michelle Deperrois-Fayet. L'explorateur était aussi photographe. Une cinquantaine de photos accompagnent sa plume. Enchanté par ce voyage, il écrit à la fin de son récit : «À la prochaine étape, l'Italie nous attend. Mais nous nous sentons tellement chez nous en France que nous avons l'impression de quitter notre propre pays pour partir à l'étranger.»

Akhéane Vaucelles

CHRISTIAN LAPIE

«Ombres dressées, leur présence tutélaire oblige à l'examen de conscience et au positionnement face aux inégalités que connaissent les populations où ces sculptures se trouvent, face au divers des écosystèmes, face à ce qui se joue entre l'homme et la planète, entre le jardinier et le jardin.» Ainsi s'exprime Gilles Clément dans *Les Métamorphes*, beau livre consacré à Christian Lapie (éd. Art absolument, 2016). Des œuvres de cet artistes sont exposées à Poitiers jusqu'au 30 septembre : *Les parcelles lumineuses*, dans le jardin anglais du parc de Blossac, *Les solstices*, dans le quartier de Bellejouanne face à la galerie Louise-Michel. Signalons que d'autres œuvres (permanentes) de Christian Lapie sont visibles en Nouvelle-Aquitaine (christianlapie.net).

Les solstices, sculpture de Christian Lapie dans le quartier de Bellejouanne à Poitiers.

D. T.

ANNE LEROY SUR LA LIGNE

Invitée en résidence de création par la Villa Pérochon - centre d'art contemporain photographique (avec le partenariat du centre d'art image/imatge d'Orthez), Anne Leroy a réalisé une enquête photographique en Nouvelle-Aquitaine, en suivant la ligne de démarcation tracée durant la Seconde Guerre mondiale. L'exposition intitulée «Je ne suis pas mort. La famille va bien.» est visible à Niort jusqu'au 20 octobre.

SHAKESPEARE

Relire *Le Songe d'une nuit d'été*

Par **Lison Gevers**

«Nulle troupe d'acteurs digne de ce nom ne pouvait survivre si elle ne se plaçait sous la protection d'un personnage puissant, aristocrate de préférence. Ainsi, la troupe de Shakespeare est protégée par Lord Strange, Lord Chamberlain, puis par le roi Jacques Ier en personne.» Pascale Drouet, professeure en littérature britannique des XVIe et XVIIe siècles à l'université de Poitiers, contextualise les débuts du *Songe d'une nuit d'été*.

Du roi au vagabond, Shakespeare écrit des pièces qui rassemblent, destinées aussi bien à un public aristocratique cultivé qu'à un public populaire. Il découvre les subtilités du théâtre assez précocement, ayant comme référence des grands auteurs latins et grecs tels que Cicéron, Lucrèce, Catulle, Virgile, Horace, Ovide.

«Avant d'être présenté dans un théâtre public, *Le Songe d'une nuit d'été* aurait été composé pour célébrer un mariage aristocratique auquel aurait assisté la reine Élisabeth Ire en personne.» Dans les pièces shakespeariennes tout s'entremêle, «l'amour et le désir, la réversibilité des situations d'existence, l'essor de l'imaginaire et la création artistique».

AMOUR. Pascale Drouet propose aussi un dossier spécial sur l'amour. «C'est la raison qui guide mon jugement et m'entraîne vers tes yeux où je découvre la plus belle histoire d'amour écrite dans le livre le plus rare» (II, 2, 128-130). Un amour contrarié à travers la volonté du père, «furieux que sa fille désapprouve l'amour qu'il lui a choisi», les lois d'Athènes qui rationnalisent l'amour dans le vocabulaire juridique et la fuite amoureuse.

Dans une deuxième partie, les réflexions sur le coup de foudre évoquent l'importance du regard, des yeux «attirants et enchanteurs», «étoilés» «si brillants». *Love at first sight* qui ne peut trouver une explication rationnelle est qualifié d'ensorcellement à travers une fleur qui rend aveuglément amoureux. La pièce toute entière peut se lire comme l'impatience du désir. Amour réciproque, non réciproque ? «Fuis moi, je te suis, suis moi, je te fuis», telle pourrait être la devise que *Le Songe* met à l'épreuve dans un amour inconstant. Un amour qui peut être violent à travers la conquête ou la querelle amoureuse. Savoir livresque, pétrarquisme, hyperboles, Pascale Drouet analyse dans une dernière partie la langue de l'amour, tournée en dérision et parodiée par Shakespeare. Pour Thisbé, les beaux yeux de son amoureux Pyrame sont «verts de poireau» (*green as leeks*). Une parodie et une ambivalence qui font tout le sel de cette comédie estivale.

Édition bilingue, traduction par J. et J.-L. Supervielle, présentation et dossier par Pascale Drouet, GF Flammarion, 284 p., 4,90 € (prépas scientifiques 2019).

Dominique Marchès

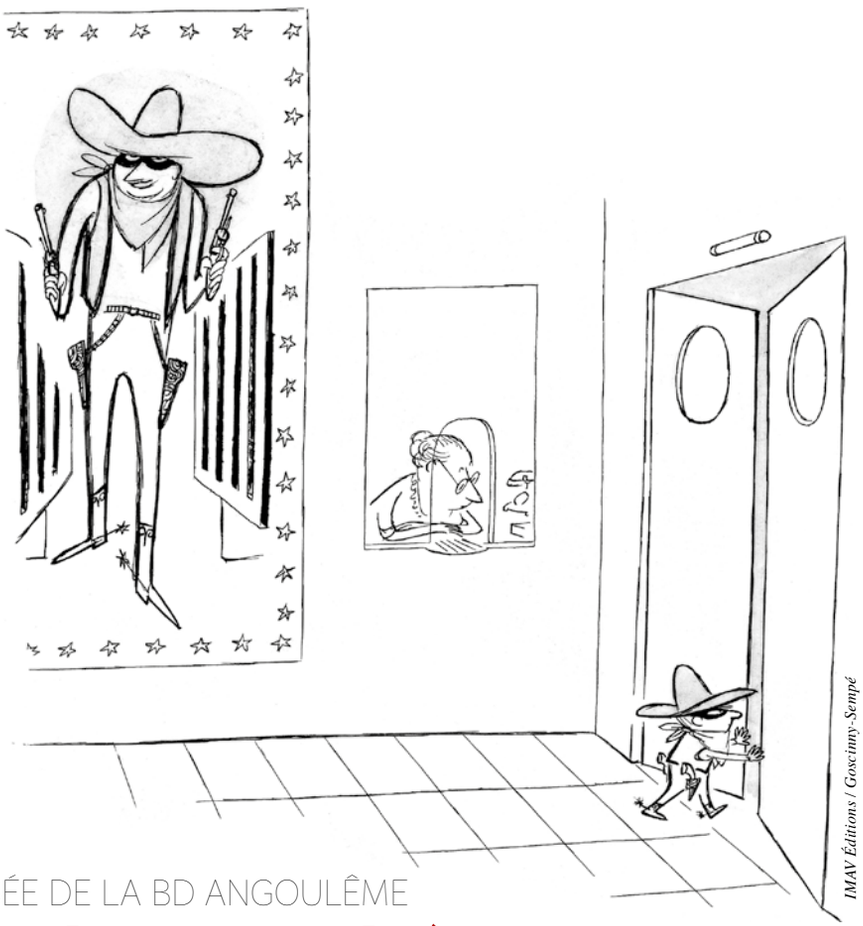
Proposition de Joëlle Tuerlinckx sur une photo de 1987 avec Aldo Rossi, Xavier Fabre et Dominique Marchès.

LA CONSTELLATION DU PEUT-ÊTRE

L'artiste belge Joëlle Tuerlinckx est accueillie au Centre international d'art et du paysage de Vassivière jusqu'au 4 novembre 2018. À travers onze œuvres, hommage aux architectes du centre, Aldo Rossi et Xavier Fabre, elle invite le spectateur dans une promenade en intérieur et extérieur de l'île et du bâtiment devenu atelier, afin de faire vivre et devenir ses sculptures, dispositifs, créations… En abordant l'abstraction par des pièces circulaires, l'artiste lie le sol, la nature et l'industrialisation via les énergies produites par le barrage. «Ce sera l'été, écrit-elle, l'exposition sera tournée vers le parc, la nature, l'extérieur du musée… Me revient l'idée d'un musée retourné sur lui-même comme un gant.»

BLOODY MARY

«Jean Teulé, c'est un petit gain pour la littérature et une grosse perte pour la bande dessinée.» Cette affirmation péremptoire est signée Grégory Jarry, cofondateur des éditions Flblb, qui réédite *Bloody Mary*, le grand livre de Jean Teulé et de Jean Vautrin publié en 1983, primé au festival de la BD d'Angoulême. Admiration légitime pour un artiste qui fit une entrée tonitruante dans la BD. Il bouscule les codes et réinvente le roman-photo. Incursion trop brève.



IMAV Éditions / Goscinny-Sempé

Jean-Jacques Sempé et René Goscinny, *Le Petit Nicolas*, «La Séance de cinéma» dans Pilote no 1, 1959.

MUSÉE DE LA BD ANGOULÊME

Goscinny et le cinéma

L'exposition *Goscinny et le cinéma, Astérix, Lucky Luke et Cie* se dévoile à Angoulême, au musée de la bande dessinée jusqu'au 2 janvier. Elle met en lumière la relation passionnée que René Goscinny (1926-1977), génial scénariste d'Astérix et de Lucky Luke, auteur, avec Sempé, du *Petit Nicolas*, entretenait avec le cinéma. On y découvre des costumes de Monica Bellucci, Gérard Depardieu et Alain Delon, le César d'honneur délivré à Goscinny à titre posthume, des scénarios, des planches de Morris, des dessins de Sempé, des story-boards, des photos et des dizaines d'extraits de films et d'émissions TV. Des centaines de documents sont présentés dans une scénographie instructive et ludique.

«Nourri dès son plus jeune âge aux classiques de l'humour hollywoodien et français, aux dessins animés et aux westerns, il y a trouvé le goût de raconter des histoires, drôles car telle était sa nature, explique Jean-Pierre Mercier, conseiller scientifique à la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, et commissaire général de l'exposition. Humoriste génial, parodiste d'exception, il a souvent repris, pour s'en moquer, les classiques du grand écran. Dès les années 1960, avec le succès d'Astérix, le cinéma s'est emparé de son univers.»
Goscinny, avec ses complices Uderzo et Morris, deviendra scénariste et réalisateur de films, travaillera pour la télévision avec Pierre Tchernia, avant de rédiger le scénario du *Viager*… L'exposition illustre l'aventure en six chapitres – L'enfant qui rêvait d'être Walt Disney ; Le petit Nicolas va au ciné ; Astérix, une star est née ; Lucky Luke et la parodie ; Les studios Idéfix ; L'humour à la télé. Un parcours spécial permet aux plus jeunes visiteurs de découvrir l'exposition en jouant et en se déguisant. **A. D.**

Voir aussi *Sous les pavés les cases* et *Nouvelle génération, la bande dessinée arabe aujourd'hui,* travaux d'une cinquantaine d'auteurs d'Algérie, d'Égypte, d'Irak, de Jordanie, du Liban, de Libye, du Maroc, de Palestine, de Syrie et de Tunisie.

Bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à :
***L'Actualité* - Service abonnements - BP 20 023 - 86 190 Vouillé**
Tél. 05 49 51 56 00

❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à *L'Actualité* au prix de 22 € (étranger 35 €)**

❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à *L'Actualité* au prix de 40 € (étranger 55 €)**

❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de *L'Actualité***

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____

Fonds ALIÉNOR
emmenons la recherche médicale

Le fonds Aliénor participe au financement de la recherche médicale au CHU de Poitiers et **remercie ses donateurs.**

Au total, 223 192 euros vont être versés par le fonds Aliénor pour la première fois au CHU de Poitiers, dans le cadre de sa mission de promotion, de soutien et de développement de la recherche en santé et de l'innovation médicale.

DMLA, cardiologie, chirurgie de la maladie de Parkinson, santé publique et perturbateurs endocriniens, cancérologie, infections, greffes, douleur et mal de dos, sommeil, aromathérapie dans les soins sont les thématiques soutenues par le fonds Aliénor.

La recherche est un axe stratégique de développement du CHU de Poitiers.
Les efforts que nous lui consacrons traduisent notre souhait de contribuer à des réponses thérapeutiques toujours plus efficaces.
La générosité des particuliers et des associations de patients, ainsi que le mécénat d'entreprises, sont des atouts précieux dans la conduite de ces travaux scientifiques.
Ils sont un encouragement pour tous les chercheurs qui travaillent à nourrir l'espoir de nos patients d'être guéris demain.

CHU de Poitiers
Fonds Aliénor
05 49 44 43 33
alienor@chu-poitiers.fr
www.fonds-alienor.fr

Pr V. Migeot

Pr N. Levéziel

Dr B. Rammaert

Dr S. Levesque

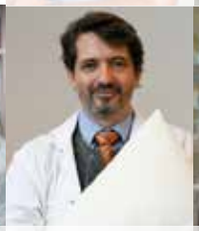
Dr P.-O.Guichet

Pr P. Rigoard

Frédérick Gersal, parrain du fonds Aliénor

Merci !

Pr B. Bataille


Pr X. Drouot

C. Boisseau

C. Steichen

TOILES DE VERRE

Anaëlle Pann - Philippe Riffaud et Françoise Théallier - Murielle Vissault

du 1er avril au 4 novembre 2018

Crédits photos : Atelier de Vitrail Saint Joseph - Serge Van Khache - Murielle Vissault - Anaëlle Pann / Conception graphique : DIG Laser Muriel Banchut

Musée du Vitrail

Curzay-sur-Vonne

GRAND POITIERS

Communauté urbaine

grandpoitiers.fr